MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT,
L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles;

LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1832

DC
198
A32A22
1831
t.5

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick. — Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'Autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustaves. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anticipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublimes et fureurs populaires.

Nous voici à une époque de prodiges, peut-être plus surprenans que les victoires qui ont suivi les temps que je vais décrire. La France, qui était en

guerre avec presque toute l'Europe, quelques mois auparavant, repoussée par les puissances ses sœurs du cercle de famille dans lequel jusqu'alors elle avait si noblement rempli le rôle de l'une des aînées, la France avait en peu de mois recouvré sa puissance et sa force. Elle remontait à ce rang dont on avait voulu la priver, par le pouvoir de la gloire et par le seul secours de ses fils. Cette France, mine inépuisable de talens et de courage, dans laquelle le souffle empesté des fausses doctrines n'avait pu dessécher les bons germes, florissait de nouveau par les soins d'un gouvernement habile et honorable. Le temps n'était plus où des ennemis insensés, rêvant à la fois sa faiblesse et son partage, faisaient des manifestes (1), pour *menacer de mort le Français qui oserait se défendre!* Elle ne craignait plus d'avoir le sort de cette Pologne, dont les lambeaux sanglans se partageaient par un accord qui eût sans doute présidé au déchirement de la France, si l'homme, que la destinée fit revenir du rivage africain pour nous sauver, eût trouvé dans sa course périlleuse la mort ou la captivité. Mais à peine arrivé, Bonaparte prend en main le gouvernail de ce

(1) Le manifeste de Frédéric de Brunswick, généralissime des cours alliées, est du 25 juillet 1792, date assez remarquable aujourd'hui. Cette pièce, vraiment curieuse pour l'histoire, est si ridicule qu'à l'époque où elle parut en France, elle fut nuisible à la cause que les cours alliées voulaient défendre; elle provoqua le 10 août, qui sans ce manifeste n'aurait pas eu lieu.

vaisseau qui faisait eau de toutes parts et menaçait de sombrer : aussitôt, ordonnant la manœuvre de cette voix forte et puissante du génie, il contraint l'équipage à lui obéir ; il marche, il est sauvé. En deux ans, ce qu'il a fait ne se peut concevoir. Mais c'est maintenant, au moment où commence ce volume, lorsque la paix va se conclure avec deux grandes puissances du nord, que la Vendée est pacifiée, que les finances, dans l'anéantissement naguère, reprennent le crédit le plus actif, que tout enfin se consolide et que notre force vient surtout de notre gloire ; c'est alors qu'on peut juger de la grandeur du gouvernement que nous nous étions donnés deux ans auparavant. Bientôt notre orgueilleuse rivale viendra conclure aussi la paix. Déjà le roi d'Angleterre renonce au titre de roi de France et de *roi de Corse !*... (1) Partout on demande la paix, et Napoléon l'accorde avec la même grandeur généreuse qu'il mit à vaincre. Maintenant les jours de la France ne peuvent que s'accroître, nous marchons rapidement vers cette ère fameuse devant laquelle s'inclinent les siècles passés, devant laquelle reculeront les siècles à venir ; car ils ne sauraient l'égaler.

Oui, la France vit alors s'ouvrir pour elle une

(1) A l'époque où Pasquale Paoli appela les Anglais en Corse, le roi d'Angleterre prit le titre de roi de Corse. Quant à celui de roi de France, depuis long-temps c'était un droit *pour lui*. L'abandon qu'il en fit à la première demande fut le premier pas fait vers un but conciliateur.

illustre carrière. Elle s'y élança avec toute l'ardeur de sa noble essence ; mais, murmureront quelques voix sourdes :

— Ils furent courts, ces jours de gloire...

Peut-être !..

Mais, soit ; j'accepte ce moyen de vengeance d'une basse envie. Oui, en effet, elles furent trop peu nombreuses, nos belles journées triomphales ; mais, ainsi qu'en amour, un instant voit souvent en lui se fondre toute une vie ; ainsi l'existence de la France est grandement et noblement remplie par ces jours de victoires, dont la haine remarque en vain la brièveté ;..... mais ensuite..... pourquoi n'auraient-ils pas de frères, ces jours si beaux ? Ceux qui les ont produits n'existent plus, sans doute... Presque tous sont morts !... Mais ils n'ont pas tellement versé leur sang sur le champ de bataille, quelque généreusement qu'ils l'aient donné à la patrie, qu'il n'en reste encore dans les veines de leurs fils... Ils sont pleins de courage, ces jeunes rejetons... Ils ne demandent que combats... Vienne, vienne le jour du péril, et la France jugera s'ils sont de brave lignée,... de race vaillante ;... et, si parmi ces fils de nobles et braves pères il s'en trouvait qui ne pensassent pas ainsi, honte à eux !

Tandis que Moreau battait les Autrichiens sur tous les points de l'Allemagne, que la famille impériale (1), effrayée de ses progrès, emballait ses

(1) Il est singulier que ce que l'on a pardonné à l'un ait

trésors et se disposait à partir pour la Moravie, Brune battait le maréchal Bellegarde en Italie, faisait capituler les châteaux de Vérone, et déployait toutes les qualités d'un habile général. Le premier consul, en recevant toutes ces nouvelles, montrait une joie si vraie qu'on voyait dès lors qu'il voulait rendre la France la première des nations.

Brune est un de nos maréchaux sur lesquels l'opinion vulgaire a été étrangement faussée. Une grande partie de ceux que j'ai entendus sur son compte croient, par exemple, que Brune était un *général* de Moreau, comme on appelait, il y a quinze ou seize ans, tout ce qui avait fait partie de l'armée du Rhin. Si les princes rentrés en avait aussi cette opinion, il aurait fallu qu'ils le protégeassent contre une fureur populaire tout aussi insensée que tout ce qui a été dit sur lui. Le général Dessolles, le général Dupont, le général Saint-Cyr, une foule d'autres qui étaient connus pour ne pas aimer l'empereur, furent comblés de grâces et d'honneurs pour remplacer les grâces et les honneurs de l'empire. Brune eut le noble courage de rappeler des motifs de reconnaissance auxquels il joignait la même façon de voir, la même pensée républicaine qu'il avait toujours eues sous Napoléon. Ce fut un

été un crime pour un autre. Jamais il n'est venu à l'esprit de la *rancune européenne* de reprocher à Moreau d'avoir été en vue de Vienne où il serait entré sans la paix de Lunéville, et j'espère que cela ne fait pas un doute. Cela est étrange.

crime; et pourtant jamais Brune n'avait été révolutionnaire.

C'est merveille, en vérité, de voir avec quelle facilité un homme est accusé, jugé, condamné; et tout cela par des contemporains, par des têtes dont les yeux ont vu, dont les oreilles ont entendu. Je ne puis supporter une telle injustice. Et pourtant que vois-je chaque jour?... Je ne puis faire un pas dans la route de ma triste vie, sans me heurter à quelques-unes de ces misères humaines dont j'ai eu la naïve bonne foi de rougir pour ma pauvre espèce, jusqu'au moment où, blessée moi-même par des mains méchamment meurtrières, j'ai dû me mettre en garde contre leurs atteintes, et prendre enfin la résolution d'être sévère pour ces impies en humanité. « Méprisez-les ! » dira-t-on. Vraiment, je n'y manque pas non plus; mais le silence est un abus dans une pareille occurrence; et la punition des méchans qui se trouve dans la vérité dévoilée, dans la justice que le tribunal du monde finit par rendre à ceux que leur malice avait prétendu stygmatiser, tout cela peut très-bien s'accorder avec le plus profond mépris, car le mépris devient lui-même le résultat de cette justice qu'on réclame pour soi-même et pour les amis qui dorment dans leur tombe.

Brune est de Brives. Il était, comme tout ce qui prend naissance dans le midi, ardent, actif, et aimant la littérature, la poésie et les beaux-arts; il s'occupait beaucoup, avait une grande instruction et se mit à composer. Pour avoir plus de facilité à

faire paraître ses ouvrages, il se fit imprimeur ; ce qui a fait dire à beaucoup de gens qu'il n'était qu'un *méchant prote*. Mais cette profession, qui d'ailleurs est très-honorable, et ne peut être exercée que par des hommes instruits, il ne la remplit que dans sa propre imprimerie. C'est à cette époque que la révolution commença. Brune était jeune ; sa tête et son cœur, également d'accord, n'avaient qu'une pensée, qu'une idée : la gloire et la patrie !... Ce temps-là était le vrai moment des vocations réellement patriotiques ; depuis, nous voyons beaucoup de gens se lever, se faire un bouclier de ces vieilles utopies malheureusement impossibles, se retrancher derrière elles, avec leurs intérêts bien compris, bien calculés, et de là crier : *Vive la patrie !*

Pauvre patrie ! Mais Brune était un vrai patriote, dans le sens littéral du mot. Tout ce qui se passait alors sous ses yeux alimentait encore le feu de ses pensées. Il jeta bientôt la plume, l'encre et le papier, prit le sabre et le fusil pour entrer dans l'un de ces bataillons de héros que la France enfantait par milliers dans ces jours radieux de gloire et de liberté, et qui se formaient alors sans que le rappel eût besoin de battre. Il entra dans le bataillon de Seine-et-Oise que commandait le général Lapoype.

Brune n'était point à Paris à la fin de 1792. Ceux dont le mensonge a voulu tacher sa vie, pour atténuer l'horreur de sa mort, auraient dû s'informer, avant de l'accuser d'une infamie, si la possibilité matérielle de la commettre avait existé. Un alibi de

plusieurs centaines de lieues doit avoir quelque poids, il me semble, aux yeux de toute personne qui n'est pas déterminée à trouver un coupable dans un accusé, ainsi, par exemple, qu'une certaine magistrature le fait aujourd'hui dans un pays qui n'est pourtant pas celui des Hottentots. Eh bien! Brune, accusé d'avoir trempé dans l'horreur des septembrisades, n'était pas alors à Paris; il était à Radmack. Mais eût-il été à Paris, jamais il n'aurait ni du cœur, ni de la voix, ni du geste, participé à ces saturnales d'antropophages qui souillent notre histoire aux pages déjà sanglantes; et rien dans la vie antérieure de Brune n'a pu même donner un point de départ pour dire une aussi criminelle absurdité. Bien loin de partager les idées révolutionnaires qui prenaient la place des nobles pensées régénératrices de 91, et dont la sanglante nature devait faire succéder des jours de mort, sombres et sinistres, à ces jours lumineux de vie et de liberté, Brune professa toujours une opinion républicaine; mais c'était celle de Guadet, de Vergniaud, de Gensonné, de ces martyrs de la cause, rendant témoignage sur un échafaud, mais n'y faisant pas monter un innocent; et si Valazé fit couler le sang d'un noble cœur, ce fut le sien qu'il répandit.

Brune n'avait pas encore quitté Paris, lorsque les persécutions commencèrent en 1792. Un prêtre de la doctrine chrétienne, nommé l'abbé Challeret, fut décrété d'accusation et forcé de se cacher. Brune apprit son danger, il l'avait connu; il le jugeait

innocent : il décida que l'abbé Challeret serait sauvé, et il le fut en effet. Cet homme vivait, il y a peu d'années encore : pourquoi donc sa voix demeura-t-elle sans force au jour de péril de son bienfaiteur, tandis qu'elle avait si bien retenti pour appeler à son secours à lui, lorsqu'il vit venir la mort?... S'il existe encore, je lui demanderai pourquoi ce silence?...

Tout le monde a connu M. Perold de Beaussol, cet homme admirateur passionné de la malheureuse Marie-Antoinette, l'auteur de *l'Antonéide* (1). Eh bien! M. de Beaussol était l'ami le plus intime du maréchal Brune; leur liaison datait cependant de ces jours de désastres, pendant lesquels, certes! M. de Beaussol n'eût pas touché la main de Brune s'il ne l'eût connue pure de tout homicide. Je pourrais encore citer une infinité de faits à l'appui de l'opinion que je donne, comme certainement et légalement assise sur une juste conviction; mais je pense que ceux-ci seront suffisans pour les honnêtes gens qui ont erré d'après de fausses notions. Quant à ceux qui *ne veulent pas croire*, qu'y puis-je

(1) Ce M. Perold de Beaussol fit pour la reine *l'Antonéide*. Cette pièce de poésie, tout à la louange de la belle Antoinette dont elle prenait son titre, avait des passages fort remarquables. M. de Beaussol est l'auteur d'une tragédie appelée les *Arsacides*. Cette pièce, faite à une époque bien antérieure à la naissance du genre romantique, a cela de particulier qu'elle est en six actes. Je ne sais si elle en est meilleure. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été jouée.

faire ? Rien. Je ne puis que répéter que Brune n'était pas à Paris, *au mois de septembre* 1792, pour bien spécifier et les temps et les dates.

Brune acquit rapidement un grade élevé ; il avait du courage et de la bonne volonté. Cette réunion amène toujours une réussite ; mais à cette époque, elle était certaine. Le canon éclaircissait les rangs avec une effrayante rapidité ; ceux qui demeuraient se rapprochaient : ils avaient sans doute un cruel héritage ; mais l'épaulette tachée du sang d'un camarade peut l'être demain du vôtre, et cette pensée vague, fugitive, presque incertaine même, donne de l'insouciance (ou de l'égoïsme, si vous voulez) même à l'homme le plus sensible. Quoi qu'il en soit de cette question, Brune avançait avec vitesse dans la carrière militaire ; il fut remarqué de ses chefs, et l'armée d'Italie fut son berceau de gloire à l'époque où elle était commandée par le général Kellermann et le général Brunet. Une particularité assez singulière, c'est que malgré l'activité de la vie militaire du général Brune, qui avait un renom mérité à l'époque de l'arrivée du général Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie en 1795, il n'est aucunement fait mention de lui dans les nombreux journaux du temps. Peut-être l'un deux parle-t-il d'une action particulière ; mais le *Moniteur*, par exemple, ne cite le général Brune qu'en 1797.

Quoi qu'il en soit, sa renommée s'accrut à cette époque par sa belle conduite dans les trois jour-

nées qui précédèrent et suivirent la bataille de Rivoli ; le combat de Saint-Georges et de La Favorite, ainsi que ces engagemens partiels qui abîmèrent Alvinzi, décidèrent, avec la grande bataille, du sort de la Haute Italie. Brune fournit grandement son contingent de gloire. Nommé peu de temps après général en chef de l'armée d'Helvétie, il met le siége devant Berne, la prend par capitulation, et cette prise entraîne la reddition du reste de la Suisse. Envoyé ensuite au Texel, il y dut souffrir de la mauvaise foi du Directoire qui, jaloux et craintif, redoutait tous les généraux ayant quelque talent. Forcé d'employer ces généraux pour la défense de la république, le Directoire tenta tous les efforts pour neutraliser leurs opérations, dans la crainte que des victoires rapides comme celles du général Bonaparte en Italie n'amènent un second traité de Campo-Formio, dont ils ne veulent pas, parce que la guerre peut seule les maintenir dans leur poste usurpé. Qu'importe la mort de cinquante, de cent mille Français, pourvu que le gentillâtre Barras, devenu roi, ait de l'argent pour satisfaire ses honteuses passions ; que le grand-prêtre d'une religion sans dogmes et sans rites puisse bavarder impunément dans nos églises profanées ; qu'un rhéteur ennuyeux reste possesseur d'un cabinet doré pour y composer ses théories raisonneuses ; pourvu que tout enfin soit ordre dans le désordre, il est bien égal que nos armées soient ou non triomphantes. Le Directoire ne veut pas de gloire ; il sent trop

bien que la nation et lui sont parfaitement séparées C'est par cette raison qu'il a jeté Bonaparte sur le rivage de l'Afrique, pour que la peste l'enveloppât dans l'un de ses périodiques ravages, que Moreau est en retraite, et que Hoche a bu du poison. Oh ! je hais le Directoire !!!

Mais c'est en vain que ce gouvernement coupable a donné un commandement à un homme habile s'il lui refuse les moyens d'agir. Brune, en trouvant une constante résistance à toutes ses tentatives, prend enfin la résolution d'agir d'après sa propre résolution. Déjà une fois, quelques années auparavant, un homme incapable, placé à la tête de nos troupes, avait sacrifié des milliers de têtes ; maintenant que le talent et la bravoure étaient au commandement, fallait-il qu'un gouvernement pourri nous communiquât la venin de sa plaie? La position de Brune dans la Nord-Hollande était des plus importantes. Les Anglo-Russes devaient y débarquer, ayant à leur tête le duc d'York. Cette descente, dont nous étions menacés, était pour nous le coup mortel si elle n'était arrêtée, puisque, dans le même moment, Suwarow accablait Masséna du côté de la Suisse. La Bataille de Zurich n'était pas encore gagnée.

Les Anglo-Russes débarquent à Alkmaaar, au nombre de vingt-six mille. Ils s'augmentent encore de dix-huit mille hommes de troupes, qui les attendaient en Hollande. Brune n'a que vingt mille hommes, mais ils combattront pour la patrie : et

dans ce temps, ce n'était pas un mot vide de sens que celui-là, il faisait mourir pour la gloire et vaincre pour la défense du pays. Brune, animé d'un sentiment inconnu, comme lui-même me l'a dit, fit, le jour de cette bataille de Bergen, des choses dont la veille il ne se serait pas jugé susceptible; mais il voyait la route libre jusqu'à Paris! « Je voulais au moins y mettre mon cadavre, disait-il, si je ne pouvais empêcher les ennemis d'avancer: ce n'est que sur lui qu'ils auraient franchi la frontière. »

Mais ce furent les cadavres russes et anglais qui couvrirent le champ de bataille de Bergen. La victoire fut complète. Le duc d'York, battu honteusement, se retira après une perte immense, et le général Hermann, commandant les troupes russes, fut fait prisonnier. Dans le même temps, Masséna gagnait la bataille du Zurich (1). Brune et Masséna, par ces deux victoires, que notre génie protecteur fit remporter, pour ainsi dire, le même jour, sauvèrent la France comme le maréchal de Villars l'avait sauvée à Denain.

Mais il ne suffisait pas à la gloire de Brune d'avoir battu l'armée anglo-russe; il fallait qu'il fît peser sur elle la honte d'une capitulation infligée à

(1) Le 25 août. Celle de Bergen est du 19 du même mois. Le général Vandamme contribua vaillamment à cette victoire de Bergen. Je crois que c'est à cette affaire que le général Charbonnier fit la scène que j'ai rapportée précédemment.

une troupe supérieure par une troupe inférieure en nombre. Le duc d'York, complètement battu, s'était retiré dans la presqu'île du Helder, à Alkmaar. Ce pauvre prince, ayant encore complètement échoué à Kastrikum dans ses efforts pour s'étendre hors de l'étroite péninsule sur laquelle il a débarqué, se trouve, par suite de son inhabileté, privé de secours, sans autres vivres que ceux qu'il tire de ses vaisseaux; il capitule et abandonne subitement cette idée de conquérir la Hollande, ce que lui-même il avait proposé aux ministres anglais. Le fils de Georges III capitule aussi peu glorieusement (car il peut y avoir de la gloire dans une capitulation) à Alkmaar, que le fils de Georges II avait capitulé à Closter-Seven en 1757. Une des clauses de la capitulation fut spécialement de ne causer aucun dégât par des digues rompues et par des inondations dans les pays que l'armée combinée abandonnait : Brune avait été prévenu que les Russes surtout formaient ce projet bien digne des soldats de Suwarow. Huit mille Français et Bataves, faits prisonniers avant la campagne, devaient être renvoyés libres sans échange ni condition. C'était une des clauses de cette belle capitulation, qui attachait un laurier de plus à la couronne civique de Brune. Ce n'est pas là qu'il aurait trouvé des assassins; la Hollande reconnaissante aurait plutôt voté des remercîmens à l'homme humain qui, sans être enivré par sa victoire, songea à l'avenir du pays qu'il avait sauvé.

Mais lorsqu'une paix momentanée a tranquillisé nos frontières, lorsque le Directoire renversé nous permet enfin de respirer après une si longue étreinte du malheur, l'intérieur de la France est bouleversé de nouveau par les perturbateurs du repos et de l'ordre, qui s'établissent dans les parties les plus saines du royaume, comme un chancre dévorant le sein d'une belle femme. Le premier consul fait des efforts surhumains pour arrêter ce fléau. Il veut surtout pacifier les provinces de l'ouest : il choisit Brune. A peine a-t-il paru dans le département de Maine-et-Loire, que la convention de Montfaucon (1) est signée, et les provinces de l'un et de l'autre côtés de la Loire sont tranquilles et soumises. Il est vrai de dire que dans cette seconde guerre, les royalistes avaient montré bien moins d'énergie et même de courage que dans la première. La Roche-Jacquelin, Lescure, d'Elbée, Bonchamps étaient des héros ; leurs successeurs ne furent que des chefs de bandes et non des chefs de parti. Les hommes qu'ils conduisaient étaient des misérables, agissant comme des contrebandiers, attaquant les voyageurs et les habitations isolées ; mais ils étaient nombreux, et faisaient un grand ravage. Maintenant nous voici revenus au point de départ ; j'ai parcouru le cercle de la vie militaire de Brune. Me voilà avec lui à la tête de l'armée

(1) Il faut dire que le général Hédouville avait préparé cette œuvre honorable et vraiment belle.

d'Italie, dont le premier consul lui a donné le commandement : Murat ne commandait que l'armée de réserve. Beaucoup de personnes se sont trompées à cet égard, ainsi que pour Masséna. Il y a eu confusion de temps et non d'époques, parce que quelques mois faisaient seuls l'intervalle. Brune commandait en chef l'armée d'Italie.

Dès le mois de novembre 1800, vers la même époque, on vit un nouveau prodige opéré par nos troupes, c'est le passage des Alpes tyroliennes. Macdonald, qui était à l'armée des Grisons, comprit l'importance de sa mise en rapport immédiat avec Brune et l'armée d'Italie. Il pénètre dans la Valteline à travers le *Splugen*, un des sommets les plus élevés des Alpes (1), bravant les tempêtes, les avalanches, les amoncellemens de neige, enfin par les efforts les plus inouis de patience, de courage et d'industrie. Le chef d'état-major de cette armée est encore vivant parmi nous ; c'est à lui (2)

(1) Dix-neuf cent vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

(2) Quelqu'un m'entendant raconter cette particularité de nos fastes militaires, me disait que le maréchal Macdonald pouvait être blessé de ce que je disais en ce moment, parce que une femme ne peut avoir d'opinion sur de semblables matières que celle qui lui est inculquée. C'est vrai. J'ai entendu non-seulement des hommes de la plus haute capacité avancer l'opinion que je rapporte sur ce passage des Alpes tyroliennes, mais nos ennemis même ont eu la même pensée. La mienne ne s'est modelée que sur de telles

plus peut-être qu'au général Macdonald, que la victoire remportée sur les élémens en colère et sur une nature marâtre, doit être attribuée : c'est le général Mathieu-Dumas. Il était, comme je viens de le dire, chef d'état-major de l'armée; et tout ce que la patience, le courage, l'admirable activité de la philantropie et de l'homme de guerre peuvent donner de ressources, le général Mathieu-Dumas l'a communiqué aux officiers et aux soldats dont il avait la responsabilité. « Un chef d'état-major, » disait-il quelquefois, lorsqu'on lui parlait de ses fatigues, « un chef d'état-major est le père des soldats. C'est à lui de veiller sur leurs besoins, et de leur éviter les dangers qui sont hors de la balle, du sabre et du boulet de canon. »

Et lorsque vous ajoutez à une telle conduite (car avec lui la théorie était mise en pratique) un oubli entier de sa propre conservation, une probité sévère, vous dites sans craindre de vous tromper : le général Mathieu-Dumas est un digne homme, autant qu'un homme habile.

Pour revenir au général Brune, qui, pendant le passage de Macdonald à travers les glaces, les rochers et les torrens, tentait lui-même celui du Mincio sans avoir pu l'effectuer encore, il faut examiner dans quelle position était alors l'armée d'Italie, ayant en tête une belle armée autrichienne,

assurances, qu'il ne m'a pas été permis d'avoir un scrupule en écrivant ce que je viens d'écrire.

conduite par M. de Bellegarde. C'était, je crois, la quatrième qu'il menait en Italie, pour son propre compte. Il devait savoir le chemin. C'était un métier dont il faisait la navette, que la route de Vienne à Milan. Mais les soldats répandus sur sa surface et formant les fils de la trame commençaient à devenir de plus en plus rares et se brisaient ensuite trop souvent sous sa main. Désespéré de ses défaites, il voulut tenter encore une fois la fortune, et la trouva tout aussi rebelle. C'est une femme ; elle n'aime pas les maladroits. Elle le lui prouva à la bataille de Pozzolo ; Brune la gagna, passa le Mincio après avoir presque détruit l'armée autrichienne, lui avoir pris trente canons, et détruit dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Les dispositions du général Brune étaient sans doute fort bien faites, mais leur exécution rapide et admirable doit être le motif d'une juste reconnaissance envers un homme que la patrie doit aussi aimer et pleurer. Son nom me rappelle encore un ami que la mort a frappé ; c'est le général Suchet. Il commandait le centre de l'armée française ; Brune lui-même était juste dans la part de gloire qu'il lui attribuait largement.

Pendant toute une journée, le général Suchet soutint à lui seul le poids terrible d'une responsabilité morale qui devenait effective, jointe à tout le danger matériel qui écrasait ses hommes à mesure qu'il leur faisait passer le fleuve pour aller attaquer des gens retranchés, dont les balles, les boulets, et la

mitraille, foudroyaient ses soldats. Il ne m'appartient pas à moi, femme, de décider une question qui tient à l'art stratégique. Je ne puis dire pourquoi le général Suchet demeura seul si longtemps en face de l'ennemi, ce qui lui fit au reste presque à lui seul gagner la bataille. Je raconte; et les faits que je rapporte *sont certains*. Le général Davoust (depuis maréchal) décida la victoire par une charge de cavalerie admirablement faite.

Le général Dupont commandait la droite de l'armée, le brave et respectable général Moncey commandait la gauche; le général Davoust la cavalerie et le général Marmont l'artillerie. Le général Oudinot était chef d'état-major et Brune général en chef. Suchet, comme je l'ai dit, conduisait le centre et se trouva presque seul exposé à tout le feu ennemi. Je dirai encore une fois que ses habiles et savantes dispositions, son courage, sa fermeté non-seulement le sauvèrent, mais décidèrent la fortune de ces trois journées des 25, 26 et 27 décembre 1800; la gloire en revient aussi, je crois l'avoir également dit, à la belle charge de cavalerie faite si à propos par le général Davoust.

Tandis que nos balles et nos boulets faisaient reculer l'ennemi de tous côtés, le congrès de Lunéville venait de s'ouvrir relativement aux négociations de paix avec l'Autriche, qui enfin consentait à traiter sans l'Angleterre (1). C'était une grande

(1) Le 20 juin 1800, il fut passé une convention entre l'An-

victoire remportée sans canons, que celle-là ; car enfin l'Angleterre avait acheté l'Autriche, quoique cette puissance appelât les subsides qu'elle touchait *un emprunt*. Quoi qu'il en fût, Joseph Bonaparte, après avoir donné, à Paris, à M. le comte Louis de Cobentzel de fort beaux et bons dîners, ce en quoi nous l'avions secondé de tout notre pouvoir, avait maintenant avec lui, à Lunéville, de chaudes discussions sur chaque article qu'il fallait abandonner ; car, hélas ! nous demandions beaucoup. Heureusement pour notre plénipotentiaire, que le général Brune envoyait un courrier apportant une lettre de lui, toujours écrite en vrai style républicain, concis, et annonçant une victoire.

« Citoyen premier consul,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai passé l'Adige, hier 1er janvier, près et au-dessus de Vérone ; ce qui me met dans la position de vous annoncer incessamment l'occupation de cette ville.

« Salut et respect.

« BRUNE. »

Et en effet, le 3 janvier, Vérone était occupée par nos troupes. Et puis, quelques jours après,

gleterre et l'Autriche par laquelle elles s'engageaient réciproquement à ne point traiter l'une sans l'autre. Par le même traité, l'Autriche recevait du cabinet anglais une somme annuelle pour les frais de la guerre.

c'était Vicence; ensuite on passait la Brenta. Enfin on s'acheminait, on faisait même assez vite le trajet, à l'effet de donner la main au frère d'armes Moreau, qui de son côté, campé à vingt-cinq lieues de Vienne, avait conclu un armistice avec S. A. I. l'archiduc Charles, bon prince, honnête homme, grand capitaine et toujours malheureux. M. de Bellegarde, qui l'était aussi (malheureux : quant aux autres choses, je ne sais pas), usa du même remède afin de dormir un peu en repos. Un armistice fut également conclu entre lui et le général Brune. Les détails ne m'en sont pas connus, et puis ils sont peu importans. Je sais seulement que le Tagliamento devait former la ligne-barrière entre les deux armées. Trois semaines après, les conférences de Lunéville amenèrent un beau traité de paix qui rendit tout-à-fait le sommeil à M. de Bellegarde, et, soit dit en passant, à quelques autres généraux en chef autrichiens, qui en avaient assez de cette guerre avec nous. Le prince Charles est le seul dont la noble conduite fut toujours digne, même pendant les revers, de sa noble naissance et de son grand cœur. J'ai plus que de l'estime pour le caractère du prince Charles. Je crois le connaître aussi bien qu'on peut connaître quelqu'un de sa sorte, sans avoir eu l'honneur de l'approcher; mais j'en sais assez pour asseoir mon opinion sur des bases qui ne peuvent inspirer qu'un sentiment de vénération.

Brune revint en France après la paix de Luné-

ville; il se retira dans sa terre de Saint-Just, en Champagne, fit du bien autour de lui, et s'occupa de littérature. Quelques années après, lorsque Napoléon créa vingt-quatre grands officiers de l'empire, seize maréchaux, et huit colonels généraux et inspecteurs généraux, Brune eut un des bâtons brodés d'abeilles. Nommé maréchal en 1804 (19 mai), il devait encore servir sa patrie avant de mourir assassiné par ses compatriotes.

Napoléon eut vers cette époque du mécontentement contre Brune. Il fut accusé près de l'empereur de fautes que celui-ci ne pardonnait pas même à ses plus chers amis. Je n'ai eu à cet égard aucune révélation ni aucun indice qui ait pu me donner une certitude (1). Je sais qu'il faut avoir une grande et profonde connaissance de tels délits pour prononcer. J'ai des preuves à fournir à l'appui de ce que je dis ici, qui donneront de la crainte à ceux qui attaqueront légèrement ce qu'un homme possède de plus précieux, sa réputation. Toujours légers, même en distribuant des paroles de vie ou de mort, nous répétons un mauvais jeu de mots qui paraît charmant, et dès lors il doit être répandu, n'importe quel en puisse être le résultat. Toute cette rumeur fit impression sur Napoléon; il ne donna

(1) C'était une sorte de chanson dans laquelle un bel esprit de régiment donnait à un conscrit des leçons pour aller en maraude. « N'y va jamais le jour, lui disait-il, c'est trop bête. Mais vas-y à *la brune*, tu ne manqueras jamais ton coup. »

pas de commandement à Brune dans la première campagne qui fit rouvrir pour nous une suite non interrompue de malheurs et de désastres d'autant plus douloureux qu'ils furent d'abord inaugurés par des triomphes et des gloires si lumineuses que les yeux de celui qui pouvait tout regarder en furent éblouis. Mais en 1807 Brune reçut l'ordre d'aller avec un corps d'armée dans la Poméranie suédoise. Il prit Stralsund, l'île de Rugen, et força l'armée suédoise de se retirer, ainsi que la marine de la Suède d'abandonner les parages de la Poméranie. L'occupation de Rugen complétant les conquêtes des Français pendant cette campagne mémorable, Brune semble destiné à mettre un frein à cette ambition de l'Angleterre, qui à Rugen comme à Bergen attaquait la France par le bras d'un allié. Il est toutefois une exception dans cette dernière circonstance : c'est que les Anglais, se reposant sur la fougue de leur ami Gustave, avaient jugé inutile de lui adjoindre de leurs troupes. Le roi de Suède était seul avec les forces suédoises ; et l'or de l'Angleterre était le seul appui qu'elle eût donné à son plus fidèle allié.

On ignore assez généralement le motif de la disgrâce subite du maréchal Brune, après un succès éclatant dont les suites étaient si remarquablement avantageuses pour la France ; un hasard assez particulier me l'a fait connaître. Je le mets ici comme fanal pouvant éclairer d'autres faits encore dans l'ombre.

Pendant le siége de Stralsund, Gustave demanda et obtint un armistice. Le maréchal Brune l'accorda avec d'autant plus de facilité que sa position était bien autrement avantageuse que celle du roi de Suède. Mais où il mit plus de légèreté que dans cet abandon chevaleresque et tout loyal qui lui faisait ainsi peut-être négliger son devoir, ce fut en consentant à une entrevue entre lui et le roi Gustave.

Si le roi de Suède de 1807 eût été le roi de Suède de 1769, sans doute le maréchal n'aurait pas eu sujet de se repentir de son trop de confiance; mais le fils n'avait de son père que le nom, comme on le sait fort bien aujourd'hui. En conséquence, il n'est donc pas étonnant que les brillantes qualités du Gustave de 1769 n'aient jeté aucune lueur influente dans les actions du Gustave de 1807, lorsqu'il voulut aussi, *lui*, faire voir qu'il était roi. Mais ce fut surtout à l'occasion de cette entrevue avec le maréchal Brune que le peu de noblesse de son caractère parut dans son entier.

L'empereur fut très-mécontent lorsqu'il apprit que le général en chef de son armée avait eu un entretien avec un homme faisant état d'une haine pour lui qui ne devait pas lui permettre d'en parler convenablement; mais ce mécontentement devint de la colère lorsque, par une indiscrétion et une mauvaise foi révoltantes, le roi de Suède non-seulement rendit publique cette entrevue, mais la dénatura entièrement, fit dire à Brune ce

qu'il n'avait pas dit, et fit ainsi l'action d'un félon et d'un roi sans parole et sans foi : car il avait engagé l'une et l'autre de ne pas parler de la démarche que Brune se permettait, uniquement au reste pour les intérêts de Gustave, car ceux de la France étaient mille fois assurés. Il fallait les yeux fous de ce roi insensé pour ne pas voir qu'il était seul à combattre Napoléon.

Le ressentiment de l'empereur fut violent. Il attribua cette conduite de Brune à un motif peu honorable, et il eut tort. Brune, injustement soupçonné, fut irrité, malgré sa douceur habituelle, que Napoléon crût un rapport infidèle plus que la parole qu'il donnait que le roi de Suède *en avait menti !* Il ne fit aucune démarche pour ramener l'empereur, et bientôt toute l'armée sut qu'il était en disgrâce. Elle fut longue ; et pendant bien des années son nom, le nom du vainqueur de Bergen, du pacificateur de l'Ouest, ne fut pas prononcé. Cependant Napoléon connaissait le mérite de Brune. A cette époque il était le seul maréchal qui fût conseiller d'état.

Lors du retour de Napoléon, en mars 1815, le maréchal Brune sortit de sa retraite, et en avril suivant il accepta un poste de grande confiance et de difficile exercice ; c'était le commandement de la huitième division militaire. Il s'en acquitta à la satisfaction générale, ce qui n'était certes pas aisé dans un pays où chaque parti est continuellement armé de griffes et de dents, et de quelques poi-

gnards par-dessus le marché. Mais Brune était ferme en même temps qu'il était doux, et l'ordre fut maintenu tout le temps de son séjour à Marseille. Lorsqu'il apprit la rentrée de Louis XVIII, il se hâta de courir à Toulon, parce que le même courrier lui donnait avis qu'il y aurait sûrement du trouble pour arborer le drapeau blanc. Il le fit mettre lui-même, et par cette conduite évita des malheurs qui auraient eu une couleur sanglante, car dans ces provinces au sang brûlant, aux têtes volcaniques, la révolte prend aussitôt un caractère féroce et meurtrier. Dès que l'opération du placement du drapeau est terminée, Brune dépose le commandement et part pour Paris, où l'appelle le gouvernement. Brune est tranquille; il ne préjuge aucun malheur. Que peut-on lui reprocher? il n'était pas à Waterloo!... Il oublie même que sur les bords du Rhône le duc d'Angoulême, fait prisonnier, tandis que lui, Brune, commandait à Marseille, ne reçut aucune insulte, et, conduit à Cette, y recouvra la liberté en s'embarquant. Ce souvenir devrait le rassurer, il ne l'invoque même pas; car il n'a nulle inquiétude. En passant à Avignon, il est arrêté!... Je ne devrais pas anticiper ainsi sur les temps à venir et décrire une scène épouvantable, avant l'époque à laquelle elle appartient, époque souillée par elle d'une honte sanglante à jamais ineffaçable. Cependant, il est une circonstance de la vie du maréchal Brune tenant à ses jours heureux écoulés dans la belle Italie, et que je dois placer

ici, qui recevra bien plus de force du rapprochement immédiat des deux événemens. Cette considération me fait passer par-dessus l'inconvénient d'une anticipation d'ailleurs peu importante à la marche de ces Mémoires.

Le maréchal Brune, en arrivant à Avignon, fut prévenu qu'il y avait de l'agitation dans la ville, et qu'elle était particulièrement dirigée contre lui. Il ne voulut pas écouter les avis qui lui étaient adressés, et commanda aux postillons de le mener à la poste. Je passe ici sur une infinité de détails d'autant plus précieux que je les tiens d'un homme assez malheureux pour avoir vu le crime sans pouvoir l'empêcher. Je donnerai ces détails plus tard, lorsque 1815 sera notre domaine; maintenant je dirai seulement comment le maréchal, retranché dans une chambre, se voit assiégé par huit cents misérables armés alors pour *la cause royale, par des royalistes*, qui oublient que ces mêmes hommes ont servi sous *Jourdan-Coupe-tête*, et l'ont aidé lors des malheurs de la ville d'Avignon, en 1791. Trois mille citoyens, spectateurs immobiles de cette tragédie fabuleusement atroce, ne partagent pas ce délire de sang et ne secondent cependant nullement les efforts que le maire et le préfet, réduits au seul secours de quelques gendarmes, prolongent quatre heures entières. Enfin, la lâcheté de toute une population a livré la victime, sous le prétexte faux et stupide que le maréchal a été le meurtrier de madame la princesse de Lam-

balle, tandis qu'à l'époque des septembrisades il n'était pas même à Paris; les monstres l'égorgent de la manière la plus barbare que le manuel de leur chef Jourdan peut leur présenter. Ils lacèrent son corps, le traînent dans la boue, et enfin le jettent dans le Rhône. Les eaux de ce malheureux fleuve, lasses d'être toujours teintes de sang, refusent le cadavre de la pauvre victime; ses vagues le rejettent sur la grève où il est demeuré deux jours sans sépulture!.. (1).

Quelles réflexions peut-on faire en arrêtant sa

(1) La conduite remarquable que tint M. Dupin aîné lors du procès que la maréchale Brune intenta pour obtenir justice, mérite d'être connue des personnes qui pourraient l'ignorer. On sait qu'il fit tout ce qui était en son pouvoir d'homme, de Français, et d'homme habile, pour que justice et vengeance fussent accordées, et qu'il ne fut pas coupable certes de la non-réussite. Lorsque tout fut terminé, la maréchale Brune se rendit chez lui et, ne l'ayant pas trouvé, elle remit à madame Dupin, qui existait alors, une petite cassette contenant le témoignage de sa reconnaissance et l'acquittement de ce qu'elle devait aux soins de M. Dupin. De retour chez lui, après avoir ouvert la boîte et pris connaissance de ce qu'elle contenait, il fut touché : car il savait que la maréchale n'était pas riche. Le lendemain, il passa lui-même chez elle, et lui remit la cassette dont il avait retiré ce qu'il jugeait nécessaire pour ses honoraires.

« Madame la maréchale s'était sûrement trompée en les taxant aussi haut, » lui dit-il en lui remettant la somme excédante.

Cette somme était de 20,000 francs.

pensée sur cet acte plus affreux qu'aucun de ceux offerts à la curiosité, par le voyageur échappé aux mains des plus féroces sauvages? Hélas! je me rappelai, lorsque j'entendis raconter cette déplorable aventure, qu'étant à Beaucaire avec ma mère, je crois avoir rapporté ce fait, je vis, dans l'excavation d'un rocher que battaient les flots du Rhône, deux cadavres de femmes dont les seins avaient été coupés !...

Maintenant, il faut que je rapporte cette circonstance vraiment étrange qui vient, en s'échappant du milieu des jours de gloire du maréchal, se rattacher au dernier anneau de la chaîne de sa vie brisée si violemment.

C'était en l'an v de la république (1797). Le général Masséna ayant été appelé à Milan, auprès du général en chef Bonaparte, pour assister à une fête nationale (1), le général Brune, attaché à la division Masséna, dut prendre le commandement. Son quartier-général était à Padoue; il ordonna la célébration de la même fête, et au banquet qui eut lieu, différentes pièces de poésie furent lues ou chantées.

Le général Brune s'occupait de littérature, et il aimait la poésie. Après avoir entendu chanter quelques couplets d'une chanson politique dont les principes lui plaisaient, il improvisa et chanta le couplet que voici (2).

(1) C'est, je crois, la fête du 1er vendémiaire.

(2) Air de Tarare : *Je suis né natif de Ferrare.*

On se met deux cents contre un homme,
On le terrasse, on vous l'assomme,
Disant : Nous n'aimons pas le sang!
Ce sont là les honnêtes gens. (*bis.*)
Animés d'une ardeur guerrière,
Ils vous traînent dans la rivière
Et s'en reviennent triomphans.
Ce sont là les honnêtes gens. (*bis.*)

Dix-huit ans séparent 1797 de 1815. Quel rapprochement bizarre ! quelle fantastique couleur cet incident répand sur la fin de Brune ! Il ne croyait pas prophétiser, et pourtant il expliquait, dans un étrange mystère, les détails à venir de sa terrible mort (1).

Cette déplorable histoire m'a reportée vers le passé; c'est la cloche tintant pour l'office des morts. Nous avions des amis bien estimables dans cette ville d'Avignon, des amis que mon père chérissait avec tendresse, et qui périrent d'une manière si étrangement atroce, que, quelque douloureux que soit ce souvenir, il faut que cet événement vienne former l'effroyable pendant de l'assassinat du maréchal Brune.

(1) Tous les détails que l'on vient de lire sont parfaitement authentiques. Ils m'ont été donnés par un officier attaché au maréchal Brune, et qui était au dîner où ses couplets ont été chantés, ainsi que M. le chevalier Suchet, frère du maréchal Suchet, qui peut en certifier l'authenticité. Je dirai de plus qu'il est nécessaire d'examiner le sens des paroles du couplet. Elles peignent bien parfaitement le vrai et honnête républicain, et non pas le verseur de sang, le bourreau de ses compatriotes.

Il faut savoir, avant de commencer cette courte histoire, que cette *charmante* cité d'Avignon, tout embellie du voisinage de Vaucluse et du souvenir de Pétrarque et de Laure, était, au moment de la révolution, et plus d'un an avant les rumeurs populaires, en proie à des brigandages et à des crimes inouïs. Définitivement réuni à la France par une décision de l'Assemblée nationale, le comtat Venaissin nous apporta ces haines, ces vengeances qui vinrent entretenir leur flambeau à celles de nos discordes. Des bandits, des forçats libérés sont accourus des côtes d'Italie, des îles de la Méditerranée, répandant autour d'eux le meurtre, le pillage, le sacrilége et les plus *honteux* excès. Ils obéissaient à un chef qui depuis eut un nom fameux et sinistre.

C'était *Jourdan-Coupe-tête* (1).

Cet homme, né dans *les Cevennes,* et non pas dans le comtat, comme plusieurs autorités le prétendent, fut d'abord contrebandier. Son nom, son vrai nom est *Jouve*. C'était un paysan : ennuyé de sa misère, il se fit contrebandier; mais ne se bornant pas à ce métier dangereux qui lui seul méri-

(1) Les détails que je donne ici ne se trouvent dans aucun des journaux du temps, ce qui me détermine à les mettre tous. Je sais par expérience qu'on est fort aise de trouver des renseignemens sûrs relativement à une époque intéressante. Celle-ci peut dire beaucoup avec l'aide de cette sorte de glossaire : j'ajouterai que ces faits sont de la plus parfaite exactitude.

tait punition, il fut arrêté et mis en prison à Valence en Dauphiné. Il s'échappa, lui septième, et ce fut alors qu'il quitta le nom de Jouve pour celui de *Jourdan*, et se livra à de nouveaux crimes ; encore recherché, il quitta alors *les affaires*, cessa de faire *suer les chênes* et vint à Paris. Il était robuste; né dans les montagnes, il se fit garçon maréchal-ferrant et entra au service de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans; peu après il fut chassé pour avoir volé un fer de cheval. Le penchant l'entraînait ; avant d'entrer chez le duc d'Orléans, il était chez un maréchal-ferrant rue Clos-Georgeot, d'où il avait été chassé pour le même motif de vol.

Ce fut alors que ce misérable retourna à Avignon, et qu'il y porta le fer et le feu. Quelques personnes d'Avignon elles-mêmes crurent que Jourdan avait rapporté ce nom funeste de Coupe-tête parce que le jour de la prise de la Bastille il avait coupé la tête à M. de Launay, gouverneur de la forteresse. Le fait n'est pas vrai ; Jourdan a bien assez de ses crimes sans lui prêter ceux des autres. Celui qui mutila le malheureux de Launay, était un grand vieillard portant une longue barbe blanche. Il fut désigné au 6 octobre sous le nom du *Vieillard à la longue barbe*.

Le 10 juin 1790, M. Demanez, marquis d'Aulan, l'homme d'Avignon peut-être le plus estimé et le plus digne de l'être par le bien qu'il faisait et par l'exercice de toutes les vertus, est entraîné par la foule jusqu'au pied d'une potence de cinquante pieds

qu'on avait élevée sur la place du palais (1). On allait y pendre dans le même moment le marquis de Rochegude, l'abbé Offraye et un nommé Aubert, marchand de soie et propriétaire de la ville même d'Avignon. Lorsque M. d'Aulan vit ce délire effréné gagner ses malheureux compatriotes, il leur parla avec cet accent du cœur et de la vertu, cette voix qui toujours est entendue des plus furieux; mais dans cette journée de meurtre rien n'était écouté; rien, que le cri de la victime. M. d'Aulan ne perdit pas courage : avec une persévérance que d'autres n'auraient pas même eue pour se sauver, le marquis parvint enfin au pied de la potence. Au moment où il arrivait, le bourreau se battait avec un voiturier du pays, nommé *Buffardin*, que le peuple avait condamné, le malheureux, sous prétexte qu'il avait *accaparé des blés*. Cet homme était innocent, et M. d'Aulan le savait.

« Vous êtes des monstres, s'écrie-t-il en s'élançant à côté de cet homme qu'il aide à se débarrasser du bourreau !... Vous êtes des tigres !... Que vous a fait ce malheureux? Voulez-vous le tuer? Et sa femme et ses enfans, qui les nourrira ensuite ?.... Avez-vous soif de sang? Voulez-vous encore une

(1) Le Marquis d'Aulan était un ami de mon père, ainsi que M. l'abbé Offraye, chanoine du bas chœur de la métropole. M. d'Aulan surtout était un ange de bonté. Tous les détails que je rapporte ici sont d'une grande exactitude, et, comme je l'ai fait observer plus haut, ne se trouvent dans aucun journal.

victime? Eh bien ! laissez cet homme, prenez-moi, mais à condition que je serai le dernier. »

Aussitôt la foule s'écria :

« Il a raison !... Il a raison !... » Parmi le peuple, il y en avait qui connaissaient le marquis d'Aulan pour le père des malheureux et qui voulurent parler ; mais leurs voix furent étouffées par les cris, les vociférations des scélérats qui entouraient encore la potence de M. de Rochegude.

« Oui... oui, s'écrièrent-ils !.. puisqu'il veut payer pour le voiturier, qu'il meure!... »

Et l'infortuné fut pendu !...

Ce qui sauva la ville d'Avignon dans cette horrible journée, ce fut le sang-froid et le vrai courage de M. le chevalier d'Aymar. Il était maire d'Orange; ayant été appelé avec sa garde nationale, M. d'Aymar sauva la ville et rétablit la tranquillité.... pour ce jour-là... Ce fut le 6 octobre de l'année suivante qu'arriva l'horrible catastrophe de la tour de la Glacière. Un nommé l'Écuyer, parlant dans l'église des Cordeliers, fut tué à coups de ciseaux par une troupe de femmes ou plutôt de furies. Elles promènent son cadavre et elles crient que c'est une victime et qu'il faut la venger. On court aux prisons, on enfonce les portes, on arrache de leur asile de douleur des malheureux réduits à le regretter et à se cramponner à leurs barreaux qu'ils ne veulent pas quitter, car ils prévoient leur sort. Soixante-trois personnes de tout âge, de tout sexe, sont jetées dans la tour *de la Glacière*. On y avait mis d'avance de

la chaux vive ; mais on oublia l'eau, et les premiers qui furent précipités furent étouffés. M. Lami, architecte, fut une des victimes ainsi que son fils. Ils furent trouvés l'un près de l'autre, le fils aux genoux de son père.

❋

CHAPITRE II.

Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe Italienne et Raffanelli. — Cimarosa. — Le duc de Mouchi et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué. — Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison.

Le chapitre précédent est peut-être un peu long, en ce qu'on pourra me demander pourquoi je me suis autant arrêtée sur la vie du général Brune : je répondrai que le maréchal Brune est d'une haute importance dans notre existence politique. Sa vie eut une grande influence sur la destinée de la France, sur celle de Napoléon lui-même. Comment ses projets auraient-ils reçu leur exécution, si le duc d'York avait été à Meaux ou à Senlis? Mais une conséquence plus directe résulte de sa mort, de cet assassinat d'un maréchal de France, dans une ville de la France et par des hommes de la

France. Tout est grave dans une si grande affaire. J'ai dû anticiper pour le rapprochement de cette singulière prévision; maintenant, il faut laisser sommeiller cette cause; au moment des *débats*, nous saurons la retrouver.

Pour égayer le tableau qui vient de rembrunir un si pénible sujet, je vais essayer de représenter Paris tel qu'il était déjà à cette époque, c'est-à-dire la ville des enchantemens.

Un des avantages attachés à la place de Junot, était d'avoir une loge à chaque spectacle. J'avoue que j'ai joui du bonheur que cela m'a procuré, avec une profonde reconnaissance. J'étais surtout heureuse de rendre service, et Dieu sait qu'on ne m'épargnait pas les billets du matin et même ceux du soir. J'ai vu recevoir dans la même journée pour une seconde représentation (*les Templiers*, c'était beaucoup plus tard), onze demandes pour ma loge à la Comédie Française. J'avais sept à huit générosités à faire tous les jours. Je les donnais, je croyais que cela me ferait, sinon des amis, au moins une sorte de relation amicale qui survivrait par décorum à *la haute puissance*.... J'étais jeune alors que je faisais de pareils rêves.

J'allais donc souvent au spectacle. C'était un plaisir que je connaissais si peu, que je n'avais été qu'une seule fois à l'Opéra, et deux ou trois fois à la Comédie Française, encore était-ce pour voir la première représentation de *Pinto*, celle de *Montmorency*, par Carion de Nisas, et un début de Lafont qui avait

été tellement orageux, qu'en vérité je croyais que la salle de la Comédie Française était autrement bâtie qu'une autre, pour résister à de tels assauts.

En parlant des hommes de la société de ma mère, il est bien mal à moi de n'avoir rien dit de celui qui en était peut-être le plus spirituel, M. Carion de Nisas. Je connais peu d'esprit plus varié, plus aimable, plus gai et plus inoffensif tout en étant fort piquant; mais il avait du malheur pour ses productions théâtrales, et cependant il avait du talent. Je me rappellerai toute ma vie l'état dans lequel le mit la première représentation de cette *Mort de Montmorency*, qui, je crois, l'a plus tué que le connétable ne l'a été, et cela par des circonstances tout-à-fait étrangères à son œuvre. Oh! sans doute, il devait être en colère! et en vérité, il avait raison.

Il y avait de fort beaux vers, et des situations attachantes; toute la scène où le cardinal dévoile ses plans pour l'agrandissement de la France, ainsi que ses vues politiques, sont de la plus grande beauté, et les inconvéniens eussent peut-être passés inaperçus si la tragédie eût été jouée avec ensemble; mais le malheur était complet. Talma, qui autant que je puis me le rappeler faisait *Montmorency*, était le seul qui eût le sens commun. Baptiste aîné, madame Talma (madame Petit-Vanhove), mais sur tout Vanhove le père, tout cela était hors de place. Mais Vanhove y était admirablement pour faire rire, ce qui mettait M. de Nisas au désespoir.

On sait, ou peut-être un si heureux souvenir est perdu, que le père Vanhove avait l'habitude assez triviale de se griser pour ne pas dire enivrer, toutes les fois surtout qu'il y avait une première représentation. Comme il était habituellement détestable, il y avait à espérer que le vin produirait un heureux changement; mais pas du tout : il n'en était que plus mauvais. Le jour de la première représentation de *la Mort de Montmorency,* il prit ce qu'il appelait du courage, malgré la surveillance exacte de sa fille et de Talma, dont il était le beau-père en herbe; mais ce fut bien une autre affaire vraiment, le soir, lorsqu'il fut question de prendre enfin un air un peu royal. Quoique ce ne fût guère à l'usage de Louis XIII (car tel était le noble personnage qu'il devait représenter), il n'y eut pas moyen de lui faire abandonner une petite caisse ronde contenant une livre de tabac, qu'il appelait sa tabatière. Sa fille, déjà habillée pour le rôle d'Anne d'Autriche, employait tous les argumens possibles pour qu'il n'entrât pas sur la scène avec cette malle à contrebande; comme il était gris et même complètement ivre, il avait trouvé une phrase dont il ne sortait pas :

« Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac, et je dépose les armes; prouvez-le-moi...

« — Mais, mon père..., disait madame Petit-Vanhove.

« — Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac. »

Et il en bourrait tellement son malheureux nez qu'à peine on l'entendait, et que la fumée de ce tabac le grisait encore plus. Aussi joua-t-il quelquefois tellement en parodie, que le rire dominait de beaucoup et les sifflets et les applaudissemens. M. de Nisas venait de temps à autre dans notre loge, et là j'ai pu juger d'un supplice dont je n'avais aucune idée. Il était quelquefois au moment d'expirer, pâle, la respiration suspendue ; son front était trempé de sueur; en vérité, il n'y avait pas moyen de rire, cela l'aurait achevé. Ensuite il regardait sans voir, et n'avait qu'un sens dans lequel venaient mourir tous les autres. Ah ! quel supplice ! comment peut-on volontairement endurer une aussi cuisante torture? En vérité, je serais, je crois, plus à mon aise dans la rigole à l'eau, par devant le très-saint tribunal (1).

Prévention d'amitié à part, il y avait de fort belles choses. Je me rappelle, entre autres passages, celui-ci qui fit beaucoup d'effet.

(1) On donnait trois genres de question en Espagne dans les prisons du saint-office. L'eau était la plus douloureuse de toutes. On étendait le patient dans une sorte de rigole ou de cercueil ouvert aux pieds et à la tête ; ensuite on recouvrait le visage du patient d'une batiste mouillée, sur laquelle on laissait tomber l'eau qui, pour entrer dans la gorge, devait s'infiltrer goutte par goutte; et comme le nez et la gorge ne peuvent pas aspirer à travers ce linge, qui intercepte à la fois l'air et cette eau, il en résulte que lorsqu'on enlève le linge, ce linge est plein de sang ainsi que la gorge. Ce sont tous le petits vaisseaux qui se rompent.

Montmorency, condamné à mort, est au moment d'être délivré par les soldats et par le peuple; sa sœur, sa femme, la reine qui l'aime toujours, attendent dans l'anxiété la plus déchirante quelle a été l'issue de cette tentative. Le cardinal, qui raconte le fait, termine en disant :

Pour réponse, aux mutins j'ai fait jeter sa tête.

La situation était vraiment admirable dans cet instant, elle rappelait celle d'Iphigénie. C'était fort bien. Cette beauté dans l'action fit oublier le malheureux :

Duc de Montmorency, retournez en prison.

Mais la pièce tomba et tomba parfaitement; ce qui prouve qu'un homme spirituel autant qu'on peut l'être peut aussi faire une mauvaise pièce; et cela, j'en ai peur, se voit bien souvent encore.

Mais le plus beau des tapages passés, présens et à venir, c'est celui qui eut lieu le jour de le représentation de *Pinto*. Lemercier, qui avait deviné l'école romantique, fut accablé; car *Pinto*, Figaro politique, avec son caractère naturel et dans l'ordre de chaque événement, parut une conception bizarre au goût non pas mauvais de l'époque, mais à ce goût soumis aux ciseaux *rogneurs*, à la serpette *élaguante* et surtout à la parole *tranchante* qui vous disait :

« Otez cette phrase. — Pourquoi? — Parce que

je ne veux pas qu'elle y soit. — Mais encore? — Cela ne se doit pas. — Mais, la raison? ce que je dis est-il donc inconvenant? — Oh! pas du tout. Mais enfin il faut l'ôter. »

Ce court colloque n'a aucun rapport avec *Pinto*. *Pinto* était une œuvre composée d'un jet, faite pour rester telle qu'elle est sortie des mains de son père. Je crois que, si ce sujet n'avait pas été travaillé et lancé au public dans un temps de prévention, ce qui chez nous est une des plus terribles massues qui puisse accabler une pauvre pièce, quelle qu'elle soit, elle ferait aujourd'hui le plus grand effet. Le talent de Lemercier s'y rencontre à chaque ligne. Je n'ai pas vu *Pinto* depuis le jour où Dugazon faisait l'archevêque. Eh bien! l'on m'a dit que, lorsque Lemercier avait voulu faire jouer sa pièce il y a quelques années, il n'avait trouvé personne qui comprît ce rôle difficile et si dramatique comme mon cher répétiteur. Cependant que de sottes et plates plaisanteries furent faites alors sur cette innovation! C'est selon moi un des plus beaux sujets pour la scène que cette conspiration de Bragance. Il n'y a pas un personnage qui soit de peu d'intérêt, et Lemercier en a tiré un grand parti; cependant je ne sais si d'avoir habité les lieux où la scène véritable s'est passée, m'a donné plus d'exigence, je crois que Lemercier, avec son beau talent et surtout son original talent, aurait pu faire encore mieux, simplement avec les événemens seuls.

Feydeau était un des théâtres où j'aimais le mieux aller passer ma soirée. Il avait alors un degré de perfection qu'il n'a jamais recouvré. Elleviou, Martin, Chenard, Solié, Juliet, mademoiselle Philis, mademoiselle Desbrosses, madame Gavaudan, Gavaudan, et puis un orchestre parfait, et des pièces charmantes jouées dans la plus rare perfection par madame Saint-Aubin, madame Dugazon et Dozainville. Je ne finirais pas si je nommais tous les acteurs de ce théâtre; mais le premier de tous, celui qui les formait, parce que, pour jouer avec lui, tous se montaient tant qu'ils pouvaient à sa hauteur, c'était Elleviou. Que d'efforts impuissans j'ai vu faire depuis sa retraite à toute cette monnaie de lui-même! Elleviou, avec sa voix, sa méthode, sa tournure, son jeu, toute sa personne de bon acteur enfin, n'a jamais été remplacé, même de loin. Je ne porte pas dans mon jugement le ridicule des grand's-mères qui disent : « *De mon temps !...* » Quoique grand'-mère en effet, je ne radote ni ne rabâche, et je suis de bonne foi pour convenir de la bonté du jeu d'une actrice, de la beauté de son talent de chant, lorsque je les trouve en effet et réellement *bon* et *beau*. Martin, par exemple, quelle est la voix qui a la prétention de faire oublier la sienne dans *Gulistan*, ou dans quelque autre opéra, comme *l'Irato*, ou *Ma tante Aurore*, ou *Picaros et Diégo ?*

Ce charme que nous autres Français nous éprouvons à entendre chanter de notre bonne musi-

que, gaie, brillante, chantante, ne nous empêchait pas de goûter un vrai plaisir à la comédie italienne qui venait d'arriver à Paris en 1801. Cette troupe était composée de deux sujets chantans, madame Strina-Sacchi et le tenor Lazzarini. Quant à Raffanelli, le plus excellent acteur qu'on puisse trouver pour les rôles à manteau, il ne chantait pas même mal, il ne chantait pas du tout; eh bien! cependant quelle admirable précision, quelle perfection dans l'air : *Udite, tutti, udite*, et le duo : *Se fiato in corpo avete.* Raffanelli chantait ces morceaux-là comme Cimarosa les lui avait montrés, comme l'esprit du maître les lui avait inculqués; et puis quel acteur! J'ai entendu dire à Grandménil qu'il gagnait quelque chose avec lui.

Cette première troupe italienne joua d'abord sur un petit théâtre, la salle Olympique, situé rue Chantereine. Ce théâtre, qui n'est pas beaucoup plus grand qu'une salle de spectacle pour jouer en société, rénnissait alors la meilleure compagnie de Paris. On sait comme les loges découvertes entre de hautes colonnes exigent une toilette tout-à-fait parée. Cette obligation plaisait assez aux femmes, et je me rappelle que le jour de la première représentation *Dei virtuosi ambulanti,* la première rangée de loges n'était garnie que par des femmes presque toutes jeunes et fort élégamment mises. Une autre particularité, c'est qu'il ne se trouva que deux loges qui fussent remplies par des femmes qui n'étaient pas de notre connaissance, à vingt-

cinq ou trente jeunes têtes que nous étions là.

Ma mère, pour qui la bonne musique italienne était la plus souveraine des panacées pour guérir ses souffrances, ne manquait pas de venir dans ma loge tous les jours d'opéra bouffon. Le duc de M..... l'accompagnait souvent. Il était dès lors ce qu'il est toujours demeuré, un excellent *dilettanti*. Il était passionné pour la musique italienne, et, comme il chantait le genre bouffe à ravir, il venait prendre de ces leçons de bon goût que les vrais amateurs de musique ne laissent pas échapper et qui leur profitent bien plus que dix leçons prises devant un piano et en filant des gammes et faisant des *gorgheggio*. J'ai accompagné souvent au duc de M..... et à mon mari ce duo du mariage secret : *Se fiato*, etc. Eh bien, jamais l'un d'eux n'a manqué ni une note ni une mesure ; c'était aussi juste, non-seulement d'intonation, mais d'expression, de ce je ne sais quoi donné par l'harmonie à ceux qui la comprennent, qu'aurait pu l'être *Pria che spunti* chanté par Garat, à cette époque. Le duc de M..... avait une voix superbe ; une de ces basses-tailles pleines et sonores, sans avoir rien du lutrin, et puis le genre, l'accent ; enfin, il faisait vraiment plaisir à entendre alors. Il laissait Junot bien loin derrière lui ; Junot n'avait d'autre mérite que celui d'aller en mesure et de chanter juste. Mais il avait la voix dure, parce que des *demi-tours à droite*, et des *par quatre à gauche* ne rendent pas la voix souple si elle reste juste, et les le-

çons que je lui donnais n'étaient pas assez sévères pour le mettre en état de *chanter pour faire de la musique.*

Puisque j'ai prononcé le nom du roi de l'harmonie, il faut que je place ici une courte notice sur lui.

Cimarosa avait à peine cinquante ans lorsqu'il mourut. Né à Naples, à Capo-di-Monte, il fut élevé au conservatoire de Loretto, et suivit l'école de l'incomparable Durante. Lorsqu'il sortit du conservatoire il était jeune, agréable ; il dut se choisir une maison patronale comme le faisaient alors tous les compositeurs commençans. Il connut madame Ballante, dont l'immense fortune lui donnait la possibilité de protéger les arts. Elle accueillit le jeune musicien, et vit bientôt combien la protection qu'elle lui accordait lui serait à elle-même honorable. Madame Ballante avait une fille : elle n'entendit pas impunément les accens ravissans de Cimarosa redisant des sons plus ravissans encore ; elle l'aima bientôt avec passion. Madame Ballante le nomma son gendre : peu de temps après, la jeune et heureuse épouse mourut au milieu de son bonheur, laissant un fils à Cimarosa. Il fut au désespoir ; sa belle-mère, madame Ballante, avait élevé une jeune orpheline et l'avait adoptée, elle la donna à Cimarosa en lui disant : « Mon ami, c'est ma seconde fille ! » Hélas ! le bonheur n'était pas fait pour cette ame si tendre, si sensible, si bien faite pour le sentir : sa seconde femme mourut jeune, lui laissant un fils et une fille.

Cimarosa avait la bonté d'un être supérieur. Il avait une instruction et un esprit remarquables, hors même cette faculté communiquée à son ame par le contact immédiat du flambeau du génie. Il chantait comme le plus habile professeur de chant et accompagnait dans une rare perfection. Mon frère, qui était passionnément épris des compositions de Cimarosa, comme le seront toujours ceux qui sentiront la musique, mon frère m'a dit avoir fait une fois avec lui une sorte d'assaut qui dura toute une matinée. Cimarosa était au piano, et mon frère avait sa harpe. Cimarosa faisait un thème, puis Albert le prenait et le variait : alors l'auteur le chantait dans tous les tons et dans tous les mouvemens, comme barcarole, canzonne, polacca, romanza, etc. Cette joyeuse lutte dura plus de trois heures : « les plus agréables heures employées de cette manière que j'aie passées de ma vie, » m'a dit souvent mon frère. C'était dans le fait un don enchanteur et précieux qu'il tenait de la nature, cet homme extraordinaire; et lorsque dans un déjeûner ou un dîner il improvisait à l'instant la plus charmante chanson dont il faisait les paroles avec sa ravissante facilité, on ne pouvait s'empêcher de lui donner cette épithète de divin que mon admiration lui dédie. Il était gai, bon compagnon, aimait à rire, et possédait au plus haut point cette qualité toujours inhérente à l'artiste habile et digne du nom d'artiste, la générosité. Que de malheureux émigrés ont été secourus

par Cimarosa ! A Paris, lorsque des transports presque frénétiques font applaudir son beau *finale del Matrimonio*, *Pria che spunti*, ou bien *Quelle pupille tenere*, on ne sait pas que le produit de ces immortelles productions servait à soulager le malheur de plusieurs de nos malheureux compatriotes; mais il vivait sous un gouvernement qui n'était pas fait pour apprécier un tel homme. Au lieu de lui donner une couronne au nom de la patrie, des persécutions, des chaînes, des supplices, voilà comment l'honneur de Parthenope fut récompensé d'avoir été humain. On sait que les persécutions éprouvées par Cimarosa ont été cause de sa fin prématurée.

Également victime des troubles qui déchiraient leur belle patrie, madame Ballante perdit toute sa fortune. Une ame comme celle de Cimarosa ne pouvait rendre que des accens purs et harmonieux comme toutes ses pensées. Il eut le bonheur de recevoir chez lui sa bienfaitrice. « Soyez maîtresse dans ma maison, lui dit-il. Tout ce que j'ai n'est-il pas votre bien? N'êtes-vous pas ma mère? »

Il essaya de lutter contre le terrorisme royal, mais il n'y eut pas moyen. Ce terrorisme-là était plus habile que l'autre : il avait une cruauté plus active et plus permanente; ce qui n'était pas facile. Les horreurs commises à Naples ne sont pas connues; mais lorsque l'œil pénètre dans ce cloaque d'impureté, lorsque la vue se familiarise avec cette foule d'assassinats, de vols juridiques, de vengean-

ces religieuses, de *vendette* satisfaites sous le prétexte populaire, il faut alors reculer d'épouvante. Mais lorsque vous savez ensuite que c'est une femme qui a commandé toutes ces horreurs... oui, une femme... que faites-vous?...

Cimarosa est mort le 10 janvier 1801. Son nom sera immortel comme ses ouvrages.

Revenons à Paris.

L'Opéra était, comme toujours, la merveille de l'Europe. Il a beaucoup gagné cependant depuis cette époque. Les décorations sont bien plus soignées; les machines sont dirigées par des mains plus habiles que celles qui laissèrent tomber mademoiselle Aubry : et le ballet de *Psyché,* tout charmant qu'il est, s'est vu, non pas surpassé, parce que jamais il ne le sera, mais au moins égalé. L'opéra est devenu une œuvre de féerie.

Un théâtre qui était aussi bien couru, et qui le prouvait par ses recettes, c'était le théâtre de Montansier. Tiercelin, Vertpré et Brunet, ainsi que Bosquier-Gavaudan, faisaient courir à eux tous les amis d'une bonne et franche gaieté. Brunet se répétait bien un peu, mais Tiercelin était un véritable acteur, ainsi que Bosquier-Gavaudan. Vertpré n'a pas été remplacé, et, ce qui prouve en faveur d'eux tous, c'est qu'une année, Junot ayant voulu, par curiosité, connaître le revenu fixe du théâtre Montansier, dans sa différence avec l'Opéra, il se trouva que la recette de Montansier excédait l'autre de 14 ou 15,000 francs.

Mais il était une chose qui, depuis quelques semaines, me causait une telle curiosité, que je ne pouvais penser qu'avec douleur que le carnaval allait finir sans que je m'y fusse amusée, comme je l'entendais, en allant enfin au bal masqué. Les bals masqués avaient été rétablis par le premier consul, et lui-même s'y était fort diverti. Je me décidai donc à demander à ma mère de m'y conduire. Mais au premier mot que je lui en dis, elle me renvoya bien loin. « D'abord, c'est une chose qui m'ennuie, me répondit-elle; et puis, je ne veux pas que tu ailles bâiller pendant quatre heures dans une salle remplie de poussière et de puanteur d'huile rance.

« — Moi, bâiller! m'écriai-je; bâiller au bal masqué! Mais tout le monde dit que c'est le plus divertissant des amusemens.

« — Tu ne sais ce que tu dis, me répondit ma mère; au surplus, si tu es entêtée, vas-y avec ton mari. Vous êtes encore assez nouveau-mariés pour que cela ne paraisse pas extraordinaire, si l'on te reconnaît. »

Dans le moment, je vis entrer ma tante Comnène. Elle était arrivée à Paris depuis quelque temps, et en attendant que le reste de sa famille l'eût rejointe, ma tante logeait chez ma mère dans l'appartement de M. de Geouffre, mon beau-frère. Ma tante était encore une jeune femme à cette époque; elle était gaie parce qu'elle était heureuse; tout l'amusait. Elle était encore plus aimable peut-être alors, si

c'est possible, qu'aujourd'hui. Maintenant on souffre tant de la voir souffrir !

Aussitôt qu'elle entendit parler de mon désir d'être *chaperonnée*, elle s'offrit de me conduire au bal de l'opéra, avec une grâce si parfaite, que je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de la remercier mille fois.

« C'est entendu, me dit-elle ; j'irai dîner avec vous ; nous nous masquerons jusqu'aux dents, et nous ferons enrager bien des gens qui ne se doutent pas que nous serons ce soir au bal de l'Opéra. »

Or, pour savoir combien tout le monde devait être avide de ce plaisir *de bal masqué*, il faut dire que depuis la révolution on avait supprimé ce passe-temps fort innocent, parce que les Romains et les Athéniens n'avaient pas de mascarades ; encore se trompait-on, car à Rome, les traditions le montraient de reste, et si elles n'étaient pas semblables aux nôtres, elles suffisaient pour les autoriser au moins. Enfin la génération partant voulait encore se divertir sous le masque ; la génération entrant ne demandait qu'à rire. Ce n'était donc qu'un cri après le bal masqué. Il n'y en avait encore eu que deux de donnés.

Junot, en apprenant que j'avais envie d'aller au bal de l'Opéra, se mit à rire, et me dit la même chose que ma mère : « Ah ! ma pauvre Laure, que tu vas t'ennuyer !

« — Ah çà ! vous êtes donc tous ligués contre ma joie ? dis-je toute prête à pleurer. Qu'est-ce que

ce refrain ? Pourquoi m'ennuierais-je là où tout le monde s'amuse?

« — Laissez-les dire, ma nièce. Nous nous amuserons de manière à les faire repentir de leur impertinence ; laissez arriver deux heures du matin, et vous ferez voir à votre mari si vous ne vous amusez pas.

« — Parbleu, je ne demande pas mieux ! s'écria Junot ; mais nous verrons. »

Nous dînâmes fort gaiement, et nous passâmes une charmante soirée. Ma tante était très-communicative dans sa gaieté, parce qu'elle était franche et vraie. Enfin, à mon inexprimable joie, j'entendis sonner minuit. J'appelai ma femme de chambre, et ma tante et moi fûmes prêtes en un instant. Comme j'allais regardant si mon camail allait bien, je fis un cri perçant et un saut de deux pieds, en voyant derrière moi, dans la glace de ma psyché, un grand fantôme noir dont les yeux brillaient dans une figure de nègre.

« Mon Dieu que tu m'as fait peur ! dis-je à Junot qui m'embrassait en riant aux éclats.

« — Oh ! oh ! est-ce donc ainsi que tu es aguerrie? alors tu n'as qu'à te bien tenir. Tu vas te trouver tout à l'heure au milieu de deux mille figures comme la mienne. »

Je le regardai. Il me faisait peur ; ce grand corps tout noir me faisait un effet tout autre que plaisant.

« Et pourquoi t'es-tu affublé de la sorte ? lui dis-je.

« — Pourquoi ? mais n'est-il pas convenu que je te donne le bras, ainsi qu'à ma tante ?

« — Oui ; mais qu'est-ce que cela fait ?

« — Comment, qu'est-ce que cela fait ? Ne veux-tu pas que je m'en aille te promener dans la salle de l'Opera, moi étant à visage découvert ? Nous ferions vraiment de la belle besogne de bal masqué. Je me dévoue pour ce soir; allons, les masques et partons.

Je ne me le fis pas répéter deux fois : il me semblait que je n'allais pas assez vite à mon gré, et que nous n'arriverions jamais à cet Opéra bienheureux. Enfin nous y entrâmes comme une heure sonnait. Junot nous tenait toutes deux sous le bras, ma tante et moi.

Les premiers pas que je fis, les premiers regards que je jetai autour de moi, me firent l'effet de marcher sur un vaisseau. La tête me tournait, et je me cramponnais à Junot de toute la force de mon poignet ; ma tante me fit asseoir. C'était l'effet des lumières et de la grande chaleur : il y avait au moins trente-deux degrés dans la salle.

Lorsque je fus remise : « Ah çà ! me dit Junot, que comptes-tu faire ? Il faut t'amuser comme tu en avais l'envie ; parle à quelqu'un de ta connaissance.

« — Je ne vois personne. » Il en passait à chaque instant.

Ma tante se mit à rire, et me prédit que peut-être de la nuit je ne dirais un mot à personne.

« Allons donc, me dit Junot ; prends courage. »

Le cœur me battait comme si j'allais faire une mauvaise action, et je suis sûre que si j'avais ôté mon masque, on aurait pu comparer mes joues à des cerises. Enfin, je pris mon parti, et en me trouvant sur l'escalier par lequel on communique de la salle aux corridors et au foyer, je m'adressai à une personne que je voyais chez ma mère et chez tous nos amis : c'était M. Victor de Laigle. Je m'approchai de lui, et je lui dis spirituellement :

« Bonsoir, comment te portes-tu? »

Il me regarda, prit ma main, regarda ma taille, mon pied et dit entre ses dents : « Euh.... euh.... pas trop mal !... Eh bien ! après, ne sais-tu que demander des nouvelles des gens?... » Et laissant aller mon bras : « Voilà un masque bien bête ! » et il tourna sur ses talons.

Je ne puis dire ce que j'éprouvais dans ce moment. M'entendre appeler bête par quelqu'un que je voyais habituellement ! cela me confondit à un tel point que je demeurai stupéfaite et comme un petit dieu Therme. M. Victor de Laigle était à l'autre bout de la salle, riant et plaisantant avec d'autres masques, à qui probablement il disait : « Mon Dieu ! que ce petit masque-là est bête ! »

Ce fut en vain que Junot et ma tante voulurent me faire entendre raison : rien ne me consolait du chagrin d'avoir été qualifiée du nom de *bête* à ma propre personne parlant.

« Conviens aussi, me dit Junot, que tu l'as

bien mérité. Que diable ! jamais on ne va dire à un homme qu'on connaît : Comment vous portez-vous ?

« — Eh ! que voulais-tu que je lui disse ?

« — Ma foi ! je n'en sais rien. Mais toute autre chose. » Et, dans le fait, il avait bien raison ; et il est difficile d'avoir été plus sotte que je ne l'ai été ce soir-là. Je ne crois pas avoir jamais raconté cette petite scène à M. Victor de Laigle, et il l'ignore encore, à moins que Junot ne lui ait fait charitablement connaître quelle était la personne si soigneuse de s'informer de sa santé au bal de l'Opéra. Le résultat de cette ennuyeuse soirée, que je croyais être pour moi la plus amusante du monde, fut de me donner pendant beaucoup d'années un dégoût, je puis dire le mot, pour le bal de l'Opéra ; et, à dire vrai, il ne m'a jamais amusé. C'est une chose digne de remarque, que les projets *ad hoc*, comme celui que j'avais formé le matin de ce malheureux bal, tournent toujours de manière à donner non pas un ennui indifférent, mais une impression désagréable. Heureusement que vers cette époque les bals masqués finissaient, et le printemps allait nous faire oublier nos toilettes enfumées pour les belles retraites de la Malmaison.

CHAPITRE III.

Le théâtre de société de la Malmaison. — Esther chez madame Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Madame Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamore et Élisa-Alzire. — Madame Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la révolution.

Je crois difficile de trouver une chose qui réunisse en elle deux sensations aussi diamétralement opposées que celle qu'on éprouve en jouant la comédie. Tous ceux qui ont fait gémir les planches des théâtres de société conviendront, avec moi, que rien dans leur vie ne leur présente un souvenir plus entouré de joie, de gaieté, de rire franc, que celui des répétitions et en général de tout ce qui tient à *l'avant-propos* de la chose. Mais aussi, avec la

même franchise, ils doivent convenir que c'est un vrai supplice, une question torturale, que le moment de la représentation. J'ai éprouvé tout ce que je viens de dire, et j'en puis parler avec une sorte de science pratique.

Mademoiselle de Beauharnais avait eu de trop grands succès chez madame Campan, lors des représentations d'*Esther* et des autres pièces où mesdemoiselles Auguier, mademoiselle Pannelier, faisaient, avec elle, preuve d'un talent vraiment remarquable, pour n'avoir pas la pensée d'utiliser le théâtre de la Malmaison. Eugène de Beauharnais jouait parfaitement bien ; sans aucune prévention flatteuse, Junot avait un talent supérieur ; M. Didelot était un admirable Crispin ; je ne me tirais pas mal de mes rôles ; et le général Lauriston faisait un fort noble Almaviva, ou tout autre amoureux en habit de cour.

Mais le plus habile de la troupe était M. de Bourrienne; il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection; il faisait d'autant plus de plaisir que son talent n'était pas du tout le résultat de l'étude ; il jouait bien, parce qu'il comprenait et sentait son rôle. Grandménil et Caumont, qui alors étaient les deux manteaux de la comédie Française, n'auraient pu trouver à censurer dans la manière dont M. de Bourrienne jouait le rôle de Bartholo, celui d'Albert, dans les *Folies amoureuses*, celui de l'avare, d'Harpagème dans *le Florentin ;* et peut-être bien leur offrit-il quelquefois des nuances fines et délicates à saisir et à copier.

Le premier consul avait lui-même presque organisé notre répertoire. D'abord, il fut assez circonscrit ; on n'osait pas se hasarder dans de grandes pièces, ni entreprendre un rôle au-dessus de ses forces. On jouait *les Héritiers*, *les Étourdis*, *les Rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*, une foule de petites pièces spirituelles et charmantes, et qui, certes, n'ont pas trouvé leur suite, en bon goût comme en bon style. Puis on s'enhardit ; le premier consul lui-même demanda des pièces plus longues ; le répertoire s'augmenta tout à coup de cinquante pièces, qu'on nous mit entre les mains, en ayant soin de répartir les emplois selon les facultés de chacun. A cette époque, le théâtre de la Malmaison était vraiment bien monté. Plus tard, tout le monde s'en est mêlé ; c'était à n'y plus tenir.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une sorte de solennité, fut *le Barbier de Séville*. En disant que cette représentation fut parfaite, je ne hasarde pas un mot que la magie des souvenirs peut me démander. Nous sommes encore beaucoup ayant survécu à cette belle et riante époque, et je ne crains pas d'être démentie, en affirmant de nouveau que *le Barbier de Séville* fut joué à la Malmaison, comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris.

Mademoiselle Hortense de Beauharnais remplissait le rôle de Rosine, M. de Bourrienne celui de Bartholo ; M. Didelot, Figaro ; le général Lauriston, Almaviva ; Eugène, Basile ; et le général

Savary éternuait dans la perfection dans le rôle de l'Éveillé.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Bourrienne jouait bien ses rôles parce qu'il les comprenait et les sentait ; il en était de même de M^lle^ Hortense. Sans doute, on les lui faisait répéter ; mais qu'est-ce que cela ? Vous donnerez la réplique toujours juste, vous ne direz jamais que de bon-sens ; on n'aura pas prise sur vous, mais vous aurez ennuyé ; et tout cela arrivera si vous n'êtes que bien montré. Il faut pouvoir *montrer* soi-même le rôle à un autre aussitôt qu'on l'a lu, si on veut le bien jouer, et voilà ce qu'elle aurait pu faire : finesse, gaieté, esprit, sensibilité, tout ce que Beaumarchais à voulu mettre de gracieux dans sa Rosine, madame Louis l'avait compris ; elle avait deviné la jeune fille andalouse avec toute sa grâce native et sa gentillesse. Elle joignait à son jeu, à cette époque, une figure charmante, et une tournure tout-à-fait remarquable, à la scène surtout ; l'une par son extrême fraîcheur, et l'autre par son élégance. Bien des années se sont écoulées depuis ces soirées joyeuses, et je me rappelle encore l'aimable et gracieuse forme de mademoiselle de Beauharnais, avec cette profusion de boucles blondes sous un chapeau de velours noir à longues plumes roses ; et ce corset noir qui serrait sa taille mince et bien prise !.... Je la vois encore et je crois l'entendre... et certes, c'est une douce et riante illusion.

M. de Bourrienne fut également parfait dans le

rôle de Bartholo, et son frère Eugène dans celui de Basile. Le général Lauriston fut très-bien dans les différentes situations d'Almaviva; cependant on trouvait fort à dire dans la scène du soldat et dans celle du bachelier. Il n'était tout-à-fait bien que lorsque le grand d'Espagne reparaissait sous le manteau du bachelier; M. Didelot fut excellent dans le Figaro.

Et puis, ce qu'il y eut de remarquable, et ce qui fait toujours le désespoir des directeurs de théâtre de société, ce fut l'ensemble parfait pendant toute la durée de la pièce; les rôles étaient bien appris, tout allait bien. Je répète que je n'ai jamais vu représenter *le Barbier de Séville* de manière à me faire autant de plaisir que j'en ai éprouvé ce soir-là.

Madame Murat joua quelquefois sur le théâtre de la Malmaison. Elle était bien jolie. Ses bras et ses mains étaient ravissans, sa poitrine étincelait de blancheur sous le velours noir d'une jeannette à cœur d'or; mais il y avait un malheureux accent qui était funeste, surtout dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait, tandis que Madame Louis Bonaparte, n'eût-elle été que la femme d'un *aide-de-camp* de *l'aide-de-camp* du premier consul, aurait toujours été applaudie pour la perfection de son jeu.

Cela me rappelle une histoire qui m'est arrivée un peu par le fait de madame Murat, ou du moins par son peu d'habitude de la scène.

Il existait une sorte de rivalité entre la Malmaison et Neuilly. Lucien jouait fort souvent la tragédie et la comédie avec sa sœur aînée, madame Bacciocchi. Lucien s'en acquittait remarquablement bien et déclamait dans une grande perfection. La seule chose qu'on pouvait lui reprocher et qui ne dépendait pas de lui, était la qualité du timbre de sa voix. Elle était trop claire et montée sur un diapason trop élevé pour le ton tragique. Mait cet inconvénient était fort léger, et Lucien faisait un vrai plaisir dans le rôle de Zamore. Cependant je l'ai entendu critiquer; quant-à moi, je n'ai pas vu les défauts qu'on lui reprochait, et j'ai été enchantée de lui, dans presque tout son rôle.

Mais il n'en était pas de même de madame Bacciocchi; c'était à donner le fou rire. Le premier consul ne s'en fit pas faute, et, bien loin d'être en colère, comme le dit M. de Bourrienne, il ne fit que rire pendant toute la représentation chaque fois que sa sœur arrivait sur la scène, et dit après qu'on fut réuni dans le salon :

« J'espère que voilà une Alzire joliment paro-« diée. »

Il le répéta à madame Bacciocchi elle-même, qui n'en fut pas du tout contente.

On jouait des pièces de tous genres, comme on le voit; et le cothurne ne faisant pas peur, la haute comédie effrayait encore moins. On jouait donc des comédies en trois, puis en cinq actes. Les *Folies amoureuses* de Regnard nous donnèrent envie de

lutter : on monta la pièce : madame Louis devait faire Agathe, moi Lisette, M. de Bourrienne Albert, Eugène Éraste, et M. Didelot Crispin. De cette manière, la pièce était, je crois, montée de façon à bien marcher; mais le diable vint à la traverse. Madame Louis, toujours douce et bonne, sur une simple demande renversa l'ordre du semainier. Madame Murat fit Lisette ; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas, qui n'était nullement dans mes attributions ; et, pour combler la mesure, Eugène ne put faire le rôle d'Éraste : je ne me rappelle pas pour quel motif. On ne l'apprit que l'avant-veille de la représentation, et Junot fut obligé d'apprendre le rôle tout entier, et de le jouer, n'ayant répété qu'une fois. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Ce malheureux rôle d'Agathe est fort difficile, bien qu'il soit presque toujours chargé. Il exige une grande finesse dans la manière de dire ; il y a une nuance de raison qui doit être toujours visible pour l'amant, tandis que le tuteur, homme cependant habile et fin, doit croire la jeune fille complètement folle; puis de la sensibilité à travers tout ce chaos de chant, de danse, de bonne aventure, de bataille; enfin, c'est un rôle difficile à bien jouer, et Dugazon, qui était mon répétiteur et qui tenait à me voir réussir, faillit me décourager en me disant un jour :

« Il ne faut pas jouer ce rôle-là; vous ferez comme à Neuilly.

« — Ah! mon Dieu! m'écriai-je tout effrayée du souvenir.

« — Sans doute! continua-t-il; et cela est d'autant plus certain que vous êtes horriblement secondée. Le général joue aussi de son côté un rôle qui ne lui va pas... C'est une représentation manquée.»

Et voilà Dugazon se mettant à contrefaire toutes les personnes qui devaient me donner la réplique, et cela d'une manière tellement bouffonne qu'on ne pouvait, quelque sérieux que l'on fût, s'empêcher de rire aux larmes en l'écoutant. Toutefois, mon amour-propre ne riait pas en l'entendant prophétiser que la représentation devait manquer, et je fis tout ce que je pus afin de l'empêcher; mais il n'y eut pas moyen, et le jour de la tragi-comédie arriva enfin.

Pour avoir une juste idée de la terreur (c'est le mot) qui devait s'emparer de nous autres *comédiens ordinaires* de la Malmaison, le jour de nos représentations, qui était ordinairement un mercredi, c'est que presque toujours le premier consul faisait inviter ce même jour quarante personnes à dîner, et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter, nous juger et nous draper sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diplomatique, des conseillers d'état, des sénateurs, leurs femmes et tout ce qui composait alors la maison militaire du premier consul formaient notre auditoire. Ce n'était pas mal imposant, comme on voit. Mais le plus terrible épou-

vantail, c'était le premier consul lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient en accompagnant leur course d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse, au reste, était fort à redouter.

Le jour de la représentation des *Folies amoureuses*, Dugazon me dit le matin, après m'avoir entendu répéter avec Bourrienne, qui faisait Albert admirablement bien :

« Allons ! mon élève, du courage, et vous sauvez l'état. A vous deux vous pouvez tout. Le Crispin est bon aussi. Quant au général, son rôle est nul... Allons ! mordieu ! enlevez-moi cela, et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration. »

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq à six fois. Comme il faut une grande prestesse dans les évolutions de coulisses, j'avais recommandé à madame Murat, et Dugazon le lui avait recommandé également, de ne pas entrer en scène, en commençant le troisième acte, sans s'être informée auparavant si j'étais habillée en officier, sous mon domino noir de vieille grand'-mère. Le commencement de la pièce n'avait pas mal été, sauf quelques erreurs de mémoire et un peu de froid dans le mouvement ; mais enfin la pièce marchait : elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied.

Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. La chose méritait pourtant attention ;

il n'y avait qu'une très-courte scène entre celle où je prends l'argent d'Albert et celle où je reviens avec un habit d'officier. Il était donc de toute nécessité que je fusse habillée sous mon grand manteau noir. Je me disposais en conséquence à mettre mes bottes, lorsque j'entends le premier vers de l'acte ; et tout aussitôt je me récriai : mais vraiment je n'étais pas au bout de mes peines ! Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. L'agitation, la crainte me mettaient dans un état violent ; j'étais dans une fournaise. Cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer.

« Mon Dieu ! disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe ; mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Et Dieu, qui ne se mêle pas des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied, et la botte de malheur n'avançait pas d'un pouce ; enfin, j'entendis la réplique précédant la mienne : je jetai la botte à dix pas de moi, et passant à la hâte mon domino noir, j'entrai en scène.

Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je disais mon rôle, mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

« Mon Dieu ! dis-je tout bas à Junot pendant un intervalle de couplets, comment faire ? je ne puis pas mettre mes bottes.

« — Hein ?... quoi ?... me dit-il. Il n'avait pas entendu. — Je ne peux pas mettre mes bottes,

dis-je à Bourrienne. Mais comme je parlais très-bas et très-rapidement, aucun d'eux ne m'entendait, et ils ne savaient à quoi attribuer ce marronnement qui faisait une sorte de murmure de moi à eux. Enfin je sortis de la scène, je courus à mes bottes; je voulus les mettre. Bah!... impossible. Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses et que j'avais envoyé chercher, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa : « Cela va bien. Mais, que diable aviez-vous donc à regarder toujours le bout de vos pieds, tout à l'heure?... Et comme je n'avais qu'une idée fixe dans ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

« — Je ne puis pas mettre mes bottes.

« — Vous n'avez pas vos bottes! s'écria-t-il en jurant comme un charretier embourbé; vous n'avez pas vos bottes! »

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très-petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge, et, passant un sabre grand comme le damas de Mahomet, il me dit, dans son jargon allemand, que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit de ceux du *chénérâl;* que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

« Ah! mon Dieu! en voici bien d'une autre! m'écriai-je.

« — Eh! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon en faisant un saut de trois pieds en l'air; tout est bien. Vous avez une redingote, donnez-vous garde de mettre des souliers noirs : gardez vos souliers blancs. Agathe est folle : ce n'est pas un déguisement. Tous ceux qui sont autour d'elle dans la pièce savent qu'un accès de folie vient de la prendre, et qu'elle a endossé un habit militaire, parce que sa tête n'est plus à elle. Eh bien! ses souliers blancs sont restés. En vérité, sur mon honneur, cela n'est pas mal. »

Il me poussa sur la scène, en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me donnais bien de garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul; si je l'avais vu rire ou froncer le sourcil, j'étais muette. Le résultat de cette belle histoire fut que je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais tout entière à mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant; et lorsque à la fin, Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc, et me fit au pied une entaille assez profonde dont je porte encore la marque.

Mais aussi, je le demande, vit-on jamais quel-

qu'un arriver sur un théâtre en habit de dragon et en souliers blancs !

Le premier consul fut impitoyable pendant plus de six mois, pour ces malheureux souliers blancs. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut, je me le rappelle à présent, ce même jour, que, parlant à table du plaisir qu'on trouvait à jouer la comédie à la campagne, le premier consul dit à Cambacérès, qui semblait encore y être, « que ce n'était sûrement que par ouï-dire, car « bien sûrement jamais il n'avait joué la comédie.» Cambacérès, comme je l'ai dit précédemment, prit un air piqué et répondit avec un accent fort plaisant, avec sa figure triste et sévère :

« Et pourquoi, citoyen premier consul, ne me jugez-vous pas assez *plaisant* pour jouer la comédie !

— « Mais, citoyen Cambacérès, répondit Na- « poléon, parce qu'en effet vous n'avez pas l'air « plaisant du tout.

« — Eh bien ! j'ai joué très-souvent la comédie, non-seulement à Montpellier, mais à Béziers chez l'une des amies de ma famille, où six mois de l'année le théâtre était en activité, et l'un des rôles dans lesquels j'avais un grand succès était celui de Renaud d'Ast.

« — Comment, vous chantiez ? » s'écria madame Bonaparte ; et tout le monde se mit à rire. Mais

sans se mettre en peine de notre hilarité, Cambacérès poursuivit :

« — Et comme tous les rôles me convenaient également, j'ai joué également bien le Montauciel du *Déserteur*. »

Pour le coup, on n'y tint pas et le rire fut universel. Mais ce n'était pas pour en sortir d'abord, que Cambacérès s'engageait dans une route plaisante; et une fois qu'il eut commencé à raconter les histoires de coulisse, les petites noirceurs, les jalousies, les intrigues de sa troupe, il n'y eut pas moyen de l'en faire sortir d'une grande demi-heure; d'autant plus que Napoléon, le coude appuyé sur la table, l'écoutait avec une attention qui ne m'étonnait pas, parce que je savais à quel point il portait celle qu'il nous accordait dans les mille événemens qui surgissent pendant la répétition d'une pièce. Il faut avoir vu le premier consul dans ses fonctions d'*impresario*, pour le connaître sous un aspect tout-à-fait étranger à ses portraits connus. « Le premier consul à la Malmaison, le premier consul à Saint-Cloud, le premier consul aux Tuileries, me disait M. Fox, ce sont trois hommes formant bien toujours *ce tout* idéal de grandeur admirable; mais je voudrais savoir peindre, poursuivait-il, pour faire son portrait dans ces trois différens endroits, parce que j'aurais trois visages ressemblant au même homme avec trois physionomies. »

Et l'homme d'état avait raison; je l'avais remar-

qué avant lui, et je fus heureuse que cette nuance forte et sensible se fût laissée apercevoir à l'homme que j'appréciais le plus en Angleterre, à cette époque. Moi aussi, dans ce temps, j'avais pour notre sauveur cette admiration profonde qui tenait du fanatisme. J'aurais voulu voir le monde à ses pieds, et l'Angleterre me semblait lui prêter hommage dans une aimable parole de M. Fox; je lui prêtais au reste bien plus de charme qu'elle n'en avait réellement. Quoi qu'il en soit, elle était vraie; et Bonaparte à la Malmaison était admirablement beau, d'une immense simplicité.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la troupe était fort bien montée dans l'origine. Un des meilleurs acteurs surtout était Isabey; peut-être même dirai-je le meilleur, la reine Hortense exceptée. Il cessa de faire aussi souvent partie de notre corps comique plus que dramatique, et la raison en fut obscurément expliquée.

Un jour le premier consul descendait de cheval; traversant la petite galerie qui suit le salon du milieu à la Malmaison, il s'arrêta pour regarder un cahier de gravures qu'on avait déposé sur une table, au bout de la galerie du côté du parc. On dit qu'Isabey entra en ce moment, venant du théâtre et par la porte opposée, du côté de la cour. A cette époque, le premier consul était fort mince, et portait l'uniforme des guides ou chasseurs à cheval de la garde, de cet uniforme chéri, dont la seule vue fait encore aujourd'hui battre le cœur. Eugène

Beauharnais, comme on le sait, était alors colonel de ce beau régiment de chasseurs à cheval. Isabey, qui n'avait pas entendu rentrer le premier consul, voyant au bout de la galerie un personnage petit, svelte, revêtu de l'uniforme des guides, remarquant les deux épaulettes, prend ce personnage pour Eugène avec lequel il était fort lié, et se dispose à lui faire une *surprise*. Adroit, léger et moelleux dans ses mouvemens comme un vrai chat, il avance doucement sans faire même crier le parquet sous ses pas; puis, prenant son élan, il saute d'un seul bond sur le premier consul et retombe à cheval sur son cou. Napoléon croit que la maison s'écroule, ou que le diable est venu l'étrangler; il se relève, se dégage avec force de son étrange collier, qu'il jette à son tour sur le carreau, et présente aux regards stupéfaits d'Isabey un visage qu'il ne s'attendait certes guère à trouver.

« — Que signifie cette plaisanterie? » lui dit-il d'un ton sévère.

« — Je croyais que c'était Eugène, » balbutia le bon jeune homme.

« — Et quand c'eût été Eugène, répliqua le premier consul, fallait-il lui briser les épaules? »

Et il sortit de la galerie.

Le bruit de cette histoire courut bientôt le monde, quelque soin qu'on prît de la cacher. Le premier consul avait trop le tact des convenances pour ne pas comprendre qu'il était le plaisant de l'aventure, et qu'elle devait faire rire tous ceux qui l'appren-

draient. Isabey le comprenait de son côté encore bien davantage, et tous deux auraient voulu en garder le silence. Mais soit que l'un, dans le premier moment de sa frayeur, ait été conter la chose à Eugène lui-même, soit que le premier consul ait dit dans son mécontentement quelques mots à madame Bonaparte, l'affaire fut ébruitée. Je sais bien que peu de temps après, on dit que ce n'était pas vrai. En tous cas, si elle fut cause du départ d'Isabey et de son retranchement de notre troupe, je dirai que c'était une injustice, et une injustice sans résultat, car bien certainement il faudrait être descendu en droite ligne et sans aucune mésalliance de Timon ou d'Héraclite pour ne pas rire à la pensée d'Isabey escaladant ainsi le premier consul.

Le général Lallemand, alors aide-de-camp de mon mari, était un de nos meilleurs acteurs; il joue toujours bien, et ce mot *bien* auquel je n'ajoute aucune autre épithète, doit être pris dans toute son acception. Le général Lallemand est un excellent acteur; son talent est naturel : cependant Michau fut quelque temps son répétiteur, et lui communiqua de cette verve, de cet abandon qui faisait le charme du talent de Michau. J'ai vu peu de personnes du monde bien jouer la comédie; et parmi celles qui jouaient bien, j'en ai peu vu encore qui pussent s'égaler au général Lallemand.

Le nom de Michau que je viens d'écrire me rappelle ce qui lui arriva dans la révolution.

« Il est toujours utile de faire rire, » me disait cet excellent homme.

Et il me racontait qu'un jour, passant à l'Apport-Paris, il est arrêté par une de ces troupes en délire qui parcouraient la bonne ville à ces jours heureux où les réverbères servaient à accrocher les braves gens. Cette troupe veut le faire marcher avec elle; il résiste, et demande au nom de cette liberté dont le bonnet se promène au bout d'une perche, qu'on lui laisse continuer sa route, attendu qu'*il veut s'en aller*. Discussion. Bref, on décroche la lanterne et le pauvre Michau, dont on a déjà ôté l'habit, allait être hissé en sa place, lorsqu'un gros père aux bras blancs, potelés, à la face vermeille et réjouie, s'élance au milieu de la troupe des bandits, leur enlève Michau comme un enfant en s'écriant :

« Eh bien! qu'est-ce donc que vous faites, vous autres? est-ce que vous ne reconnaissez pas le *pourichinel* de la république (1), donc?... »

Et Michau est libre, grâce à son titre de *polichinelle*, dont l'a décoré le bon garçon boucher qui l'a sauvé, et reçoit les excuses des deux cents coquins qui lui demandent pardon d'avoir voulu le pendre, comme s'ils lui eussent simplement marché sur le pied.

(1) On disait alors *le Théâtre de la République*, au lieu de *la Comédie Française*. Dans le monde on disait : les Français.

CHAPITRE IV.

Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris. — Résurrection du commerce. — Le luxe et l'élégance. — Les jolies danseuses de la Malmaison. — Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et *le Moniteur* rectifié. — Bonaparte *insatiable du bonheur de la France,* et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active.

Une suite continuelle de nos triomphes avait enfin déterminé l'Autriche à conclure la paix: elle fut signée à Lunéville par le comte Louis de Cobentzel pour l'empereur d'Allemagne et le corps germanique d'une part, et par Joseph Bonaparte au nom de la république française, qui alors pouvait encore se dire une et surtout indivisible. Tout ce qui avait fait partie du congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes magnifiques que le premier consul ordonna pour que le peuple pût à son gré témoigner sa joie, et commencer un mouvement, une circulation d'argent qui devait alimenter le commerce en faisant travailler cette foule

d'ouvriers qui, au nombre de plus de cent mille individus, n'existent dans Paris que par le travail de leurs mains, acheté par la classe supérieure, et dont le travail, qui ne consiste souvent qu'en objets de luxe, est cependant composé de choses dont cette classe ne pouvait pas, à cette époque, se passer plus que l'autre ne pouvait se passer de pain. Les fêtes que le gouvernement donnait étaient un signal non-seulement pour Paris, mais pour le reste de toute la France, de bals, de dîners, de réunions de tous les genres. Il en résultait dans Paris, à cette époque, une vie, un mouvement qui du reste ne s'est arrêté qu'en 1814. Chaque jour on avait dix invitations pour occuper sa soirée. Le luxe oriental que depuis l'empereur exigea dans sa cour, n'était pas encore connu. Madame Bonaparte, qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, donnait l'exemple de la plus extrême élégance. Rien n'était charmant à voir comme un bal à la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du premier consul venait de mettre dans le monde, et qui formaient dès lors, sans qu'elle en eût encore le nom, la cour de madame Bonaparte. Toutes étaient jeunes; beaucoup étaient jolies, et je n'en connais qu'une seule qui fût laide au point de mériter cette épithète; et lorsque cette belle troupe était vêtue de robes de crêpe blanc, garnies de fleurs, coiffée de guirlandes aussi fraîches que le teint de ces jeunes visages rians, gracieux et beaux

de gaîté et de bonheur, c'était un charmant et remarquable coup-d'œil de voir la danse animée et joyeuse dans ces salles que parcouraient en même temps le premier consul et les hommes avec lesquels il pesait les destinées de l'Europe. Les toilettes se renouvelaient souvent : aussi la première année du consulat n'était pas écoulée que les villes manufacturières de la France refleurissaient et devenaient de nouveau l'honneur de la patrie. Sans doute les hommes en place accumulaient de moins grosses sommes, ou achetaient moins de rentes ; mais les marchands vendaient, les domestiques étaient placés, les ouvriers étaient occupés, parce que, lorsque dans un hiver il y avait huit mille, dix mille bals dans Paris, cinq ou six mille dîners, il suivait tout naturellement, de cette manière de vivre, que les marchands de soieries avaient vendu un million d'aunes de satin ou de florence, du crêpe et du tulle en proportion, que les cordonniers faisaient des souliers ; enfin toutes les branches de commerce se trouvaient plus heureuses : car, pour la toilette d'une femme élégante, le fleuriste pour les fleurs, le coiffeur et la couturière pour leur industrie, le parfumeur pour ses gants, ses éventails et ses essences, sont également appelés à y concourir. L'argent qui leur sera donné passera en grande partie de leurs mains dans celles des ouvriers qu'ils emploient. Il en est de même dans la classe plus élevée du commerce, les bijoutiers, les orfèvres, les marchands de porcelaines

de cristaux, les tapissiers, les ébénistes, toute cette immense partie de la population de la grande ville, tout cela est plus heureux quand la classe supérieure reçoit du monde et dépense sa fortune honorablement. J'ai vu le bonheur du peuple des faubourgs au temps où il était occupé, et lorsque dans sa laborieuse vertu il ne demandait pour être paisible que de l'ouvrage, et il lui était abondamment fourni. C'est peut-être la partie la plus riche en vertus, la plus noble en sentimens, que la classe ouvrière à Paris. Jamais, dans le cours de la révolution, elle ne s'est soulevée que forcée par le malheur ou par la faim. La faim ! le plus impérieux de tous les besoins ! celui qui rend aveugle et sourd à toutes les considérations, et ne produit que les fruits semés par un gouvernement imprévoyant : le désespoir et la révolte.

Mais à l'époque à laquelle nous sommes maintenant dans ces Mémoires (1), il n'en allait pas ainsi ; tout prospérait. La paix de Lunéville (2), comme je viens de le dire, avait été signée; et la gloire que le premier consul répandait sur la France, en lui assurant pour limite le Rhin jusqu'au territoire hollandais, était vivement sentie par une nation reconnaissante. Les cessions stipulées à Campo-Formio

(1) 9 février 1801.

(2) C'était, comme on le sait, la cession des Pays-Bas à la France; le duché de Milan, Mantoue, Modène, à la république Cisalpine, et les îles Ioniennes à la France.

entre le général Bonaparte et le même plénipotentiaire M. le comte Louis de Cobentzel (1), y furent confirmées de nouveau; tout était gloire pour nous.

Ce que je viens de dire sur le traité de Campo-Formio me rappelle un fait que j'ai omis de rapporter dans les volumes précédens; mais il est toujours temps de retracer sur une époque passée. Le souvenir doit trouver de l'indulgence, et lorsqu'il s'égare, il faut lui permettre de revenir sur lui-même.

Lorsque le général Bonaparte vint à Paris après avoir terminé la première guerre continentale de la révolution, et remit au Directoire le traité de Campo-Formio, il prononça, lors de la cérémonie qui eut lieu le jour de sa réception au Luxembourg, un discours que le Directoire fit imprimer dans le *Moniteur*, et que d'après cette feuille tous les journaux du temps répétèrent. Ce discours, composé et dicté par le général Bonaparte, fut écrit par Junot, qui alors était son premier aide-de-camp, et qui en raison de sa très-belle écriture était souvent employé par son général en qualité de secrétaire. J'ai retrouvé dans les papiers de mon mari l'original de ce même discours, celui enfin que le général Bonaparte lut au Directoire, à l'occasion duquel un ministre de cette époque dit

(1) C'est M. le comte Louis de Cobentzel qui était plénipotentiaire pour l'empereur d'Allemagne, au traité de paix de Campo-Formio.

en lui répondant et en parlant du jeune vainqueur de l'Italie :

« ..... Tout en lui est l'ouvrage de cet amour « *insatiable* de la patrie et de l'humanité..... Il « déteste le luxe et l'éclat, misérable ambition des « ames communes; mais il aime les chants d'Os- « sian parce qu'ils détachent de la terre.... Ah! « loin de redouter ce qu'on *voudrait appeler son* « *ambition*, JE SENS qu'il faudra peut-être le solli- « citer un jour pour l'arracher aux douceurs de sa « studieuse retraite. La France entière sera libre; « peut-être lui NE LE SERA JAMAIS : TELLE EST SA DES- « TINÉE. »

Il y avait une sorte de seconde vue dans ces deux dernières lignes, car cette même voix qui, le 10 décembre 1797, appelait sur la tête du vainqueur pacificateur les bénédictions de la patrie, ne fut-elle pas plus tard *la destinée* qui TUA la liberté de Napoléon?.... Je reviens au discours dont j'ai parlé plus haut.

Ce discours fort simple, très-concis, comme tout ce que le général Bonaparte écrivait et disait, ne fut pas publié tel qu'il fut lu au Directoire; l'omission est peu de chose, mais elle indique l'esprit jaloux et inquiet de ce gouvernement directorial; et, d'une autre part, il montre que dès lors le général Bonaparte voyait toute l'influence qu'il exerçait sur les destinées de la France.

Comme ce discours est dans le *Moniteur*, ainsi que dans tous les journaux de l'époque, je juge inu-

tile de le transcrire ici de nouveau ; mais je vais rétablir tel qu'il est le paragraphe retranché. Après cette phrase :

« .... J'ai l'honneur de vous remettre le traité de paix signé à Campo-Formio, et ratifié par sa majesté l'empereur, » il y avait dans l'original.... « Cette « paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de « la république. » Cette phrase tout entière fut retranchée ; et, ce qui est singulier, ou peut-être fort naturel, c'est que dans les Mémoires de M. Bourrienne, où ce discours est également rapporté, la phrase que je viens de faire connaître est omise. Cela s'explique pour M. de Bourrienne, parce que n'ayant pas eu l'original du discours dans ses papiers, un autre que lui l'ayant écrit, il fut obligé de recourir au *Moniteur* pour avoir cette pièce. Quant à l'omission de la phrase par le Directoire, elle est facile à comprendre : cette paix de Campo-Formio, qui en effet assurait la gloire et la prospérité de la France, ce n'était certes pas le Directoire qui l'avait conclue et encore moins préparée ; lui qui au contraire depuis un an mettait des entraves à tout ce que le général Bonaparte avait proposé et voulu exécuter. Elle lui déplaisait cette paix ; et convenir par la voix même de celui qui l'avait donnée par la force de ses armes, que nous lui en étions redevables, voilà ce que le Directoire ne pouvait ni ne voulait faire. J'ai rectifié cette omission pour ce motif d'abord, ensuite pour montrer que, dès cette époque, le général Bona-

parte comprenait toute son importance, et tout ce qu'il pouvait oser.

C'est ici le lieu de parler d'un fait qui doit nécessairement faire l'objet d'un paragraphe spécial de mes mémoires. J'ai déjà relevé quelques erreurs dans les volumes précédens, pour que les événemens ayant quelques rapports avec le duc d'Abrantès, se trouvent réintégrés dans leur entière vérité. Justice doit toujours être faite, et certes personne ne me déniera le noble droit de la faire rendre à la mémoire du père de mes enfans lorsque l'erreur ou la malice cherchent à l'attaquer.

Dans le troisième volume de ses mémoires, chapitre XVIII, M. de Bourrienne parle des *polices secrètes* établies par le premier consul, et ajoute :

« Madame Bonaparte appelait *ce métier* un vil espionnage. »

Je ne sais pas comment madame Bonaparte appelait ou n'appelait pas telle ou telle branche d'administration qu'il convenait à son mari d'instituer ; mais ce que je sais fort bien, c'est que si elle se permettait d'en parler, c'était alors dans le plus intime intérieur, et loin de toute oreille pouvant entendre et de la bouche pouvant répéter une telle parole au premier consul. La police, dans l'acception de ce mot, chose vile et basse par ses résultats dangereux, par la manière dont elle est surtout exercée, n'avait aucun rapport avec la surveillance que devaient nécessairement avoir à cette époque le préfet de police, le ministre de la police et le com-

mandant de Paris, ainsi que le chef de la gendarmerie. L'un surveillait l'intérieur de Paris, le lieu de l'Europe peut-être le plus dangereux alors par la foule de chouans sans asile, de misérables poursuivis, traqués pour ainsi dire dans les provinces, et venant chercher un refuge dans le chaos de la grande ville. Jamais Paris ne fut plus exposé dans la sûreté de ses habitans que pendant les deux années qui suivirent le 18 brumaire. C'est alors que M. Dubois donna de son habileté, comme administrateur et comme homme d'état, des preuves qui fixèrent le premier consul sur le degré de confiance qu'il pouvait lui accorder, et chacun sait qu'elle fut entière jusqu'au moment où une basse intrigue la lui ravit. C'est à propos de lui que le premier consul dit cette parole remarquable : « Il « ne faut pas prendre l'homme à qui la place con« vient, mais l'homme qui convient à la place. » Alors, quoi qu'en puisse dire M. de Bourrienne, une surveillance active était l'un des moyens les plus positifs à employer pour ramener l'ordre. Dix factions déchiraient encore la France, et pour les vaincre, il fallait bien les empêcher d'agir et neutraliser leurs projets. Si Louvel eût été surveillé, M. le duc de Berry vivrait encore. Il me répondra à cela qu'il existait une police active à l'époque de la machine infernale; et moi, je dirai que deux mois auparavant, Chevalier avait été arrêté lui et son baril; que plus tard Georges le fut, et que, si d'autres conspirateurs ont échappé à la surveillance de

l'autorité, il est absurde d'opposer un pareil cas à la nécessité d'avoir établi, au moment du 18 brumaire, un système de surveillance très-actif dans une ville où dès sept heures du soir, on était attaqué dans la rue du faubourg Saint-Honoré. Le ministre de la police portait les regards sur toute l'étendue de la France, désolée par des bandes de brigands dont la politique avait d'abord causé la réunion, et qui depuis un an ne suivaient qu'une bannière : VOLS, MEURTRES ET INCENDIES. Quant aux conspirations nombreuses dont M. de Bourrienne veut, à ce qu'il paraît, dénier la vérité et même décliner l'existence, et dont il me semble qu'il est aujourd'hui de mode de rire en les révoquant en doute, la chose est vraiment absurde. Sans doute je pense qu'il y a trente ans, comme il y en a cent, le gouvernement, sans être en hostilité ouverte avec le peuple, ce qui était certes contre son intérêt, se tenait sur la défensive envers une multitude scélérate qui était loin d'être le peuple et qui voulait le renverser pour renouveler les jours d'anarchie. Il fallait donc épier le danger, les surveiller, et pour cela on employait des moyens qui pouvaient avoir de l'odieux pour ceux qui remplissaient un rôle honteux, mais nécessaire. M. de Bourrienne part de là pour dire que la police, pour se faire valoir, a tramé les grandes conspirations du règne de Napoléon, et que les agens subalternes ont forgé les petites. Je crois avec lui que dans tous les pays encore palpitans des convulsions révolutionnaires,

l'autorité seconde cherchera toujours à profiter des élémens de troubles laissés comme un sinistre héritage pour se faire valoir auprès de la première puissance. Mais d'imaginer qu'un ministre va jouer un pareil jeu avec un homme surtout comme Bonaparte, il était aussi trop naïf d'écrire de telles choses en 1829; tandis que nous qui vivions en 1801, vivons encore aujourd'hui avec nos facultés pleines et entières, et notre mémoire aussi fraîche, aussi sûre que dans nos jeunes années. Sans doute la morale, l'humanité, je ne dirai pas l'honneur, car de pareils êtres et ce nom ne doivent avoir aucun rapport même comparatif, et la simple morale du monde réprouvent avec justice ces hommes odieux nommés agens provocateurs. Mais, sans accuser un temps plus moderne, je dirai que la police établie depuis quinze ans, et la surveillance nécessaire exercée sous le consulat et l'empire, ne peuvent avoir aucun point de comparaison. Quelque étrange que soit ce que je viens d'écrire, je n'en persiste pas moins à le soutenir; et comme ces mémoires sont destinés à produire, par le choc des différentes opinions, quelques lumières conductrices dans le dédale des difficultés amoncelées dans la route que nous suivons, je vais développer ma pensée.

A tous ceux de mon âge je dirai : Rappelez-vous; aux plus jeunes, je dirai : Étudiez l'histoire du temps passé, et comparez-la à celle de nos jours. Alors nous trouverons la France environnée, sous le consulat et l'empire, d'ennemis acharnés, excités par

la vengeance et la haine, contraints à la paix ; mais, lorsqu'ils la signent, c'est avec une main cachant derrière leur dos et la torche et le poignard. Non-seulement ces ennemis entourent la France du couchant au levant et du nord au midi ; mais dans son intérieur elle renferme des élémens de mort et de destruction. Il faut détruire, pour parvenir à un but, le gouvernement ferme et vigoureux qui vient de s'établir. Les successeurs de Babœuf sentent qu'aujourd'hui il faut autre chose pour ramener les beaux jours anarchistes, que de monter à cheval et de s'en aller au camp de Grenelle ou à tout autre, en criant : *Vive la liberté!* Les royalistes qui ont une plus grande capacité que cette foule révolutionnaire qui ne veut que le trouble, jugent encore plus certainement que le général Bonaparte est en ce moment le plus grand obstacle au retour de leurs maîtres ; l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie voient à cette heure au pouvoir un homme qui jusqu'alors les a vaincus sans avoir l'autorité exclusive. Que fera-t-il donc maintenant qu'il a la puissance? C'est ainsi que par TOUS le premier consul est considéré comme un obstacle à la volonté de chacun en particulier. Son ascendant, tout en ayant prévalu, est redouté et attaqué. Le seul parti qui sache l'apprécier est précisément celui dont il se méfie le plus et qu'il redoute, tandis que lui-même sorti de ses rangs ; lui-même, fils de ce parti, il aurait multiplié sa force au point d'en faire le levier du monde, s'il se fût rallié à ce

parti, qu'il eût accepté son amour et justifié sa confiance. Ce parti était celui de la révolution, restes infortunés du parti républicain ; mais républicain pur et sans rien de ces idéologies dans leurs essais, plus terribles encore dans leur résultat. Le général Bonaparte, influencé par ses souvenirs (1), peut-être par une autre cause que je n'ose deviner, fit la faute immense d'abandonner son plus ferme appui. Cette faute lui fut comptée bien cher !

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je dois revenir à cette époque que je retraçais à l'instant où la France, couronnée tout à la fois de lauriers et d'oliviers, n'en était pas moins entourée d'ennemis voulant sa perte, et cherchant à ébranler, à renverser le colosse qui déjà lui communiquait ses forces. C'est ainsi que de toutes parts le danger s'infiltrait en France, et s'y présentait sous toutes les formes. Il tentait le passage par toutes les voies ; peu lui importait pourvu qu'il atteignît Bonaparte. Est-ce donc un crime à lui lorsqu'il avait en son ame cette ferme conviction que la France était convoitée comme une proie par tous les vautours qui planaient autour d'elle, et que lui SEUL pouvait la sauver dans ce pressant danger? est-ce donc un crime à lui d'avoir fait jouer tous les ressorts que la puissance lui donnait alors? Il fallait prévenir le

(1) Tous ses généraux, la plus grande partie des officiers supérieurs de l'armée, jusqu'aux colonels et chefs d'escadrons, avaient acquis leurs grades dans les guerres de la révolution, et leur opinion était connue.

partage de la France ; il était arrêté ; il était immanquable ; il devait avoir lieu si la coalition était entrée en France en 1799. Nous étions épuisés à cette époque fatale ; le vertige tournait encore nos têtes. Nous avions une infamie habituelle, une honte sanglante qui devait nous rendre de facile conquête pour qui alors aurait bien voulu nous prendre. Mais 1814 nous trouva retrempés, et cent victoires glorieuses faisaient peur à qui voulait mettre la main sur nous.

Une extrême surveillance était donc d'absolue nécessité dans ces temps orageux. Et M. de Bourrienne, que sa position près du premier consul mettait plus qu'un autre en mesure de tout considérer d'un œil impartial, s'il l'eût voulu, ne peut prononcer un tel jugement sur l'organisation que le premier consul forma en 1800, et surtout en 1801 après la machine infernale. Certes, je suis loin de chercher à faire l'apologie, à défendre même ce système inquisitorial qui s'établit plus tard sous l'empire et par les soins de Fouché. Honte éternelle sur lui ! Non jamais ma voix ne s'élèvera sur un tel sujet que pour prononcer anathème sur tout ce qu'il a d'infâme. Il a produit des crimes inconnus jusqu'à lui, il a provoqué des sentimens, des passions dont l'odieux était considéré comme fable. On a vu des hommes portant les insignes de l'honneur plus coupables que le brigand dont on se méfie, violer l'entrave sacrée de la loi à l'abri de l'impunité. Rien ne peut excuser les indignités commises lors-

que le système despotique une fois établi, les esclaves les plus volontaires crurent de leur devoir de lutter de bassesse et de cruauté. Que d'actions commises au nom de l'empereur, tandis qu'il ignorait quelquefois l'offense de la victime(1) ! Mais faut-il donc abuser de la connaissance que nous avons de quelques turpitudes pour intervertir l'ordre des temps, pour accuser qui n'est pas coupable?..... M. de Bourrienne aurait dû chercher à s'élever jusqu'à Napoléon et non pas le faire souvent, trop souvent même descendre jusqu'à lui.

(1) Des scellés enlevés sans les formalités requises. Je raconterai cette histoire plus tard; elle m'est personnelle.

CHAPITRE V.

Encore M. de Bourrienne. — Un mot sur la prétendue police de Junot. — Madame de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Fausses avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. — Madame d'Avaux et le vicomte de Ségur. — Les ennemis généreux et le proverbe italien. — — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de M. Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Lagcard de Cherval calomnié. — Préventions du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Madame Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne.

Je n'ai pas encore tout-à-fait fini avec M. de Bourrienne. Je ne sais si le temps qui s'est écoulé depuis cette époque, a mis en oubli dans sa pensée une foule de choses qu'il doit cependant connaître. Ainsi par exemple, il parle de *la police secrète de Junot;* Junot n'était chargé d'aucune police. Il savait beaucoup de faits, d'événemens, parce que le commandant militaire d'une grande ville doit chaque matin recevoir un rapport sur l'état inté-

rieur, et sur l'ordre ou le désordre. Le commandant de Berne, celui de New-York, de Philadelphie sont dans la même obligation. La police de Paris ne concernait Junot en aucune façon ; c'était M. Dubois qui en était chargé, et qui certes s'en acquittait de manière à n'avoir nullement besoin d'un surveillant. Seulement, je le répète, la police militaire que l'état-major de la place était chargé d'exercer, ouvrait à Junot une infinité de portes par lesquelles bien souvent il ne regardait même pas. Que de fois j'ai vu de ces rapports faits pas le vieil adjudant de place Laborde, et que Junot faisait transcrire pour en enlever quelques noms, quelques mots pouvant compromettre ceux qu'ils concernaient, et n'étant d'aucune importance pour la sûreté du premier consul ! Je citerai à ce sujet une petite anecdote.

Une femme fort importante dans la bonne société, se trouva compromise à l'époque d'une conspiration sous le consulat ; je ne me rappelle pas bien si c'était celle de la machine infernale ou bien celle de Chevalier ; le fait est seulement que cette femme, parfaitement innocente, se trouva compromise par l'étourderie d'un jeune fou qui alla lui demander asile. Le jeune homme était lieutenant dans le régiment du colonel Fournier ; il était fortement compromis, et loin de le faire connaître à la personne qu'il compromet en lui confiant son sort, il lui cache le motif politique de sa proscription. La gendarmerie était sur ses traces ; elle l'eut bientôt atteint, et le prit sous *l'aile* de madame de

Montesson, car telle était sa protectrice. Aussitôt qu'elle sut la vérité, elle s'empressa de prier Junot de passer chez elle. Le premier consul la considérait beaucoup; madame Bonaparte l'aimait; elle-même voulait mériter la bienveillance qu'on lui témoignait, et la pensée qu'elle pouvait voir son nom dans une affaire dont les tribunaux auraient à connaître, lui parut fort pénible. Junot vit aussitôt qu'elle n'avait en effet aucun tort; le rapport fut changé, et le nom de madame de Montesson n'y parut même pas, attendu qu'il était inutile qu'il y fût; le jeune homme était arrêté, voilà ce qu'il fallait. A quelque temps de là le premier consul demanda à Junot :

« Dans quelle maison le jeune lieutenant du dou-« zième fut-il arrêté ? »

Junot fut d'abord interdit; mais il se rappela qu'il avait fait mettre sur le rapport, qu'il avait été pris se promenant dans les Champs-Élysées, il le dit au premier consul. Ce dernier se mit à rire.

« Tu n'as pas une bonne mémoire, Junot, » lui dit-il en lui tirant l'oreille; et alors Junot n'eut pas peur. « C'est chez madame de Montesson qu'il a été « arrêté. »

Puis cessant de rire :

« Mon cher Junot, tu as fort bien fait d'écouter « la demande de madame de Montesson; c'est une « femme que je considère. Tu pouvais donc très-« bien te dispenser de mettre son nom dans ton

« rapport, mais il fallait ne pas l'oublier, et me le « dire verbalement. »

Ici l'on reconnaît le caractère de Napoléon, qui voulait toujours TOUT savoir, et se blessait du moindre mystère. Junot voulut connaître celui qui était son dénonciateur; c'était Fouché.

J'ai raconté cette petite histoire, pour prouver que Junot évitait toujours le scandale, lorsque la chose n'était pas immédiatement attachée à la cause de l'empereur. Il existe encore aujourd'hui dans ses papiers beaucoup de ces rapports purement militaires, mais qui dans ces temps de troubles recevaient dans leur cadre une foule de noms étrangers au fond de l'affaire qui donnait lieu à des recherches, et se trouvaient ainsi eux et leurs secrets à la disposition d'un homme qui, heureusement pour les compromis, était un homme d'honneur. Quant aux *fortes* SOMMES *que Junot recevait pour la police secrète* DE LA CAPITALE, *et dont il remettait trois mille francs à un mauvais bulletiniste*, j'avoue que je n'en eus jamais connaissance. Le reste, ajoute-t-on, *passait à la police des écuries de Junot et de sa table* (1).

Deux mots répondront à ce verbiage, qui semble écrit sur le coin de la table d'une antichambre ou d'un office. Le premier consul, voulant donner au commandant de Paris, *parce qu'il était Junot*, des appointemens qui fussent d'accord avec son atta-

(1) Je rapporte les propres paroles.

chement pour lui, autorisa Junot à toucher ses appointemens sur des fonds extraordinaires, déposés au ministère de la police générale, et que Napoléon se réservait le droit de répartir lui-même. Je crois que cet argent venait de la ferme des jeux. Le premier consul ne voulait pas ordonnancer à la guerre les appointemens d'un jeune général, se montant à 250,000 où 300,000 francs. Quant au *bulletiniste*, comment M. de Bourrienne qui devait tout connaître autour du premier consul, ne savait-il pas que les rapports de chaque matin se faisaient à l'état-major de la place, sur le quai Voltaire, et étaient apportés à Junot par leur auteur, l'adjudant-général Doucet, chef d'état-major de la ville de Paris? celui-ci travaillait d'après les rapports plus détaillés que lui remettaient les adjudans, et voilà comment se faisait *la police* ou plutôt *la surveillance* dans la place de Paris. Je puis ajouter que jamais Junot, ni le maréchal Mortier, qui en sa qualité de général commandant la première division militaire était son chef, n'ont compromis un innocent tout en faisant leur devoir. Mais je conçois que des hommes dont la marche est douteuse, souvent oblique, et qui désirent demeurer dans l'ombre, aient cherché à déverser sur cette surveillance tout ce qui pouvait, sinon en empêcher le résultat, au moins en atténuer l'effet immédiat; voilà la cause de cette animosité inexpliquable pour beaucoup de personnes; je vais la rendre encore plus frappante.

Immédiatement après la fin du XVII^e^ chapitre

du troisième volume, où se trouve une histoire de collier de perles, dans laquelle, pour le dire en passant, M. de Bourrienne, qui joue fort bien la comédie, consentit à remplir un rôle qu'il faudrait être bien habile casuiste pour trouver honorable ; il rapporte une autre petite histoire qu'il prétend lui être relative, et d'après laquelle Junot aurait remis au premier consul, à la Malmaison, un rapport où il aurait été, lui M. de Bourrienne, *injustement* et *méchamment* accusé par Junot d'avoir été dans une maison du faubourg Saint-Germain, rue de Varennes, et là, dans une conversation fort animée, d'avoir dit que le premier consul voulait se faire roi.

M. de Bourrienne ajoute que Junot persista à soutenir qu'étant sûr de son *agent*, il devait ne rien retrancher à son bulletin : ce qui eut lieu en effet ; que le premier consul haussa les épaules en disant que Junot était toujours ainsi, et se laissait attraper.

Ici, M. de Bourrienne, qui a totalement oublié les usages de la Malmaison et du premier consul, car il en parle comme quelqu'un qui n'aurait pas dépassé l'antichambre, raconte qu'après avoir reçu lui-même de Junot le rapport, et l'avoir reçu dans le cabinet du premier consul, où lui M. de Bourrienne *avait fait appeler Junot*, lorsqu'il y était seul ; le premier consul voulut à son tour voir Junot ; il lui tint un fort long discours tout aussi exact que le reste ; et le curieux de la chose, c'est que

M. de Bourrienne aurait pu lui donner une couleur de vérité en ne retranchant pas une particularité qui ne peut l'être dans le plus petit rapport entre Junot et le premier consul, et même l'empereur, jusqu'en 1807. Ce ne fut qu'alors, au retour de Portugal, lorsque l'empereur revit Junot à Angoulême, que le *duc d'Abrantès* reçut le *vous* du souverain, à la place du *toi* de l'ami. Jamais, quelque fâché qu'il fût contre Junot, Napoléon n'a cessé une seule fois de le tutoyer : cette remarque est essentielle à faire ; il faut l'ajouter à cette phrase du premier consul :

« Chassez *votre agent*, il me déplaît depuis long-« temps. »

Cet *agent* paraît être une idée fixe pour M. de Bourrienne ; mais j'ai acquis depuis quelque temps l'explication de *l'idée fixe*. Au surplus, le premier consul n'a pas dit et n'a pas pu dire une pareille chose. Il savait, mieux que personne, que Junot n'avait pas un *agent*. J'ai déjà dit que l'adjudant-général Doucet, ayant sous ses ordres plusieurs adjudans, faisait exercer une grande surveillance sur toute la ville de Paris, pour y maintenir l'ordre, et voilà les *agens* de Junot. Ils n'étaient point *espions de police*. Lorsqu'il était question d'une affaire importante, on réclamait l'assistance de la police civile, et voilà tout. Mais pour terminer cette petite et cependant trop longue histoire, je dirai qu'à peu près à l'époque dont parle M. de Bourrienne, il fut accusé d'avoir dit dans le salon d'une personne du faubourg Saint-Germain, que le pre-

mier consul commençait à prendre sous *sa direction* (1) des sentimens conformes à ceux qui animaient les personnes présentes. Mais cette maison n'était pas rue de Varennes, elle était située place du Palais-Bourbon, et la maîtresse était la plus noble des amies, la plus digne des femmes : c'était madame d'Avaux. Aussi le propos lui parut choquant, sortant de la bouche d'un homme pour qui les secrets du premier consul devaient être sacrés. Elle en parla dans ce sens, lorsqu'il fut parti, avec les personnes de son intimité; et M. le vicomte de Ségur (2), qui s'y trouvait également, proposa d'écrire le proverbe vénitien, et de l'envoyer sous enveloppe triple et quadruple au premier consul. On le plaisanta beaucoup sur cette tendresse et cette sollicitude pour Napoléon, car la franchise et la noblesse de son caractère lui faisaient mettre au jour des sentimens qui auraient pu lui nuire avec un autre homme que le premier consul. Il ne tint compte de la raillerie, écrivit tranquillement son proverbe, ou plutôt son adage, et l'expédia à l'aide-de-camp de service, sans aucun commentaire. J'ignore si le premier consul reçut en effet l'envoi du comte de Ségur. S'il l'a reçu, je ne sais quel effet

(1) A lui M. de Bourrienne.

(2) Le frère du comte de Ségur, grand-maître des cérémonies. Un jour, ayant été faire une visite et n'ayant pas de carte à laisser au suisse de la personne qu'il ne trouvait pas, il écrivit sur le livre de la porte : Ségur, sans cérémonie.

il aura produit sur lui. Ce n'était pas alors, lorsqu'il n'avait autour de sa personne que des êtres dévoués, à l'exception de deux ou trois hommes dont il fit lui-même justice peu de temps après, qu'il pouvait faire usage de l'avis prudent du vicomte de Ségur : il aurait dû le retrouver en 1813 et 1815 ; c'est alors qu'il pouvait dire avec l'habitant de l'Adriatique :

Di chi mi fido guardami Dio (1);
Di chi non *mi* fido mi guarderó io.

Voilà l'histoire de M. de Bourrienne telle qu'elle est arrivée en 1801 ou 1802, je ne me rappelle pas précisément l'année. Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est que Junot en parla lui-même à M. de Bourrienne, pour le prévenir de ce qui pouvait en cela le compromettre, et je puis ajouter que non-seulement il n'y avait pas eu de rapport pour ce fait, mais il ne pouvait pas y en avoir, attendu que c'était ce qu'on pouvait appeler des caquets de société. L'histoire est singulièrement travestie, comme on le voit ; et présentée sous l'aspect controuvé, il est possible de mettre l'innocence à la place de son contraste, et de faire ainsi changer à tout le monde d'attitude ; mais il faut tout réintégrer en son lieu, et nous nous en trouve-

(1) Gardez-moi, mon Dieu, de celui auquel je me fie; je me garderai moi-même de celui dont je me défie.

rons plus à l'aise et plus contents. Ceci me rappelle une petite anecdote qui m'a été contée par un témoin oculaire et auriculaire du fait.

Madame, femme de Louis XVIII, étant un jour à Versailles, dans sa maison de Montreuil, avec M. de Créqui, dont l'esprit était si mordant et si fin, lui dit d'un ton pénétré :

« — Comprenez-vous, M. de Créqui, que la reine porte son inimitié contre moi au point de m'accuser d'avoir une intrigue avec mon jardinier ! Voyez comme la haine est aveugle : cet homme est infirme, il a quatre-vingts ans... Tenez, regardez-le marcher !...

« — Madame, répondit M. de Créqui en s'inclinant profondément, Madame est en un lieu trop élevé pour que ces paroles puissent l'atteindre, mais je prendrai la peine de rectifier une erreur dans laquelle Madame paraît être... Ce n'est pas de ce vieillard impotent et goutteux que la méchanceté a fait le héros d'une calomnie, mais bien de ce jeune homme de vingt-cinq ans, ce beau et jeune garçon que je vois là-bas arroser ces œillets. »

Pour en revenir à M. de Bourrienne, je répondrai également ici à une autre attaque concernant le duc d'Abrantès, et qu'il est aussi par trop naïf à moi d'avoir même laissé si long-temps sans réponse. Je veux parler de l'affaire de M. Collot.

Puisque son nom est prononcé, je dois d'abord parler de lui avec quelques détails, avec tout l'intérêt que peut inspirer une amitié vraie. C'est un

homme remarquable que M. Collot ; il l'est pour l'homme d'état, comme pour la maîtresse de maison qui recherchera toujours un homme spirituel et instruit pour l'admettre dans son salon. Il l'est pour ses amis ; car, pour lui, l'amitié n'est certes pas un vain mot ; peut-être le peu de justice de Napoléon envers lui le rendait-il trop sévère pour cet homme si grand. Néanmoins, il fut pour l'empereur ce qu'un cœur comme le sien devait être, c'est-à-dire que le malheur du colosse de gloire le trouva plus flexible qu'il ne l'avait jamais été devant le pouvoir et la puissance. M. Collot est un de ces hommes dont on est fier d'être l'ami, parce qu'on les estime en même temps qu'on les aime.

Il était fort attaché à Junot, qui le lui rendait avec toute la chaleur d'une ame aimante et généreuse. En me le présentant, Junot me dit : « Je l'aime comme un troisième frère (1) ! » lui, M. Van Berchem et M. Charles étaient après Marmont les trois affections les plus vives que j'aie connues à Junot en amitié.

On sait combien M. Collot fut utile au général Bonaparte, à l'époque des guerres d'Italie ; il ne le fut pas moins au 18 brumaire. Non-seulement ses conseils, ses soins, son activité, furent prodigués avec profusion dans cette journée, mais son argent, son immense crédit furent d'une ressource que le

(1) Junot aimait tendrement mon frère, et toujours il l'appelait ainsi.

général Bonaparte ne pouvait trouver que dans un homme tel que M. Collot. J'ignore quelles furent plus tard les raisons qui éloignèrent l'un de l'autre deux hommes si bien faits pour se connaître et s'apprécier. C'est un malheur que j'ai souvent entendu déplorer à Junot : « Quel ministre aurait fait Collot !.... » me disait-il.

Quel que soit le motif qui ait semé entre lui et le premier consul le poison se déversant sur leurs plus légères relations, il fut assez grave pour éloigner des affaires un homme plein de bonne volonté, de talens, de savoir, et dont le crédit dans le monde commercial aurait étayé notre renaissante prospérité. Je sais que le premier consul paraissait animé contre M. Collot d'une sorte de vengeance. J'ai eu souvent l'occasion de l'entendre parler de lui, et ce fut toujours avec cette aigreur que produit un sentiment amer et profond. M de Bourrienne devait en savoir quelque chose ; je dirai plus loin un mot qui pourra le prouver.

C'est alors que M. de Bourrienne place le moment d'une audience demandée par M. Collot au premier consul, sollicitée et obtenue par Junot. *Mais,* disent les Mémoires toujours dans des termes dont en vérité il est difficile de ne pas rougir malgré la fausseté de la chose, *ce ne fut pas sans de grands sacrifices de la part de Collot.*

Nous voici encore retombé dans cette même ignorance des temps, des choses et des hommes. Mais c'est M. Collot lui-même qui va répondre non-seu-

lement à ce qui me concerne, mais à un autre fait également inconvenant et faux.

J'étais de retour à Paris depuis quelques mois, lorsque les Mémoires de M. de Bourrienne parurent. Peu curieuse de ma nature, je l'étais encore moins de lire la relation des faits qui s'étaient passés sous mes yeux; je ne lisais donc pas les Mémoires de M. de Bourrienne, lorsque mes amis m'avertirent de ce qu'ils renfermaient d'injurieux et de dicté par un sentiment vindicatif et haineux contre un homme que la tombe et le désastre qui entoura son agonie auraient dû lui rendre sacré. Mais le rocher de Sainte-Hélène et les souvenirs de reconnaissance n'avaient pas arrêté sa plume devant *l'agonie et la tombe* de son bienfaiteur; pouvais-je me plaindre? Je n'avais plus qu'à réfuter. J'écrivis dont à M. Collot, et voici sa réponse :

« Madame la duchesse,

« Il y a plus de quatre ans que je n'ai vu M. de Bourrienne, et il y en a plus de vingt que je le vois très peu. Il ne m'a consulté en rien pour ses Mémoires, et je ne lui AI JAMAIS DIT UN MOT qui ait pu autoriser le propos que vous me rapportez. Ce propos EST FAUX. J'en dis autant de celui qu'il prête à Bonaparte dans une conversation que le premier consul eut avec moi, en présence de Bourrienne. Celui-ci affirme que Bonaparte m'a dit : « Donnez 300,000 francs à tel ministre, 200,000 à tel autre, etc., etc. » Bonaparte, maître de la France, avait trop

le sentiment des convenances pour vomir ces turpitudes. Certes, je ne suis point payé pour faire le panégyrique de Bonaparte ; mais je dois à la vérité de purger sa mémoire de pareilles vilenies. Je les aurais désavouées dans un journal sans une répugnance extrême à y faire parler de moi. J'aurai l'honneur d'aller vous voir, et, si l'attestation que je vous donne dans cette lettre ne vous suffit point, j'y ajouterai tout ce qui pourra vous paraître désirable pour repousser l'injuste inculpation faite à la mémoire de votre mari.

« Agréez, madame la duchesse, l'hommage de mon respect affectueux.

« Collot.

» Paris, 30 juin 1829. »

A cette époque je n'avais aucune intention de faire paraître mes Mémoires. Cependant je voulais répondre à cette turpitude dont on chargeait une mémoire qui m'était sacrée et précieusement chère. Je fis donc demander à M. Collot s'il ne lui serait pas trop désagréable de voir son nom dans un journal : car pour moi-même et pour les amis de Junot, une réfutation était plus que nulle ; c'était pour la multitude qu'il fallait qu'elle fût publiée. Je connaissais la répugnance de M. Collot à faire parler de lui par cette voie polémique, toujours pénible pour le principal acteur comme pour les accessoires. Mais la mienne n'était certes pas moindre, et il me semblait que, la surmontant, personne ne

pouvait parler de la sienne ; toutefois les intérêts sont respectifs, et je raisonnais mal. J'écrivis une seconde lettre à M. Collot, et dans sa réponse, toujours celle d'un ami et d'un homme de bien, il me disait :

« ..... Je ne vous dissimule pas que je répugne beaucoup à me voir citer en public dans tout ce qui est incrimination ou bavardage. Les Mémoires dont vous avez à vous plaindre ne sont pas autre chose ; vous devriez mépriser le passage qui vous offense. Si vous croyez cependant devoir démentir ce que M. Bourrienne a publié, et qu'une attestation de ma part vous soit nécessaire, je vous la donnerai aussi formelle que vous puissiez la désirer. — Je déclarerai que jamais je n'ai demandé à Junot de solliciter une audience pour moi, et je prouverai que je n'avais nul besoin de son intervention. — Si vous désirez causer avec moi sur tout cela, faites-moi savoir l'heure où je vous trouverai chez vous.....

« Recevez, madame la duchesse, l'expression de mon constant attachement et l'hommage de mon respect.

« COLLOT.

« Jeudi, 23 juillet 1829. »

Voilà qui répond pour deux attaques de M. de Bourrienne. Quant aux autres je n'y réponds pas : il y a, je pense, assez pour avoir gain de cause, dans les marques d'une haute confiance dont Ju-

not fut comblé par le premier consul et par l'empereur dans les années qui suivirent immédiatement celle où M. de Bourrienne prête à Napoléon des mots que ne prononça jamais sa bouche, et une conduite aussi éloignée de la véritable, et surtout de ses manières, que son visage l'était de ces gravures faites sur cette croyance, qu'il était couleur de pain d'épices (1), have, maigre et laid. Maintenant j'ajouterai quelques faits qui concernent un ami bien cher à Junot ainsi qu'à moi, et dont M. Bourrienne a brisé toute la vie par la fausseté de ces mêmes rapports dont il accusait avec raison le mortel venin, et que pourtant la police inquisitoriale qu'il exerçait à Hambourg faisait parvenir à l'Empereur jusqu'au nombre de cinq par semaine. Je puis, sans craindre d'anticiper sur les temps, dire dès à présent combien l'empereur était souvent malheureux en lisant ces bulletins? C'est *alors* et non pas antérieurement, ainsi que le dit M. Bourrienne, que la vie de Napoléon était empoisonnée par des détails dont l'amertume lui était breuvage de calice. Je sais à cet égard des faits bien curieux; mais nous en parlerons dans le volume suivant. Maintenant je parlerai seulement de mon ami, cette époque étant celle de son retour en France

(1) J'ai connu beaucoup de personnes, non-seulement en France, mais dans les pays étrangers, qui ne connaissaient l'empereur que sous ce signalement, et qui ne l'auraient certes pas reconnu d'après le magnifique portrait de Gérard, aussi ressemblant qu'admirablement peint.

après l'émigration, et M. Bourrienne avait dès lors commencé contre lui cette guerre sourde dont enfin nous avons fini par connaître toutes les trames.

Parmi les erreurs et les calomnies qui circulent dans les Mémoires de M. Bourrienne, il en est de plus ou moins dangereuses, de plus ou moins coupables. Celles que je vais relever me paraissent réunir ces différens caractères ; on en jugera ainsi par les suites fâcheuses qu'elles ont eues pour la personne qui en a été la victime pendant tout le règne de Napoléon.

M. de Bourrienne, ayant perdu la confiance de l'empereur et la place de secrétaire de son cabinet, fut quelque temps après envoyé à Hambourg comme chargé d'affaires de France, auprès des cercles de la Basse-Saxe. C'est de là que, s'occupant à nourrir de soupçons un pouvoir déjà soupçonneux, il lui signala M. de Lageard-Cherval comme un homme dangereux pour le gouvernement, et qu'il fallait strictement surveiller comme très-attaché aux Bourbons. Cette dernière chose était vraie; mais M. de Lageard ne faisait nul mystère de ses sentimens. Il vivait paisiblement sous un gouvernement qu'il admirait, sans l'aimer; et son caractère avait à cet égard une telle couleur de fermeté généreuse, que Junot, qui certes ne pouvait être accusé de partialité pour un homme qui n'aurait pas aimé son idole, fut jusqu'à sa mort son ami cher et intime, et son défenseur intrépide auprès de Napoléon. M. de Talleyrand, allié, parent même de

Lageard-Cherval, élevé avec lui au séminaire, lié à sa destinée par cette mutuelle chaîne que l'amitié de la jeunesse devrait rendre imbrisable, si je puis le dire, fut moins le défenseur de sa cause auprès de l'empereur que Junot et moi le fûmes toujours. Dans ses Mémoires, M. de Bourrienne le signale pour la seconde fois comme un homme dangereux. Il faut, dit-il, le surveiller *sans en avoir l'air* (1), et surtout prendre garde à ses nombreuses visites dans les bureaux des affaires étrangères.

Il est bon de remarquer que jamais M. de Cherval n'a mis le pied dans les bureaux des affaires étrangères. Il a franchi quelquefois le seuil de la porte de l'hôtel pour aller chercher un ancien ami, et quelques consolations auprès de lui. Mais de longues années s'étaient écoulées, l'ami avait de trop nombreuses occupations comme homme d'état pour donner beaucoup de temps à l'exilé malheureux, revoyant sa patrie; et quelque envie qu'il eût sûrement de le servir, M. de Cherval, dont le noble cœur sentait et souffrait de son infortune, ne le lui rappela jamais. Ce n'est donc pas non plus dans les salons du ministère que M. Bourrienne a pu faire la méprise de *croire apercevoir* M. de Cherval. Mais avec une tout aussi coupable légèreté, il ajoute qu'il fut secrétaire d'ambassade du duc de Montebello à Lisbonne, tandis qu'il n'a jamais connu ni même *vu* le maréchal Lannes.

(1) C'est-à-dire l'*espionner*.

Tout cela ne serait que risible et méprisable, si une continuelle surveillance, d'après les propres injonctions de M. de Bourrienne, n'avait pas suivi cette dénonciation, en y ajoutant que M. de Cherval était un agent des princes, et n'eût ainsi tenu un homme de mérite et d'une haute capacité, éloigné de tout emploi et de la possibitité de servir sa patrie. Les préjugés de l'empereur contre lui étaient si fortement enracinés qu'un jour, à mon premier retour de Portugal, s'asseyant près de moi, il me dit que je me plaisais à recevoir ses ennemis. Et parmi plusieurs noms qui au reste figurèrent l'année suivante dans l'Annuaire impérial, il me cita M. de Cherval.

Il y a deux ans, lorsque mon gendre passa par Vienne en allant à Constantinople, il eut l'honneur de voir madame la comtesse de Lipano. Sa majesté lui dit combien elle souffrait de ne pouvoir publier ce qu'elle savait en réponse aux pages pamphlétaires de M. Bourienne. Et elle dit alors à M. Aubert qu'elle avait la certitude que, pendant le temps où M. Bourrienne était auprès de l'empereur son frère, il entretenait une correspondance suivie avec un banquier de Vienne, pour le tenir parfaitement au courant des affaires de la France.

Peut-être était-ce un moyen d'arriver plus promptement à la paix. Ces deux lignes au reste sont un commentaire bien éloquent pour les pages qui précèdent et peuvent elles-mêmes servir de texte à des volumes.

CHAPITRE VI.

Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Zarkoizelo. — L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France.

Le comte Louis de Cobentzel, qui venait de signer, à Lunéville, le traité de paix avec l'Autriche, était le plus grand amateur de spectacles, de fêtes, de divertissemens joyeux que j'aie rencontré de ma vie. Certes, l'empereur, son maître, avait habilement choisi en le nommant pour signer un traité de paix. Il aurait volontiers demandé à connaître les plans des fêtes ordonnées, pour en jouir d'avance, en donnant son avis sur les préparatifs. Je le voyais fort souvent, et comme il aimait passionnément le spectacle et que j'avais une loge à chaque théâtre, il préférait y venir avec moi et Junot,

en polisson, comme il le disait, que d'aller s'ennuyer en grande représentation dans la loge du ministre des affaires étrangères. Le comte Louis de Cobentzel était un homme assez âgé, c'est-à-dire ayant alors cinquante ans ; fort laid, et ressemblant en effet, ainsi qu'on l'avait dit, à Mirabeau. C'était cette même figure blafarde, ces mêmes yeux petits, mais bornant là leur ressemblance. Puis *la facia di graticola*, et cette immense coiffure qui donnait à Mirabeau une physionomie (je ne parle pas ici de la physionomie intellectuelle) si singulière. Le comte Louis de Cobentzel avait néanmoins beaucoup d'esprit, il avait même plus que de l'esprit ; mais prodigieusement de ridicules. On prétend que ces ridicules ne lui avaient été inculqués que par le désir de ressembler plus parfaitement au prince de Kaunitz. Je trouvai à ce désir lui-même un ridicule ; car il n'y a plus d'originalité dans une telle façon d'être : et alors que reste-t-il ? Le comte de Cobentzel avait été long-temps ambassadeur d'Autriche à la cour de la grande Catherine, et il lui restait une admiration profonde, fanatique, pour cette souveraine, qui faisait jouer la comédie, la jouait elle-même, et poussait *la condescendance* jusqu'à faire aussi elle-même des comédies pour divertir sa cour. Lorsque le comte Louis de Cobentzel en était sur cet objet, il ne fallait pas espérer de lui une parole qui n'eût pas de rapport aux appartemens de l'Ermitage, dans lesquels sa terrible figure l'a bien certainement empêché de jouer un

autre rôle que ceux du répertoire dramatique.

Un soir le premier consul nous raconta que M. de Cobentzel avait fait construire un petit théâtre dans le palais de l'ambassade d'Autriche à Pétersbourg, et l'on pense bien que c'était surtout pour y jouer lui-même. On était en l'an de grâce 1796, tout au milieu des victoires répétées du général Bonaparte en Italie, lesquelles victoires le même comte Louis de Cobentzel devait quelques mois après aller lui-même sanctionner à Campo-Formio. Un jour l'ambassadeur d'Autriche devait jouer le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. L'impératrice devait venir à la représentation, et le comte-*comtesse* s'était habillé de fort bonne heure pour être prêt à monter en scène aussitôt que la czarine serait entrée dans la salle. Elle arrive; on cherche l'ambassadeur; on ne trouve *ni lui ni la comtesse* :

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Enfin, après bien des recherches, on finit par découvrir le comte dans son cabinet, mais en pouf, en culotte et en souliers à talons. Il était dans une telle fureur qu'il pouvait à peine articuler cette seule phrase : Pendez-moi ce coquin-là !

Et il montrait un homme qui priait tous les saints du paradis, parce qu'il se croyait avec un fou. Le fait, c'est que cet homme était un courrier de Vienne, venu en toute hâte pour apporter à l'ambassadeur d'Autriche des dépêches fort impor-

tantes, avec l'ordre spécial de ne les remettre qu'à l'ambassadeur lui-même (1). Ce courrier était un jeune homme attaché depuis peu aux affaires étrangères, et ne connaissant nullement le comte de Cobentzel, qu'il n'avait même jamais vu. Il arrive, il était sept heures du soir; le comte venait de terminer sa toilette de madame la comtesse d'Escarbagnas, et n'attendait que l'impératrice pour monter en scène. Il se regardait complaisamment dans une grande glace, qui lui donnait le reflet d'une figure dont peut-être la seconde ne s'est jamais vue depuis, souriait à ce visage hétéroclite, ajoutait une mouche, jouait de l'éventail, élargissait encore ses paniers et répétait les passages les plus marquans de son rôle : c'est alors qu'on vint lui annoncer l'arrivée du courrier de Vienne. Il répondit qu'il le verrait le lendemain matin; que quant à présent il était bien autrement occupé; qu'il lui conseillait de s'aller coucher, et au lendemain les affaires. Mais le jeune homme était un nouveau venu dans la partie, il faisait son devoir en conscience. Son ordre portait de faire diligence et d'arriver à Pétersbourg,

(1) Catherine II n'avait nul scrupule de violer non-seulement le secret des lettres de ses sujets, mais cette inquisition ou plutôt ce vil espionnage s'étendait sur les étrangers et même sur les ambassadeurs, malgré leur caractère diplomatique, bouclier sacré défendant de toute injure, même chez les peuples les plus sauvages. M. de Beausset, ambassadeur de France, eut gravement à se plaindre de cette atteinte au droit des gens.

à quelque prix que ce fût, tel jour avant minuit. Ce jour c'était celui où il se trouvait. Il était arrivé, et il voulait parler à l'ambassadeur; il le dit très-haut et fit du bruit. Un des secrétaires de l'ambassadeur fut le dire à M. de Cobentzel.

« Ah çà! que veut donc cet entêté-là? Il a donc le diable au corps?... Eh bien! faites-le entrer. »

Le secrétaire d'ambassade, accoutumé aux folies de son ambassadeur, ne fit pas un seul instant la réflexion qu'il fallait prévenir l'homme qu'il introduisait dans un cabinet, en lui disant : « Voilà monsieur l'ambassadeur, » et qui se trouve en face d'une femme habillée comme les portraits de ses grand' mères, qui s'avance vers lui en minaudant, et qui, tout en mettant une mouche sur une grosse joue couverte d'un pied de rouge, lui dit, en avançant l'autre main :

« Eh bien! monsieur, voyons les fameuses dépêches. »

Le courrier se retourne au lieu de répondre, car il veut l'explication de l'étrange spectacle qui s'offre à lui. Mais le secrétaire est sorti après l'avoir introduit, la porte est refermée, et il se trouve seul avec la burlesque vision.

« Je veux parler à l'ambassadeur, » s'écrie le jeune homme dont la tête, échauffée par la fatigue de plusieurs jours d'une course rapide, est au moment de se perdre en voyant un masque se jeter sur le paquet ministériel et tenter de le lui arracher en criant :

« Le voilà, l'ambassadeur !... C'est moi qui suis l'ambassadeur !... » Et il le tirait à lui de toutes ses forces.

Le jeune Viennois était robuste. Il tint ferme et défendit le dépôt qui lui était confié ; mais commençant à s'effrayer, il appela au secours, voulant toujours son ambassadeur et refusant opiniâtrément de le reconnaître sous cette mascarade. C'est en vain que le comte de Cobentzel courait après lui dans le cabinet, en lui expliquant pourquoi il avait mis ce jour-là sa belle robe de brocart et sa jupe de gros de Tours, l'autre aurait plutôt compris du grec. Enfin, le comte désespéré lui dit :

« Eh bien ! tu vas le voir, entêté, ton ambassadeur. » Et passant dans sa chambre à coucher, il se fit ôter sa robe et sa jupe, et revint trouver l'obstiné courrier en bas de soie blancs, souliers à talons, culotte noire et pouf en tête : c'était vraiment bien une autre affaire que mon uniforme de dragon et mes souliers blancs. Aussi le jeune courrier, persistant plus que jamais à croire que cet homme était fou, retint encore plus fortement le paquet impérial ; et l'ambassadeur se fâcha sérieusement. Ce fut alors que, pour achever de le mettre en fureur, on lui annonça l'arrivée de l'impératrice. Le secrétaire d'ambassade expliqua au courrier diplomatique tout ce que la scène qui venait de se passer avait d'étrange, et le détermina enfin à remettre au comte Louis de Cobentzel les dépêches dont il était chargé. Le comte les lut, et certes elles faisaient un singu-

lier prologue à la comédie qui allait être jouée On lui annonçait que Beaulieu et Wurmser n'avaient pas un meilleur sort sur le Tésin que le prince Charles sur le Rhin. Le général Bonaparte, alors âgé de vingt-six ans, s'emparait de l'Italie, n'ayant avec lui que trente-six mille Français, et battait le général Beaulieu, malgré et peut-être bien à cause de ses soixante-seize ans, quoiqu'il eût cinquante mille hommes sous ses ordres. On prévenait aussi l'ambassadeur qu'il était de la plus haute importance de faire enfin déterminer la czarine à effectuer ses promesses et à mettre à la disposition des puissances ennemies de la France les armemens de terre et de mer qu'elle promettait depuis si long-temps. On recommandait à l'ambassadeur de ne pas perdre une seule minute en retards inutiles, pour communiquer les nouvelles importantes à l'impératrice et aborder en même temps la question de l'armement.

Il n'y avait pas moyen de reculer devant un tel ordre. Le comte de Cobentzel le sentit et je puis dire douloureusement; mais le curieux de l'affaire, ce fut la façon dont il s'en tira. Il fit demander le ministre d'Angleterre, qui était, autant que je puis me le rappeler, le chevalier Withworth; l'Angleterre était alors au moment de signer avec la czarine un traité de subsides et d'alliance avec la Russie. L'Autriche avait un intérêt intime à ne rien faire qui blessât la Grande-Bretagne, et malgré toute la capacité de M. le comte de Cobentzel, il était bien

aise de montrer une sorte de déférence à son noble confrère. Mais pour avoir une juste idée de cette entrevue, quelque rapide qu'elle ait été, il faut avoir connu les deux personnages. L'un, lord Withworth, était grand, parfaitement beau et bien fait, et avait une tournure et un visage de la plus noble distinction; je n'ai jamais connu d'homme représentant mieux que lui un état grand, prospère et impertinent; toujours magnifiquement vêtu, même à la cour consulaire, on doit penser de quelle recherche il devait user à celle de Catherine II, dont le luxe oriental était presque magique; ce fut donc un étrange contraste à opposer à M. de Cobentzel, dont certes beaucoup d'entre nous se rappellent aujourd'hui la figure et la tournure un peu burlesques, le tout embelli, pour la joie de ceux qui étaient présens à cette conversation, de l'agrément du costume de la comtesse d'Escarbagnas. Lord Withworth reçut la communication de M. de Cobentzel avec la froideur polie qui lui était habituelle, et, l'engageant à ne pas faire attendre l'impératrice, il fut la rejoindre pour lui expliquer la cause d'un retard qui n'était pas explicable à moins de dire la vérité. Je crois, sans en être bien sûre, que l'impératrice, dans son impatience d'apprendre plus en détail les nouvelles seulement ébauchées par l'ambassadeur d'Angleterre, fit demander le comte de Cobentzel, et qu'il arriva avec sa robe, son pouf et ses paniers dans le cabinet où elle le fit appeler; mais je ne puis l'affirmer.

Le comte de Cobentzel était fort aimable, de cette amabilité du temps de Louis XV, mais prise du mauvais côté, et ayant de plus tout l'inconvénient d'une naturalisation étrangère. C'était en conversation, en manières, ce que la littérature était dans les romans, au théâtre, la peinture dans les tableaux de Vanloo, de Boucher, et ainsi de tout le reste..... même de la moralité et de l'immoralité qui s'en allaient professant toutes deux autrement que par le passé. M. de Cobentzel avait reçu cette tradition par une voie qui avait eu garde de lui donner de la simplicité dans son enseignement, c'était celle du prince de Kaunitz. Il portait dans sa personne une intention très-marquée de lui ressembler, ainsi qu'au prince Potemkin ; c'était la même frivolité, le même goût exclusif, abnégatif de toute autre chose pour lui que le monde. Et encore fallait-il ici faire une différence : car le monde, pour M. le comte Louis de Cobentzel, c'était la cour.....: hors du cercle lumineux qui entoure cette brillante région, tout devenait chaos pour lui. Son esprit vraiment remarquable lui faisait cependant comprendre qu'il s'attachait aux noms qu'il entendait annoncer habituellement chez les ministres, un lustre glorieux qui valait des quartiers ; il le savait, le comprenait; mais l'habitude, cette seconde nature, le faisait souffrir de n'avoir pas à saluer madame Lannes du titre de princesse ; et pour ses oreilles aristocratiques, entendre appeler le chef d'un gouvernement, *citoyen*, c'était un son par-

faitement dissonant avec toute harmonie sociale. Du reste, il était bien spirituel et racontait une foule d'anecdotes sur la cour de Russie, toutes fort divertissantes. Il ne fut que passagèrement à Paris. Le comte de Cobentzel qui y fut ambassadeur jusqu'à la rupture de 1804, était son cousin le comte Philippe de Cobentzel. J'en parlerai en son lieu. Jamais deux hommes ne furent plus dissemblables.

On pense bien que le jour où le premier consul parla à M. de Cobentzel de son histoire de la comtesse d'Escarbagnas, ce ne fut pas d'une manière aussi détaillée que je viens de l'écrire. Il la rappela seulement comme gaieté; et je crois qu'il connaissait bien l'homme, car je ne m'aperçus pas que M. de Cobentzel en fût le moins du monde embarrassé. J'appris ensuite les détails que je viens de donner, de quelques Russes de la cour de Catherine et du cousin Philippe de Cobentzel lui-même.

La paix planait de nouveau sur la France et ramenait les beaux jours. Cette même année de 1801 vit signer à Florence le traité qui rétablissait l'union entre la France et la couronne de Naples. Sans doute, les souverains napolitains avaient été contraints par la force des circonstances à conclure une paix qu'ils ne pouvaient avoir dans leur cœur, car ils nous haïssaient. Mais quel que fût le motif qui détermina cette alliance, elle eut lieu et donna une grande force à notre pouvoir dans le midi de l'Europe. Une particularité de ce traité entre Naples et la France, qui sans doute à cette époque fut à

peine remarquée, fut la cession que fit le roi de Naples de l'île d'Elbe, en même temps que de ses droits sur Piombino et les Présides. Ce nom de l'île d'Elbe, d'une île presque sauvage, au terrain de fer, passait alors presque inaperçu... et treize ans plus tard, elle devenait le seul asile que le sort eût laissé au maître de l'Europe.

CHAPITRE VII.

L'ambassadeur au théâtre Montansier. — Les petits théâtres de Paris sous le consulat. — Le vaudeville dégénéré. — La gaieté française effacée. — Jadis et aujourd'hui. — L'ancien répertoire du Vaudeville. — L'Opéra-Comique en 1802. — Dozainville et Elleviou. — M. Henri Monnier et digression involontaire. — La Comédie Française. — Talma et mademoiselle Raucourt. — *Cinna*, Mouvel et Molé. — Fleury. — Madame Vestris et mademoiselle Fleury. — Les débuts. — Mademoiselle Volnais et mademoiselle Bourgouin. — Mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Georges. — Le monde actuel. — Les hommes du consulat. — La vie d'autrefois. — Les comédiens en prison. — Toutes les supériorités à l'index. — Fleury roi de Prusse et le comte de Périgord en prison. — Un serrurier et la charrette du duc d'Orléans. — Madame Boireau, Fleury et le capitaine de vaisseau.

Le comte de Cobentzel aimait surtout à rire lorsqu'il était, comme il le disait, habillé *en polisson;* c'est-à-dire lorsqu'il laissait dans sa voiture une vingtaine de cordons et de plaques, et qu'il n'en gardait que deux ou trois, ce qui avec son immense coiffure, son habit noir presque à la française, ses bas de soie, ses souliers à boucles de diamans, n'en

faisaient, comme on le voit, qu'une personne très-peu solennelle pour aller courir dans les corridors de Montansier ou du Vaudeville. Mais le second consul avait habitué Montansier à entendre rire des têtes coiffées à l'oiseau royal, et ma loge du Vaudeville ayant une entrée et un escalier particuliers par la rue de Chartres, l'inconvénient disparaissait pour l'ambassadeur et ne devenait plus pour nous qu'un motif de gaieté de plus.

C'est une chose remarquable, que le changement qui s'est opéré dans les petits théâtres de Paris; ce changement tient particulièrement à l'époque. C'est aussi une partie de la littérature que les vaudevilles et les opéras. Quant aux pièces d'un ordre plus relevé, la chose ne fait pas un doute. Il est donc essentiel de faire observer les nuances d'abord, puis le changement absolu survenu dans la littérature théâtrale depuis 1799. Sans doute, nous venions de passer par des épreuves bien difficiles; mais ce n'était qu'une effrayante fantasmagorie, un cauchemar fatigant, et nous n'épousions aucune des positions qui s'offraient fugitives à nous. Lorsqu'elles devinrent plus riantes en 1800, 1801 et 1802, nous nous retrouvâmes dans l'état heureux que nos pères connaissaient et que nous aspirions à partager. Le Vaudeville se remit à chanter; mais il reprit son couplet, son refrain interrompu, et n'alla pas se mettre en quête pour trouver des sujets dans Plutarque et dans Tite-Live, et dans les Causes célèbres.

Pourquoi pas, s'ils font rire?

Oh! d'accord, il a mille fois raison alors; et dans les Causes célèbres, il en est qui certes sont fort drôles, quand ce ne serait que celle du chanoine qu'on voulait empêcher de l'être, parce qu'il était trop petit, et lui qui se voyait géant, qui voulut plaider lui-même et pirouettait devant les juges, en leur disant: Vous voyez bien que je suis grand et bien tourné. Prenez des sujets semblables, mais non pas des catastrophes à faire pleurer *à verse*, et puis de ces noms si terriblement grands qu'ils sont eux-mêmes mal à l'aise sur cette petite scène du Vaudeville. Je sais bien qu'après tant de secousses, après des scènes dont la gravité se communique aux nourrices et aux *mies*, et rend chaque jour le sourire plus rare même sur les lèvres de l'enfance, il faut que la littérature du théâtre, comme la haute littérature, nous donne des émotions capables de remuer l'ame engourdie sous les coups d'affections véritables; et souvent les horreurs qu'un journal du matin vous a fait connaître vous font paraître bien fades la potence, les chevalets et même la roue de Mandrin. Je sais tout cela; mais je n'en dirai et je n'en répéterai pas moins que la chose est fâcheuse. Jusqu'à ce jour (il faut remarquer ce fait fort important), jusqu'à ce jour, nous avons toujours ri. N'importe dans quelle position, notre caractère, que nos envieux appelaient léger, ce caractère dominait tous les périls, narguait tous les dangers, et riait au nez camard de la mort.

Certes, les trois années de la révolution sanglante appelée révolution de 93 nous devaient apprendre à pleurer, ou il fallait y renoncer (1). Et en descendant les marches du tribunal révolutionnaire et sur les planches sanglantes, M. de Champcenetz demandait *si l'on pouvait se faire remplacer comme à la garde nationale, pour vingt-quatre heures seulement.* Or donc, on riait sous les haches rougies de sang. On riait, comme la victime dormait à Venise sous les fers brûlans qui interrompaient son sommeil ; le Français doit rire pour vivre, comme l'homme doit dormir et manger. Ah! qu'il faut qu'ils soient profonds, les malheurs qui l'ont ainsi changé!.. car il ne rit plus, le joyeux Français ; et s'il eut jadis des journées heureuses *et plaisantes*, son soleil de gaieté est couché.... Quand doit-il se relever ?

(1) Je trouve qu'à cette époque désastreuse cette gaieté courageuse et presque insouciante était coupable. C'est à ce calme des victimes que leurs bourreaux devaient leur plus grande force. Un homme de ma connaissance assez malheureux pour se trouver surpris par la foule cruelle qui revenait de l'exécution de madame Dubarry, entendait deux femmes du peuple dont l'une disait à l'autre : « Comme elle a crié, celle-là!... s'ils criaient tous comme ça, je n'y viendrais plus!... » Il y a tout un volume de réflexions profondes dans ce mot dit avec toute l'insouciance de la barbarie...

Mon malheureux ami était lui-même proscrit à cette époque, et, quoique sa tête fût presque mise à prix, il demeurait à Paris, se cachant sous mille déguisemens. C'est M. Lageard de Cherval

A l'époque de 1801, tous les étrangers qui arrivaient alors en France à Paris, me faisaient cette remarque avec une sorte de respect, du moins ceux dont l'esprit leur faisait comprendre la vérité du caractère national français. Je n'ai vu que les Anglais persister à juger notre gaieté par un côté mauvais.

Ce changement survenu depuis quinze ans dans notre humeur, tandis que la ligue, les horreurs des guerres de religion, les malheurs affreux de la France sous Charles IX, Henri III, les règnes tyranniques de Louis XI et de Louis XIV, et tant d'autres enfin, n'avaient pu l'altérer; ce changement n'était pas encore opéré en 1801, comme je viens de le dire. La folle de la maison m'a entraînée avec elle, Dieu sait où! mais c'est une condition que le lecteur a dû accepter en commençant ces Mémoires, ainsi que je l'en ai prévenu. Ils sont mon œuvre; je les écris sans plan, sans manière. Les souvenirs viennent au bout de ma plume; je ne l'arrête pas pour placer une époque dans son cadre régulier, de façon à ce qu'un jour, une heure se trouvent en concordance avec le *Moniteur* ou tel autre journal, ou tel autre livre. Ce n'est pas ainsi que je donne mes souvenirs. Je les appelle; ils viennent, mais sans ordre, et je ne pourrais m'astreindre à les classer autrement que par année. Cela me rend peut-être plus lente dans ma narration, mais aussi le lecteur voyage avec moi dans les temps que je vais retrouver. S'il en est qui

soient sans intérêt, il doit le pardonner, en raison de la douleur que font éprouver une foule d'autres époques ; et cette douleur tuerait par sa violence quelquefois, si l'ame, toujours évoquée par ces souvenirs saignans, était contrainte de toujours comparaître à ce tribunal de la mémoire. Je l'ai éprouvé bien des fois depuis que la première ligne de cet ouvrage est tracée.... Et je puis dire... oui, je puis dire : C'est une question, c'est une torture.

Mais pour en revenir au vaudeville, que nous avons laissé avec le plénipotentiaire allemand, vrai Sosie de Mirabeau, comme Sosie l'était de Mercure (car ici le dieu ne se sentait pas à la ronde comme chez le héros de la tribune), nous allions donc souvent avec lui aux petits théâtres. On demandait le matin un spectacle amusant, et l'affiche aussitôt annonçait : *Piron et ses Amis, le Mariage de Scarron, M. Guillaume, les Deux Edmonds* ou bien *Lantara*, que sais-je? enfin une foule de jolies pièces qui alors composaient le répertoire du théâtre de la rue de Chartres. On n'y voyait pas encore se développer ce goût pour la royauté, qui lui a pris depuis quelque temps, précisément depuis que les rois passent de mode. On n'avait pas besoin d'aller consulter le nom annoncé sur l'affiche, pour savoir quel est le souverain ou la souveraine que vous voyez se heurter les coudes lorsqu'ils veulent faire les beaux bras, chose à laquelle ils ne s'entendent guère, parce que la tradition toute joyeuse et toute naïve du Vaudeville,

gai chansonnier, bon vivant, bon garçon, ne se retrouve pas du tout dans ces belles grandeurs qu'on nous donne depuis dix ans sur le théâtre de la rue de Chartres. Pour le Vaudeville, une tête à perruque vaut cent fois plus qu'une tête à couronne, à moins que ce ne soit le roi d'Yvetot, coiffé par Jeanneton d'un bonnet de coton, ainsi que nous le dit notre charmant Anacréon.

Je me rappelle qu'à l'époque joyeuse de 1801, le Vaudeville et le théâtre Montansier étaient montés admirablement bien en pièces, en acteurs et en auteurs. J'ai parlé plus haut du théâtre Feydeau; et sans revenir sur ce sujet, je dois pourtant rappeler un nom que la reconnaissance de ceux qui aiment à rire ne me pardonnerait pas d'oublier: c'est Dozainville. Quel excellent comique! quelle facilité pour se grimer, dans *Une Folie*, dans *Maison à vendre*, dans *l'Irato*, dans une foule de charmantes pièces du répertoire de Feydeau! Il est impossible de ne pas placer Dozainville dans un rang tout-à-fait distingué. J'ai entendu, il y a quelques jours, dans une pièce à tiroirs jouée sur le théâtre du Vaudeville, parler *de feu* Dozainville comme d'un vieux toupet ennuyeux; car cela seul doit être, puisqu'il était lié avec M. Prud'homme qui n'a pas certes la prétention d'être amusant, et le charmant talent de celui qui le représente reçoit même un reflet de plus par la perfection avec laquelle il nous montre un homme ennuyeux. Or je doute fort que *feu* Dozainville ait été jamais l'ami

d'un homme qui faisait bâiller. M. Henri Monnier est, je crois, trop jeune pour avoir vu jouer Dozainville, et il a peut-être eu sur lui des notions qui l'ont engagé à le prendre pour point de mire dans le rôle de M. Prud'homme (1), qu'il joue au reste parfaitement. Dozainville était un excellent comique; il chantait horriblement mal; mais sa voix n'était plus d'aucune importance dès qu'il avait donné l'aperçu de son rôle. Ceux qui l'ont vu dans le vaudeville du *Tableau des Sabines*, ne l'ont certes pas oublié dans le rôle de M. Fadet, et je ris moi-même en me rappelant cette figure vraiment unique, lorsqu'à la question :

« Monsieur est-il poëte? »

il répondait :

« Non, monsieur; je suis Champenois. »

Et dans *Maison à vendre*, toute cette scène dans

(1) M. Henri Monnier possède un talent fort remarquable que je voudrais voir mieux apprécié. Il est si rare de rencontrer autant de choses réunies pour former un bon acteur! Voilà pourquoi Elleviou était parfait. C'est qu'il était en même temps homme du monde, que ses manières étaient celles d'un mauvais sujet, mais de bonne compagnie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je veux être comprise, et qu'en disant ce mot d'exigence pour de « bonnes manières, » je n'entends pas bannir la franche et bonne gaieté et surtout ce qui est naturel. Ce qui le prouve, c'est que M. Henri Monnier joue dans la perfection les deux derniers rôles de sa pièce à tiroirs. La mère Pitou et le marchand de bœufs sont crayonnés et coloriés de main de maître. Le marchand de bœufs est au-dessus de tout éloge.

laquelle le roi de Feydeau, Elleviou, lui donnait au reste la réplique d'une manière tout aussi inimitable, lorsqu'il parlait du rideau de peupliers, du ruisseau détourné... *Et le voisin, monsieur !... et le voisin!...* Il faut avoir vu la figure maigre, allongée, l'air piteux *du voisin,* pour se faire une idée de l'excellent acteur. C'était alors, comme je persiste à dire que c'est toujours, le véritable comique que celui-là.

Pour le vaudeville, je ne l'ai vu que décroître, le pauvre petit. *Fanchon la vielleuse* est la première pièce qui lui porta une atteinte funeste. Avec elle arrivèrent au Vaudeville le faux goût, la fausse gaieté, la prétention. Ce n'était plus ces bons et spirituels vaudevilles, fins et malins, au refrain joyeux, à la réplique mordante, cette foule de petits chefs-d'œuvre dont chaque couplet restait dans la mémoire.

La comédie française avait également à cette époque ses jours d'une gloire radieuse. Talma, Lafont, Saint-Prix, Monvel, dont les derniers momens dramatiques redoublaient les regrets qu'il nous faisait éprouver en le voyant quitter la scène. Quel talent admirable! quelle diction toujours juste! Talma est le seul qui ait joué Auguste comme Monvel l'a indiqué. Je ne puis rendre quel effet cet acteur a produit sur moi la première fois que je vis Cinna joué d'une manière aussi parfaite. Monvel remplissait le rôle d'Auguste, Talma celui de Cinna, et mademoiselle Raucourt celui d'Émilie. Elle

était encore admirable et belle dans ce rôle d'une Romaine altière qui n'a de l'amour que la juste faiblesse qui lui fait promettre son cœur à celui qui vengera sa patrie opprimée et avilie par l'esclavage. Talma fut sublime dans Cinna, notamment dans la scène où il vient rendre compte à Émilie des dispositions des conjurés; il fut surtout applaudi avec excès au moment où il dit :

« Et sa tête à la main demandant son salaire. »

Il tenait derrière lui un casque à crinière rouge. Il avança alors la main, et l'effet de ce casque fut tellement violent, que plusieurs femmes poussèrent des cris. C'était un essai que voulait faire Talma. Les avis furent partagés. Les uns prétendaient que tout est permis quand la chose réussit. Les autres disaient que ce n'était qu'une jonglerie indigne de la haute tragédie. C'était bien aussi mon avis ; je trouvais qu'il en était de cela comme d'un drap mis au bout d'un bâton pour effrayer des enfans. La chose fait effet la première fois, et la seconde on en rit. Je ne pense pas que Talma ait renouvelé cet essai ; voilà pourquoi j'en parle ici. Il fut au reste admirable dans tout ce rôle de Cinna : c'est de cette époque que date sa réforme dans laquelle Geoffroy lui fut d'un grand et utile secours.

Mais qui fut sublime dans son rôle? ce fut Monvel. Non, je ne verrai jamais jouer Auguste comme Monvel me le représentait. C'était lui; bien certainement, Auguste n'a pas délibéré autrement, avec

un accent différent de celui de l'excellent acteur, lorsque, raisonnant de sa position avec Livie, nous voyons ce qu'ils se dirent tous deux dans le Traité de la Clémence de Sénèque. Le monologue était dit d'une façon vraiment admirable. C'était Octave le maître du monde, mais Octave maître aussi de lui-même; sa parole n'était ni vulgaire ni trop relevée. La scène entre l'empereur et Cinna fut surtout applaudie avec transport, parce que Talma et Monvel furent tous deux admirables. Cette représentation est une de celles où j'ai éprouvé le plus grand plaisir.

La tragédie avait encore un grand nombre de sujets distingués. Larive quittait le théâtre dans une époque encore brillante pour sa gloire. Je lui ai vu jouer *Philoctète*, la plus classique, la *plus grecque* de nos pièces tragiques peut-être, et cependant intéressante.

Larive était bien beau dans ce rôle de Philoctète.

Puis ensuite venaient les femmes ; c'étaient mademoiselle Raucourt, madame Vestris, mademoiselle Fleury, mademoiselle Georges, mademoiselle Duchesnois, mademoiselle Volnais, mademoiselle Bourgoin. Les débuts des quatre dernières étaient tous récens et agitaient encore toutes les factions de la société de Paris ; mais les trois premières étaient trois anciens piliers de la Comédie Française (1). Le talent de mademoiselle Raucourt n'a pas besoin de mes éloges pour être dignement

(1) L'une, madame Vestris, avait un débit froid, lent,

connu ; et malgré plusieurs défauts assez marquans, les deux autres nous rendraient encore bien fiers si nous pouvions les avoir aujourd'hui.

Les feuilletons du Journal des Débats, rédigés à cette époque par Geoffroy en ce qui concernait la partie théâtrale, ont donné les détails des combats qui furent livrés dans le temps à l'occasion des débuts de mesdemoiselles Bourgoin et Volnais. Mademoiselle Volnais avait pris dès les premiers jours une attitude de victime qui lui donnait une manière de suppliante à laquelle Geoffroy, qui aimait assez qu'on s'humiliât devant lui, ne sut pas résister. Malgré l'uniformité et la lourdeur du débit, il prit parti pour mademoiselle Volnais ; et quelque rempli que fût son feuilleton, il trouvait toujours moyen d'y ajouter un petit alinéa pour sa protégée et un grand coup de griffe pour Voltaire ; l'un était aussi sûr que l'autre, et ne faisait pas plus de mal au mort que de bien à la vivante : car, avec toute la déférence possible pour les jugemens de l'aristarque de notre scène, il était hors de sens de vouloir trouver du talent dans une voix pleureuse dont l'accent sourd et tout-à-fait bouché par intervalle semblait appartenir à une tête dont le nez aurait

et puis une prononciation défectueuse. Elle avait de la peine à prononcer les *r*. Néanmoins elle avait un talent au-dessus de l'ordinaire. Quant à mademoiselle Fleury, elle avait de la chaleur dans le débit, elle disait juste : mais sa tournure était tout-à-fait disgracieuse. Elle était tellement courbée en deux qu'on l'appelait l'*Accent circonflexe*.

eu un polype; et, pour le dire en passant, la grosseur de celui de la débutante pouvait autant le faire croire que sa voix sourde, que Geoffroy gratifiait du surnom de *voix avec des larmes*. Mademoiselle Bourgoin avait des rôles dans lesquels elle était excellente; et puis comme elle était jolie! quel charmant visage! ses yeux sont les plus beaux que j'aie jamais vus. Ensuite elle avait un avantage sur sa rivale : elle jouait fort bien la comédie. Mademoiselle Volnais s'en mêlait aussi dès cette époque; elle avait choisi pour ses débuts des rôles dans quelques vieilles pièces de Fagan, de Dufresny. Je ne me rappelle pas le titre, mais je me souviens fort bien de m'être grandement ennuyée à tous les débuts de mademoiselle Volnais, et pourtant alors ce ne pouvait être que d'instinct.

On a beaucoup parlé des débuts de mademoiselle Bourgoin, en attribuant une partie de leurs succès à la protection que lui accordait le ministre de l'intérieur. Il n'est jamais venu en pensée à qui que ce fût que mademoiselle Volnais pouvait aussi être protégée. La chose est pourtant réelle; et pendant plusieurs années elle le fut d'une manière assez positive pour avoir la certitude d'être applaudie, quelle que fût la manière dont elle jouât. Je crois même qu'elle l'était en ne jouant pas du tout (1).

(1) Il y a, je crois, à Paris une famille qui possède de curieux documens à cet égard-là, et qui peut en répondre avec connaissance de cause, ceci ayant même eu un triste résultat.

Mais un domaine qui était bien riche en beaux sujets, c'était celui de la comédie. L'inimitable mademoiselle Mars était alors dans la fleur parfaite de son talent; elle était déjà ce que nous la voyons encore aujourd'hui, un diamant sans tache et sans défaut. Mademoiselle Contat, qu'on appelait toujours ainsi, bien qu'elle fût madame de Parny, embellissait notre scène comique et nous faisait passer de délicieuses soirées lorsqu'elle jouait la comtesse du *Mariage de Figaro*, et qu'elle nous montrait cette même Rosine dans *la Mère coupable*. Elle était charmante aussi dans *les Femmes savantes*, *le Tartufe*, *le Misanthrope* et une foule d'autres pièces qu'on ne peut plus jouer parce que notre théâtre est désert. Venait ensuite mademoiselle Devienne, inimitable soubrette à la parole mordante, au sourire malin, au regard effronté, à la tournure agaçante. Puis les mères étaient faites par madame Lachassaigne, madame Thénard. Trouvez aujourd'hui une madame Pernelle comme madame Lachassaigne! Il y avait aussi mademoiselle Mézerai; mais j'avoue que je n'ai jamais pu la trouver bonne dans aucun rôle, non plus que mademoiselle Mars aînée et mademoiselle Contat cadette (1).

Les hommes étaient encore plus riches en beaux talens. A la tête de tous, nous étions fiers de Fleury. Molé venait de se retirer au moment de mon ma-

(1) Celle qu'on appelait Mimi Contat.

riage, et je ne le vis que deux ou trois fois. J'avoue que je ne pus trouver en lui ce talent si vanté. Il avait des mouvemens brusques, et le bourru bienfaisant se rencontrait bien plus que le doux et bon célibataire. Il faut dire aussi, pour expliquer ma prévention contre Molé, que je l'ai vu un jour à l'Opéra jouant le rôle d'Auguste dans *Cinna*. C'était, je crois, pour un bénéfice à lui... L'Auguste de *Cinna!* mon rôle favori!... ce rôle consacré par l'admirable Monvel! J'avoue que je n'ai jamais pardonné à Molé la façon burlesque dont il a joué ce superbe rôle. C'était une parodie, et une parodie sans gaieté. Il n'y avait que du ridicule qui n'était pas plaisant, si ce n'est pourtant la figure et la tournure de Molé. Comme il était habitué à sentir à ses oreilles cette paire d'ailes d'oiseau royal poudrées et pommadées selon l'usage, il secouait de temps en temps la tête, tout étonné qu'il était de trouver sur son chef une guirlande de lauriers, ou la couronne impériale si l'on veut. C'est qu'en vérité il avait si peu l'air d'un empereur, que je ne puis, même en souvenir, lui mettre cette couronne. Et puis tous ceux qui l'ont connu peuvent se rappeler son bras droit auquel un tic assez désagréable faisait faire le mouvement d'un marteau de porte qui s'élève et retombe. Ce mouvement était toléré dans la comédie; mais pour la tragédie la chose était impossible : aussi les deux mille personnes contenues dans la salle de l'Opéra applaudirent-elles le Molé de dix ans en arrière, car pour celui qui nous fit

endurer le supplice de cette représentation *quasi-comique*, *quasi-tragique*, il n'y avait pas moyen. Ce même jour on donna pour petite pièce *le Babillard*, jolie bleuette remplie d'esprit, dans laquelle Molé nous fit grandement oublier l'empereur travesti. Ce n'était plus l'homme ridicule, c'était l'homme plaisant ; et l'on riait de bon cœur surtout en lui entendant dire :

« Savez-vous bien, Mesdames, que j'ai joué dans *les Fureurs d'Oreste?* »

Après cette belle représentation il s'éteignit peu à peu, et l'éclat des renommées naissantes acheva de le mettre tout-à-fait, sinon dans l'oubli, tout au moins dans une grande obscurité. Quant à moi, je dois m'accuser de mauvais goût peut-être, mais je n'ai jamais pu voir en lui un bon acteur. Il avait un débit emphatique, exagéré, une parole souvent lourde et jamais naturelle dans son accent, même dans les phrases les plus simples. Quelle différence de lui à Fleury! Voilà une tradition à suivre! Fleury était un des acteurs de la Comédie Française qui m'ont fait le plus de plaisir. Je ne lui ai jamais entendu dire un rôle autrement que juste et de bon sens. La chose est d'autant plus remarquable dans mes souvenirs, que Fleury jouait dans la même semaine et avec le même talent le rôle de l'Homme à bonnes fortunes et celui du Tartufe, le rôle du colonel du Cercle et celui du Philosophe marié. Et puis, quelle parfaite manière, quelle tenue sur la scène! Il y portait ce qu'il possédait, au reste,

un ton excellent, des façons d'homme de bonne compagnie ; non pas de cette bonne façon d'aujourd'hui, qui se trouvait, il y a vingt-cinq et trente ans, parmi les palefreniers et les garçons épiciers. A cette époque les hommes bien élevés ne fumaient pas dans la chambre de leur femme, parce que c'est une sale et dégoûtante chose ; ils lavaient leurs mains ; quand ils allaient dîner ou passer la soirée dans une maison, ils en saluaient la maîtresse en entrant ou en sortant, à moins qu'ils ne fussent distraits au point de se croire dans une auberge. Ils avaient encore le soin de ne pas tourner les épaules en parlant, de façon à mettre leur dos et tout ce qui s'ensuit à la portée du nez de leur amphitryon. Ils causaient d'autres choses que d'une éternelle politique sur laquelle personne n'est jamais d'accord et qui leur donne mille occasions de dire des sottises stupides, ce qui en vérité n'est pas nécessaire pour beaucoup d'entre eux. Il résulte de ces sottes disputes que la désunion se met dans des familles, que de longues amitiés se délient, que des haines même prennent naissance dans de pareilles luttes. L'expérience aurait cependant été assez utile, en ce sens qu'elle dit à ceux qui discutent et surtout à ceux qui *disputent*, que jamais on ne ramène à son opinion, et qu'on n'est jamais ramené à celle d'autrui, lorsque toutes deux sont diamétralement opposées. Un homme de beaucoup d'esprit (1) disait

(1) M. Ballanche.

dernièrement qu'on ne pouvait disputer que lorsqu'on était de même opinion, et il a raison.

Aujourd'hui le monde m'ennuie et me fatigue. Ce n'est pas que j'aie la prétention de valoir mieux que lui ; mais retirée depuis quinze ans dans une solitude que j'ai embellie et que quelques vrais amis m'ont rendue chère, j'aime ce repos, ce calme, et n'en veux pas sortir. C'est donc sans prévention que je juge, du port où je suis retirée, de l'effet produit sur les mœurs en général par cette révolution dans les habitudes de la vie. Je la crois plus grave qu'on ne le pense d'abord. Les impressions effacées sont remplacées par d'autres, dit-on ; voilà tout. Les nouvelles ont-elles l'avantage? Je ne le pense pas. La morale elle-même n'en est que plus relâchée ; les caractères en reçoivent une atteinte profonde, et ceux qui sont attaqués ne savent d'où leur vient le mal : ils s'ennuient, rôdent dans les coulisses des théâtres des boulevards, ou bien font la belle conversation avec une marchande de gants ou de bretelles, qui aura de belles joues blanches et roses, de gros doigts écarlates ; ils lui donneront une bague d'écaille noire en disant une grosse balourdise. De tout cela résulte une désunion de société, une manière qui, chaque jour, devient plus grossière, pour dire le mot textuellement ; et pour le bien, il est nul et de toute nullité.

Je sais bien qu'il est encore quelques jeunes gens qui demanderont avec dédain quelle est la classe que j'ai voulu peindre. Il y en a encore un assez

grand nombre qui font faire un habit par mois, qui changent de chapeau deux fois par semaine, qui mettent deux paires de gants par jour, qui ne fument que le matin en prenant leur thé, et qui ont renoncé à fumer leur cigarre au milieu de la rue, comme je l'ai vu faire de mes yeux à M. de Béague, dans la rue Blanche, il y a quatre ans. Mais la conclusion de mes jugemens n'en est pas moins la même. Je n'ai pas la prévention ridicule de tout renfermer dans le cercle de mon époque de jeunesse; mais enfin les hommes qui composaient notre société, il y a trente ans, étaient les fils d'une révolution entièrement destructive de ces manières aimables qui donnent un charme indicible aux relations de la vie habituelle, et pourtant ces mêmes hommes qui ne s'absentaient de nos salons que pour aller coucher sur la dure, dans un bivouac, bravant tous les élémens, toutes les fatigues, revenaient parmi nous pour faire voir le caractère français d'alors, ce caractère qui s'altère chaque jour, dans toute la plénitude de sa grâce vraiment chevaleresque. Encore convalescens de blessures graves et même douloureuses, les jeunes généraux, les colonels, les officiers, toute cette belle et vaillante troupe dorée qui entourait l'empereur et ses principaux officiers, venait danser, causer et rire pendant les trois ou quatre mois de repos que leur donnait leur chef, avec cette gaieté franche, cette urbanité qui avaient toutes deux survécu à nos désastres révolutionnaires. Sans doute, il y avait des

hommes grossiers dans cette foule : j'en ai même cité quelques-uns, comme le maréchal A.....; mais je n'en persiste pas moins à dire qu'à cette époque il existait une véritable politesse. Un homme mal appris était remarqué, et bientôt l'espèce de *parianisme* dans lequel il tombait devenait son véritable précepteur. Mais à quoi bon? me demandera d'un air doctoral un homme qui se trouvera blessé de mon jugement.

A beaucoup plus de choses en bien que vous ne pouvez le croire ; et j'ajouterai, à beaucoup plus de bien réel pour le pays même en matière politique. Rien n'est plus fort dans des temps d'orage que l'union et l'accord parfait fondés sur de l'amitié et de la confiance, sur ces longues habitudes appelées avec raison une seconde nature. C'est là que se trouve le dévouement, qualité ou plutôt vertu qui devient chaque jour plus rare parmi nous. Ce n'est pas en femme que je vois ce que je présente ; depuis long-temps mes illusions sont détruites en partie et remplacées par des choses positives, n'ayant pas de rapport avec cette question. Je n'y mets donc aucune couleur romanesque ; mais j'y place toute mon expérience. C'est un guide et un fanal qui trompent rarement.

Je pourrais ajouter aussi que rien n'est plus opposé au propre bonheur de ceux qui ont repoussé loin d'eux cette vie sociale dont l'image n'est plus qu'un souvenir effacé. Il faut savoir combien il est doux, amusant même pour un jeune homme, en

rentrant chez lui après avoir été à l'Opéra, aux Bouffes, au Vaudeville ou à tel autre spectacle, de trouver dans le salon de sa mère des jeunes femmes, des jeunes filles, riant, causant, faisant de la musique; d'autres dessinant autour d'une table; tandis que des jeunes gens de bonne humeur, gais sans mauvais ton, parce que la chose est possible, racontent de bonnes histoires, jouent des proverbes, dansent une contredanse : et tout cela n'empêche pas de jouer au billard, de boire du punch, de s'amuser; et on mène cette joyeuse vie jusqu'à deux, trois heures du matin. Cette manière de vivre quotidienne, générale, ne vaut-elle pas mieux que l'isolement glacial que l'on trouve dans ces mêmes maisons qui pourraient être si agréables? De ce rapprochement journalier résultent des liaisons durables, des amitiés profondes; de cette union, il naît obligatoirement une confraternité qui se retrouve avec fruit au jour du péril. Les souvenirs sur lesquels elle repose sont plus forts et plus difficiles à repousser que ceux qui ne présentent qu'une salle enfumée par la vapeur de trente cigares, fût-elle la salle de billard ou le salon de l'homme le plus riche de Paris, si cette salle n'est habitée que par des têtes masculines, parlant haut, disputant et s'enrouant à force de crier pour accabler une cause que la veille encore ils défendaient.

Si la morale recevait un grand bien de cette innovation, il faudrait s'y conformer et la subir.

Mais où est-elle la morale elle-même ? j'avoue que je la cherche, et que non-seulement je la cherche en vain, mais que je trouve en sa place du vice enlaidi de sa nudité. Il n'a rien d'aimable, le vice par lui-même, et en vérité, il faut avoir une grande vocation d'aller à sa recherche, pour le prendre ainsi dégagé de tout charme. On me dira peut-être que c'est *là* que gît la morale, et que le vice ainsi pratiqué doit finir par inspirer du dégoût. A la bonne heure, cela se peut. Depuis que les saint-simoniens se mêlent de prêcher la morale, elle se présente sous tant d'aspects qu'il est possible que celui-là en soit un. Nous verrons. Car, en effet, *tout vient à point qui peut attendre.*

Cette vagabonde d'imagination qui fait toujours du chemin plus que sa conductrice ne veut lui en laisser faire, vient encore de promener sa folie par delà ses limites. A propos de Fleury, je parle des gens mal appris, et pourtant il n'y a guère de rapport. C'est par le constraste ; mais puisque je suis revenue à Fleury, il faut que je consacre ici quelques lignes au souvenir de son charmant talent.

Fleury, ainsi que peuvent se le rappeler ceux qui ont eu la bonne fortune de le voir encore jouer, n'avait pas une jolie figure ; elle n'avait même, je crois, jamais été mieux que je ne l'ai connue, à ce que j'ai entendu dire à M. le comte de Périgord, qui avait pour Fleury une estime et une amitié qui faisaient l'éloge de l'homme de

talent et du grand seigneur. Il n'était pas très-grand, mais sa taille était bien prise et d'une proportion d'ailleurs parfaitement propre à la scène, où l'on sait qu'une trop haute taille est désavantageuse. Il était d'une grande recherche dans sa mise; il avait un soin extrême de sa personne, de sa coiffure, de sa chaussure. Les souliers de maroquin noir à talons rouges, à boucles de diamans, les habits d'un grand prix, les dentelles les plus belles, des bijoux précieux, tout cela était strictement de la toilette de Fleury. Lorsqu'il paraissait en robe de chambre, comme cela arrivait dans *l'Homme à bonnes fortunes* ou dans le rôle de don Juan, cette robe de chambre était d'une étoffe précieuse. Tout en lui retraçait avec une grande vérité l'homme de cour de 1784 à 1789, et même des années antérieures. Comme il jouait dans *l'École des bourgeois !* quel admirable talent! Eh bien! voilà des pièces charmantes, remplies de traits aussi malins que spirituels, qu'il est impossible de jouer. Il n'est pas aisé de trouver un acteur qui se moque de madame Abraham, et qui puisse s'en moquer.

Mais un des triomphes de Fleury, c'était le rôle de Frédéric dans *les deux Pages*. On sait à quel point le prince Henri fut saisi en voyant arriver sur la scène un homme qui n'était pas son frère et qui pourtant parlait, marchait, se mouchait, agissait en tous points comme son frère! Des personnes qui ont vu Fleury à cette époque, jouant

le rôle du roi de Prusse dans *les deux Pages*, et qui avaient vu le grand Frédéric peu de temps auparavant, m'ont assuré que Fleury jouait ce rôle dans une perfection que Garrick lui-même ne pouvait surpasser. Et ce masque dont il couvrait pour ainsi dire ses traits, lui était fourni par un jeu de muscles tout-à-fait son ouvrage, et nullement le résultat de rides ajoutées avec un pinceau où telle autre manœuvre usitée au théâtre. Et voici comment je l'ai su. M. le comte de Périgord, dont je viens de parler, fut mis en prison pendant la terreur, ainsi que je l'ai dit dans les premiers volumes de ces Mémoires. A cette époque, le talent subissait aussi non-seulement l'ostracisme, mais la prison et la mort. Tout ce qui composait la Comédie Française fut jeté dans des cachots et dévoué au supplice, comme l'était alors toute aristocratie, c'est-à-dire toute personne au-dessus d'une autre, quelle que fût sa supériorité. Lorsqu'il y avait de l'argent, cela n'était que mieux; mais la chose n'allait pas moins si elle s'en trouvait dépourvue. Ainsi, le jour de l'exécution, je crois, de M. le duc d'Orléans, il eut pour compagnon, dans cette heure terrible, un serrurier qui avait été dénoncé, condamné, parce que le président de sa section était aussi un serrurier et qu'il posait moins de sonnettes que lui. Oh! le beau temps que celui-là!!...

Quoi qu'il en soit, la Comédie Française était sous les verroux. Fleury, mademoiselle Contat, Armand, Dazincourt, mademoiselle Mézerai,

toute la Comédie Française enfin avait été décrétée d'accusation ; et lorsque M. de Périgord entra dans sa prison, il fut douloureusement surpris en retrouvant dans ses compagnons de malheurs ceux qui avaient si souvent provoqué sa gaieté. Mais on sait que les Français la retrouvent même à côté de la mort, et ce n'était pas l'ami, le compagnon du maréchal de Saxe qui devait manquer à la coutume. Toutes les fois que le vieux comte rencontrait Fleury dans les sombres corridors de leur triste demeure, il s'arrêtait devant lui en disant : « Comment se porte Votre Majesté ? »

Et à l'instant même, nous disait M. de Périgord, j'avais devant moi le roi de Prusse, tel que nous l'avons revu dans *les deux Pages*, tel qu'il était à Potsdam deux ans avant sa mort : le dos voûté, et cependant l'abord imposant, le même jeu de visage, le même aspect. Et tout cela s'était opéré en quelques secondes, dans le coin humide d'un cachot, à la lueur du peu de jour que donnait une lucarne grillée, et lorsqu'un guichetier pouvait vous interrompre en vous disant : « Allons, citoyen! marche au tribunal révolutionnaire... » c'est-à-dire à la mort.

Il y a sans doute un grand talent de l'artiste dans cette présence toujours active du jeu de ses traits et du changement de toute sa personne. Mais je crois que l'homme avec la fermeté d'ame qui lui permet de jouir de ces mêmes facultés au milieu du danger, est plus à admirer encore que l'acteur.

Ceux qui ont connu Fleury savent aussi combien il était bon père, estimable ami et excellent camarade. Mais quoiqu'il honorât son état, il n'a jamais voulu que ses enfans suivissent la même carrière que lui.

« Je l'ai parcourue par des routes bien riantes et toujours bordées de fleurs, me disait-il un jour; mais les épines que ces fleurs-là cachent au public sont bien aiguës dans leurs piqûres. Je dois en éviter la douleur à mes enfans. »

Son fils, comme on le sait, est un de nos officiers de marine les plus distingués. Sa fille, qui a été parfaitement élevée, a épousé M. Boireau, médecin des eaux de Nœris.

CHAPITRE VIII.

Paul Ier et les prisonniers d'Alkmaar. — Générosité du premier consul et changement de l'empereur de Russie. — M. de Sprengporten. — Portrait de Paul Ier. — Histoire du général Sprengporten. — Le transfuge suédois. — Opinion du premier consul sur l'envoyé russe. — La Suède et Gustave III. — Les chapeaux et les bonnets. — Le fils d'un transfuge, patriotisme, et ma conversation avec Bonaparte. — Étonnante instruction du premier consul. — Le bal de M. de Sprengporten. — Madame Récamier et son portrait. — Une lettre de madame de Staël. — Les jolies femmes en bonnet rouge. — Les fêtes chez les banquiers. — Les Russes à Paris. — M. de Sprengporten remplacé à Paris par M. de Kalistchef. — Fête du Ier vendémiaire. — Adresse du premier consul.

On sait comment la prévention défavorable que Paul Ier nourrissait contre la France fut en un jour changée en dévouement, par le seul effet des bons procédés du premier consul envers les huit mille prisonniers faits à Alkmaar, lors de la descente de l'armée austro-russe, commandée par le duc d'York. Ces hommes furent renvoyés dans leur patrie, sans rançon, sans échange, habillés, soignés; et tout cela avec cette simplicité, toujours compagne de

la vraie grandeur. Paul Ier, que les flatteurs de sa mère ont si long-temps tenu dans l'ombre, et revêtu d'une enveloppe qui ne lui convient pas, Paul avait une ame faite pour apprécier un trait généreux, venant même d'un ennemi. Sa reconnaissance fut bruyante, et se manifesta par des démonstrations tellement alarmantes pour l'Angleterre, que cette puissance, justement craintive pour les résultats que pouvait amener une alliance entre la France et la Russie, communiqua ses alarmes aux nobles qui entouraient le trône de Paul. La contagion se répandit avec rapidité, et bientôt une lutte s'établit entre le pouvoir et les sujets. Mais comme je n'écris pas l'histoire générale, je me bornerai à prendre ce qui a rapport non-seulement à la nôtre, mais à l'époque dont je m'occupe.

Le premier effet de l'impression favorable qui ramenait à nous le souverain le plus puissant de l'Europe fut d'établir une voie de communication entre le cabinet des Tuileries et celui de Pétersbourg. Paul envoya le général Sprengporten en France, avec une lettre de remercîment pour le général Bonaparte, pour ses bons procédés envers ses sujets faits prisonniers en Hollande; mais M. de Sprengporten n'était revêtu d'aucun caractère diplomatique. Il remit sa lettre en audience particulière le 4 nivose an IX au premier consul, en y ajoutant verbalement tout ce qui pouvait établir de bonnes relations entre les deux puissances. Il logeait sans aucun appareil à l'hôtel Grange-Batelière, qui était

alors un hôtel garni. Beaucoup de Russes l'accompagnaient, mais ce n'était nullement une ambassade.

Le général Sprengporten était l'homme le plus convenable pour la mission qu'il remplissait. L'empereur de Russie connaissait l'esprit de plusieurs de ceux qu'il aurait pu choisir; et dans les circonstances délicates où la France et la Russie se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre, il était important de ne pas placer un homme dans une position qu'un mot pouvait à l'instant même rendre fausse. Les défaites répétées de l'armée russe avaient aigri presque tout ce qui formait cette armée. Le général Bonaparte, tout magnanime qu'il était, pouvait dire une parole offensante, dont l'esprit moscovite ne pourrait soutenir l'amertume; et bien que l'envoyé du czar ne fût point accrédité, la manière d'être d'un étranger devenait bien plus facile à conduire que celle d'un Russe. Ces réflexions, au reste, ne sont pas de moi; je les ai entendu faire par le premier consul, en même temps que l'éloge de l'empereur Paul Ier, et en expliquant à madame Bonaparte pourquoi M. de Sprengporten n'était point ambassadeur.

Le général Sprengporten n'était pas Russe; il était Suédois, et d'une ancienne famille d'origine finlandaise. A l'époque de la fameuse révolution de 1776, il était colonel, et entièrement dévoué au roi Gustave III. Son attachement était si connu de Gustave qu'il fut le seul chef de l'armée auquel le jeune conquérant de l'autorité royale fit part de

son hardi projet, ainsi qu'au capitaine Hellechius. Sprengporten devait amener au roi la garnison de Sweaborg ; mais les vents le retinrent en Finlande, et lorsqu'il arriva à Stockholm, tout était fini : les chapeaux avaient battu les bonnets, et le roi était vainqueur (1). Les souverains ne mesurent guère les services qu'à un seul aunage, c'est le succès. Le général Sprengporten arriva trop tard ; il demeura dans l'ombre, malgré son dévouement ; tandis que le capitaine Hellechius, qui gagna toute la garnison de Christianstadt où il commandait, fut brillamment récompensé par le roi, qui lui donna immédiatement le nom de *Gustafskiœld* (2), et plus tard le grade de général. Irrité, blessé de l'ingratitude de son maître, qui punissait en lui les fautes du hasard, Sprengporten se rendit plus coupable que lui, en abandonnant sa patrie. Il quitta la Suède, prit du service en Hollande, puis ensuite passa à celui de la Russie. Là son rôle devint tout-à-fait celui d'un homme coupable : il voulut faire soulever la Finlande. Les choses furent amenées au point que cette province envoya une députation à Pétersbourg pour demander le jeune prince Constantin Paulowitz pour roi.

L'empereur de Russie savait que le premier con-

(1) La Suède était divisée en deux factions, celle des *bonnets* et celle des *chapeaux*. La première était celle de la diète, soutenue par la Russie ; la seconde, celle du roi, soutenue par la France.

(2) Ce nom signifie en suédois *Bouclier de Gustave.*

sul jetait fort souvent un regard inquiet et observateur sur la Suède. Il était hors de doute que dans des conversations familières, il prendrait plaisir à s'entretenir avec un homme connaissant la Suède, puisque c'était sa patrie, et cependant ne pouvant en parler de manière à donner de l'ombrage au monarque moscovite ; et en effet le premier consul se plaisait à causer avec le général Sprengporten, et même fort longuement. Il ne devait cependant pas l'estimer, car j'ai toujours entendu Napoléon s'exprimer de la façon la plus rigoureuse et la plus positive sur les transfuges. Je me rappelle qu'un jour ce même général Sprengporten, nous ayant donné un fort beau bal, le premier consul demanda à plusieurs de nous des nouvelles de la fête, si elle avait été gaie, et quelles étaient celles qui s'étaient retirées les dernières. Après avoir parlé quelques instans sur ce ton, il dit en s'adressant à plusieurs hommes de son intimité qui se trouvaient chez madame Bonaparte dans ce moment :

« Le général Sprengporten a une physionomie « bien sévère pour ordonner et présider une fête. « En vérité, je crois qu'il y a du remords dans son « regard... Il a été bien malheureux, le général « Sprengporten... il était d'une grande bravoure... « et de plus fort habile... Un général russe, moins « savant que lui, a pensé qu'il n'était pas d'un « homme courageux de tourner l'ennemi, ainsi « que le lui conseillait Sprengporten, et voulut « faire une attaque de front. Sprengporten insista.

« Le Russe lui demanda s'il *avait peur*. A un « pareil mot, surtout lorsqu'un homme se trouve « vis-à-vis la bannière qu'il a désertée, il n'est « qu'une réponse; ce fut celle que fit aussi Sprengporten.

« — Marchons. »

Ici le premier consul expliqua comment les Suédois furent attaqués par les Russes et leur résistèrent; il dit les manœuvres des deux partis, chose au-dessus de mon intelligence. Je me rappelle seulement que le général russe suivit ensuite le conseil de Sprengporten, mais trop tard pour celui-ci, qui fut blessé dangereusement. Napoléon, en racontant toutes ces guerres qu'il paraissait connaître comme s'il s'y était trouvé, parla beaucoup de l'importance qu'il y avait pour la Russie à récompenser grandement et noblement Sprengporten; et une particularité qui me frappa, c'est qu'il parla long-temps bas à Berthier: il poursuivit ensuite plus haut, nous entretenant toujours de Sprengporten. « Il était fort violent, disait Napoléon; et « cette violence était tellement terrible qu'elle le » privait de sa raison. Cela était au point qu'un jour » n'étant encore qu'officier peu avancé en grade, il » leva une canne ou une épée qu'il tenait à la main » sur le roi Frédéric-Adolphe, père de Gustave III.»

Je parlai de ce fait à M. Dirschkoff qui était venu en France avec M. de Sprengporten, mais comme ami et comme curieux, plutôt que comme attaché à son ambassade *incognito;* il me dit que le général

était en effet d'une violence tellement terrible qu'elle pouvait effrayer ceux qui ne le connaissaient pas... Mais il fut toujours si malheureux, ajouta son ami, que si jamais homme a pu réclamer indulgence, c'est bien lui.

M. Dirschkoff me raconta plusieurs événemens de la vie du général qui me parurent du plus haut intérêt; mais il en est un surtout qui fit sur moi la plus profonde et la plus vive impression. Ma tendresse pour ma mère me le faisait comprendre avec mon cœur, avec mon ame.

M. Dirschkoff me dit que le général Sprengporten avait un fils. Au moment où le général quitta la Suède, ce fils était d'âge à porter les armes; mais aucune considération d'intérêt ou d'ambition ne put lui faire oublier la cause sacrée de sa patrie. Il suivit son père au milieu des balles, des boulets et des bombes envoyés par les Suédois, sans que son épée sortît une seule fois de son fourreau. Toujours auprès de son père, prêt à le secourir, ce fut en effet dans les bras de ce fils, dont il devait s'enorgueillir, que le général Sprengporten fut reçu, lorsqu'une balle suédoise vint lui porter la vengeance de la patrie. Plus tard, lorsque la santé de son père lui fit quitter le service, le brave et bon jeune homme, pour dégager la parole que le général avait donnée, fut offrir son sang et sa vie, mais à la condition expresse de ne jamais combattre contre les Suédois. Potemkin le lui promit et lui tint parole. « Il était brave comme son père, me dit

M. Dirschkoff, et le plus charmant, le plus aimable des hommes. Il reçut sa première blessure auprès de moi au siége d'Ismaël.

« — Me permettez-vous de raconter cette histoire au premier consul? » demandai-je à M. Dirschkoff.

Il me regarda quelques instans sans répondre, puis il me dit en souriant :

« — Et pour quel motif? il faut qu'il soit puissant, car je vois vos yeux fort humides.

« — Que vous importe? Me permettez-vous de raconter tout ce qui concerne la conduite de M. de Sprengporten le fils au général Bonaparte?

« — Oui, sans doute! s'écria-t-il. Je vous devine et vous remercie. »

A quelque temps de là, je saisis le moment et racontai ce que je savais du fils du général suédois. A mesure que je parlais, je voyais une expression indéfinissable se répandre dans le regard, dans le sourire, dans tous les traits..... Bientôt je vis plus; dans cette physionomie de Napoléon, cette physionomie unique dans ses jets lumineux, dans ces pensées toutes créées qu'un jeu de muscles vous révélait, je vis de l'attendrissement. Mais il n'était pas malheureusement assez ami de lui-même pour se laisser aller à ces impressions douces et qui caressent l'ame. Il se détourna en disant avec un accent qui ne peut se rendre ni se faire comprendre :

« C'est un brave jeune homme. »

Nous étions alors dans la grande galerie de Diane,

où l'on avait dîné ce même jour. Je m'éloignai du premier consul, et m'en fus joindre Junot et Duroc qui causaient ensemble.

« — Je viens de faire une grande besogne, » leur dis-je en riant.

Comme le premier consul m'avait écoutée assez long-temps, ils parurent impatiens de savoir ce que j'avais pu avoir à lui dire de si important.

Je leur racontai alors ainsi que je venais de le faire, mais non dans les mêmes termes, car la chose me touchait trop vivement, l'histoire de mon jeune héros.

« — Eh bien ! leur dis-je en finissant; n'ai-je pas eu raison de dire tout à l'heure que j'avais fait une grande besogne ? J'ai lavé une tache que tout le sang de celui qui la porte ne pourrait effacer; car le moyen de la voir désormais, dites-moi? Il faudrait pour cela passer à travers ce bouclier d'honneur et de gloire du fils, et c'est impossible. »

Ils convinrent tous deux que j'avais raison, et ils étaient bons juges dans cette matière.

Il nous donnait de jolies fêtes, le général Sprengporten; on y dansait beaucoup et fort gaîment. Malgré sa figure sérieuse, il témoignait si franchement le désir qu'on s'amusât chez lui, qu'on n'avait garde d'y manquer. Et puis, malgré son âge, son caractère d'envoyé d'un grand souverain (car on savait qu'il l'était en effet), il était garçon; et cela contribuait aussi à rendre la gaieté plus communicative et plus franche.

Parmi les cases de ma mémoire, il en est une qui contient un souvenir se rattachant à l'un des bals de M. de Sprengporten, et qui tout aussitôt l'enveloppe d'un nuage frais, gracieux et odorant. Il me semble que ce jour-là il n'y avait à la fête du général suédois que des femmes jolies, jeunes et fraîches comme des fleurs.

Je n'avais jamais vu madame Récamier. Ce fut chez M. de Sprengporten que je la rencontrai pour la première fois. J'en avais fort entendu parler, et j'avoue que ma mère avait un peu influencé mon jugement sur elle, en se persuadant et me persuadant, par cette raison que mon opinion suivait presque toujours la sienne en ce qui regardait le monde, que madame Récamier était ce qu'on appelait alors *une merveilleuse*, c'est-à-dire une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortége bruyant et insensé. Je la craignais presque, et enfin, puisqu'il faut le dire, en groupant dans ma pensée les parties que je croyais devoir former un tout, il en naissait une femme charmante il est vrai, mais qui écrasait non-seulement la médiocrité, mais les figures qui même ordinairement gagnent leur vie dans le monde comme succès, et sont trouvées jolies. Combien je fus surprise en apercevant ce charmant visage, si frais, si enfant, et pourtant si beau ! Mais combien je le fus plus encore en jugeant de la peine timide qu'elle éprouvait de son triomphe ! Sans doute il était visible qu'elle était heureuse et charmée de se voir ainsi procla-

mer la plus belle de la fête ; mais il était aussi évident qu'elle souffrait des regards de colère que lui dardaient les yeux de beaucoup de femmes qui n'en étaient pas pour cela plus agréables, et qui, ne fût-ce que par intérêt pour elles-mêmes, auraient dû faire comme moi, contempler avec calme et plaisir son beau visage et s'écrier après l'avoir bien regardée :

« Mon Dieu ! qu'elle est jolie ! »

Et, en effet, madame Récamier méritait bien véritablement ce nom de jolie, si rarement obtenu à bon droit, et pourtant si prodigué. On donne cette louange à toutes les femmes ordinaires ; et la politesse, l'usage croient avoir fourni leur contingent lorsqu'une femme entre dans le monde, qu'elle est passable, et qu'il faut qu'elle soit louée parce qu'elle a de la fortune et que sa maison sera ouverte, on dit : C'est une jolie femme ! et l'on profane ainsi le mot destiné à ce que la nature a produit de plus ravissant, tandis qu'il serait bien plus juste de dire : Voilà une belle femme ! Car rien n'est plus vulgaire que ces visages avec de grands yeux, un nez droit, une bouche avec de belles dents et des lèvres roses, tout cela accompagné de belles épaules et même d'une jambe bien faite ; j'y ajouterai encore le bras, si l'on veut. Oui, mais allez demander à ces grands yeux-là un regard de flamme, à cette bouche de s'entr'ouvrir pour un sourire de l'intelligence sacrée de l'esprit, à ce nez grec ou romain de se déranger de sa ligne *solennelle*, pour

montrer, par un léger mouvement des narines, qu'il y a du jeu dans les muscles de ce visage, beau peut-être dans toutes ses parties, et dont pourtant aucune n'est liée avec l'autre. Demandez tout cela et rien ne vous répondra. Vous trouverez une statue en beau marbre, mais silencieuse et froide.

Cette exigence est satisfaite en regardant madame Récamier; son regard est doux et fin, son sourire gracieux, sa parole bienveillante, son accent mélodieux. La première fois que je la vis, elle me frappa. Je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle; depuis je me suis demandé compte de cette impression. C'est que tout sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté; et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme par lequel on est aimée. Souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie; mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits; c'était son ame qui animait ses yeux, et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure, pendant longues années, d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées, il fallait également voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature, heureuse de plaire, heureuse d'être aimée, ne voyant que des joies dans la nature et répondant au salut d'amour qui l'ac-

cueillait en tous lieux par une expression de bienveillance. Elle remerciait la vie d'être si belle et si joyeuse.

Lorsque madame Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme; partout la foule sur son passage. C'est que ce charme, dont je signalais tout-à-l'heure la puissance, est magique chez tous les peuples. Il y a dans la grace, dans la bonté, un pouvoir exercé sans appel.

A l'époque où je rencontrai madame Récamier chez M. de Sprengporten, elle était à la fois dans la fleur de sa beauté et à l'apogée de son existence grande et brillante. M. Récamier était à la tête de l'une des premières maisons de banque de Paris. Ses malheurs ne pouvaient même se prévoir; car le moyen de penser qu'on laissera souffrir l'un des membres les plus recommandables du commerce?... Il était donc en mesure alors de donner à sa jeune et charmante compagne toutes les jouissances du luxe et de l'opulence, pour reconnaître, quoique faiblement, les soins charmans, le bonheur dont elle embellissait son intérieur et sa vie. La maison de M. Récamier, arrangée par Bertaut, était un délicieux séjour; rien n'était comparable alors aux fêtes qu'il donnait aux étrangers qui lui étaient adressés, et dont bien certainement le désir de voir madame Récamier avait déterminé le choix dans celui qu'ils avaient fait de M. Récamier pour leur banquier. La curiosité les attirait chez lui; bientôt ils y étaient fixés par un charme qui agissait sur les

vieux et les jeunes, sur les femmes et sur les hommes.

Madame Récamier est une personne essentiellement nécessaire dans des Mémoires contemporains; non qu'elle reçoive des reflets de l'époque, ou qu'elle lui en donne, mais parce qu'elle tient immédiatement à cette même époque. On ne trouvera pas toujours, dans les temps à venir, une femme comme elle, une femme dont la beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes dont les yeux se fixaient sur elle, une femme dont l'amitié a été recherchée des talens les plus remarquables du siècle, une femme dont l'amour fut l'objet des vœux de tous, et dont pourtant la vertu demeura pure, une femme dont la réputation justement parfaite ne reçut aucune atteinte des attaques de la basse envie, de la sotte jalousie, une femme enfin qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce que dans les jours radieux de sa belle vie, elle eut le mérite de sacrifier leurs joies à la souffrance, et que la douleur d'un ami malheureux la trouva toujours prête à lui porter une parole consolante, fût-ce au prix du repos de sa vie et même de son avenir.

« *Adieu*, lui dit madame de Staël dans l'une de ses lettres (vrais chefs-d'œuvre de ce beau génie, car c'est l'abandon du cœur, tout le désordre de la confiante amitié), *adieu : je baise avec respect votre charmant visage* (1). »

(1) Je parlerai plus tard de la conduite de madame Ré-

Il y a, je trouve, dans ce simple mot, tout ce qui peut être dit, et bien aussi tout ce qui peut être compris. Quant à moi je l'ai rapidement traduit.

J'aime madame Récamier; mais je dois déclarer que mon attachement pour elle n'est point du tout le mobile du jugement que je porte sur elle; et cela est concevable, parce qu'une femme jugeant une autre femme ne peut avoir de prévention qu'en mal. Mais je connais trop bien madame Récamier pour ne pas connaître aussi les qualités, les vertus qu'elle cache avec autant de soin qu'une hypocrite en met à voiler ses défauts. Tout le monde peut juger dans son salon de sa bienveillance constante; chacun participe à ce désir de plaire, cette volonté de trouver un ami, même dans un inconnu, sentiment toujours essentiellement sorti d'un bon cœur : mais ce que ne connaissent pas ceux qui la voient seulement quelques heures, c'est son ame, c'est elle. Pour le monde, madame Récamier est une femme célèbre : pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier en la connaissant, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

J'ai laissé les bals de M. de Sprengporten pour parler de madame Récamier, et ce n'est certes pas

camier relativement à madame de Staël lors de sa dernière proscription, si l'on peut se servir de ce mot. Comme tous les événemens tiennent à l'époque, ils viendront en leur lieu.

une interruption dont on me fera des reproches. J'y reviens pour parler d'une circonstance qui tient à l'époque à laquelle nous sommes dans ces Mémoires, époque remarquable en ce qu'elle commence ce siècle qui devait dans ses douze premières années fournir plus d'événemens que des siècles à leur tour dans leur cercle entier ne pourront en donner à l'histoire.

Depuis le 18 brumaire la société se réunissait, se groupait autour du gouvernement qui lui offrait enfin une perspective non-seulement de salut, mais de prospérité. La paix avec l'Allemagne, celle qu'on allait conclure avec la Russie, les préliminaires déjà fort avancés entre la France et l'Angleterre; tout cet horizon lumineux d'espérance, remplaçant ces nuages gros et lourds qui pesaient sur la poitrine de chacun au point d'empêcher de respirer, et tout plein d'inquiétudes, d'alarmes, non-seulement pour ses biens, mais pour sa vie et le bonheur de tous les siens : un tel changement d'état amenait nécessairement une révolution dans les mœurs et dans tout le gouvernement social. Car il est bon de dire et d'écrire, pour une partie de la génération qui existe et surtout pour celle qui s'élève, que la société, à l'époque dont je parle, était un royaume ayant ses lois, ses coutumes, ses usages, sa langue même, et tout cela sans porter aucun préjudice aux autres états ses voisins. Les femmes étaient les souveraines de cet empire; leur joug n'était pas pesant, et ce qu'elles exigeaient de leurs sujets,

certes elles le rendaient avec largesse dans le charme qui se répandait dans les lieux soumis à leur administration. Tout cela avait souffert du long bouleversement de chaque chose. De jolies femmes avaient coiffé le bonnet rouge, et aux jours de belle liberté on n'avait pas celle de changer de linge. Mais si dans ce monde tout doit avoir une fin, c'était bien certainement cette heureuse époque. On commença à se réunir de nouveau pour baiser la main de la vieille grand-mère aux jours solennels de l'année; on ne craignit plus de marcher en troupe joyeuse vers la chambre d'une mère, pour lui porter un bouquet de roses le jour de Marie ou d'une autre sainte; puis on s'enhardit, et les bals particuliers commencèrent; enfin vint le consulat, et l'on ordonna de nous divertir. Oh! pour ce commandement-là, nous sommes toujours très-obéissantes! et tout aussitôt que l'on ne craignit plus d'être condamné à mort pour avoir dansé le jour anniversaire de la perte d'une bataille (1), et que le gouvernement donna l'exemple ainsi que tous les ministres et les autorités, Paris redevint encore une fois le séjour enchanteur des plaisirs et de la joie.

Mais dans les deux premières années du consulat, les plus belles fêtes, si l'on excepte le gouver-

(1) En parlant d'Arras, je raconterai tout à l'heure le fait auquel se rapporte ce que je dis ici, et qui s'est passé dans cette ville.

nement, les ministres et les premières autorités, ne se donnèrent que chez les banquiers les plus riches, tels que M. Récamier, M. Perregaux, deux ou trois autres, puis MM. Séguin, Hainguerlot et quelques millionnaires de leur force, qui rendaient en plaisirs à la France ce qu'elle leur avait donné en fortune.

Bientôt ces fêtes reçurent un nouvel éclat de la présence d'une foule de personnages de distinction qui accoururent en France aussitôt qu'ils furent libres de voyager. L'Italie, l'Angleterre, la Suisse, furent désertées pour cette belle France, l'orgueil de ses enfans, l'amour de tous et les délices de l'étranger, qui recevait d'elle avec largesse, en échange de son or, joies, bonheur et plaisirs.

Les Russes suivirent immédiatement les Allemands, aussitôt que la permission de quitter leur froide patrie leur fut accordée par leur nouveau souverain. L'empereur Paul venait de mourir, à peine âgé de quarante-sept ans et après un règne bien court de quatre ans et quatre mois (1). Le grand-duc Alexandre, l'aîné de ses fils, âgé de vingt-trois ans, monta immédiatement sur le trône,

(1) Catherine mourut le 17 novembre 1796; et son fils Paul Petrowitz, le 23 mars 1801, dans la nuit du 23 au 24. Il avait eu le trône en perspective pendant trente années. Le peuple lui offrit souvent la couronne pendant ce long cours de temps; il s'y refusa constamment. C'est une louange qui ne peut être trop répétée dans la vie de ce prince.

et tout aussitôt le gouvernement despotique des czars fit place à une domination plus douce et d'autant plus habile. Je me rappelle qu'à cette époque les Russes qui venaient à Paris avaient pour leur empereur un sentiment qui tenait du délire. Plusieurs avaient son portrait dans leur appartement intérieur, à côté de leur *bog favori*, entouré, comme l'image sainte, de lumières et de pierreries, et tout aussi vénéré que saint Alexandre-Newsky et saint Nicolas.

Mais nous n'allions pas vite dans la conclusion définitive de notre raccommodement avec la cour de Pétersbourg. Le nouveau czar voulait aussi la paix, mais le parti de l'Angleterre était d'une grande force en Russie. Lord Withworth, ambassadeur britannique sur les bords de la Newa, y jouait plutôt le rôle d'un chef de faction que celui d'un diplomate; quoiqu'à vrai dire quelquefois tous deux se ressemblent assez, mais du moins la chose se fait-elle avec pudeur et sans l'arrogance qu'employait lord Withworth pour se faire *obéir*, ainsi qu'il le disait. M. de Sprengporten s'était retiré, et avait été remplacé par le chevalier de Kalistcheff, qui vint à Paris également sans titre et sans qualité diplomatique. Il était porteur, comme M. de Sprengporten, d'une lettre de l'empereur de Russie au premier consul de la répuplique; mais il y avait un changement dans la mission de M. de Kalitscheff; elle n'était pas restreinte à un objet spécial, comme celle de son prédécesseur. Toutefois il n'était

accrédité que par une lettre de ministre à ministre, et, comme je l'ai dit, sans aucun titre. Du reste, il pouvait en prendre un, celui de l'être le plus ennuyeux faisant partie de la création. Il y avait mort d'homme à passer une heure à côté de lui; et j'en puis parler avec une triste science, car il dîna plusieurs fois chez moi, et j'ai pu juger de tout ce qu'il valait en ce genre.

Une chose assez remarquable, c'est qu'il partit de Pétersbourg, je crois, envoyé par Paul 1er, et que lorsqu'il présenta sa lettre au premier consul, en audience particulière, le 5 floréal an IX, le trône était occupé par le nouveau czar. Du reste, les formes diplomatiques entre les deux puissances furent bientôt la seule cause s'opposant à ce qu'un ministre déployât son caractère d'envoyé près du gouvernement français. M. de Kalistcheff fut rappelé. M. le comte de Markoff lui succéda, et cette fois ce fut avec la qualité de ministre plénipotentiaire. Néanmoins ce ne fut encore que deux mois après son arrivée qu'il fut ouvertement accrédité. Il arriva à Paris le quatrième jour complémentaire de l'an IX, et ce fut comme particulier qu'il assista aux fêtes célébrées pour l'anniversaire de la république, le 1er vendémiaire an X. Le lendemain 2 vendémiaire, il remit au premier consul la lettre dont il était chargé, et qui n'était encore qu'une lettre particulière. Ce ne fut que deux mois après qu'il présenta ses lettres de créance en forme, et déploya enfin près de nous le caractère de ministre pléni-

potentiaire, tandis que M. le général Hédouville prenait la même qualité à la cour de Pétersbourg.

Ces détails, qui ne se trouvent dans les journaux que sous le rapport des dates, m'ont paru devoir être développés dans des Mémoires du temps. Ils montrent à quel point les puissances étrangères redoutaient avec nous toute alliance; elles ne s'avançaient qu'à pas lents, et faisaient même souvent retraite. Le Directoire les avait rendues méfiantes; il fallut tout ce que l'art et la bonne foi purent offrir de plus habile et de plus rassurant, pour amener enfin des esprits prévenus à nous donner la main. Cette alliance de bonne foi et d'habileté peut d'abord paraître étrange, mais je crois n'avoir pas besoin d'expliquer ma pensée. En me servant du mot d'art, je n'entends pas certes l'artifice. Mais à cette époque difficile, il ne suffisait pas de marcher dans une droite ligne, il fallait que chaque pas devînt utile : et c'est là que le talent du premier consul se montre dans tout son éclat. Cette habileté dont il donna des preuves au monde fut employée pour la gloire de sa patrie et pour le succès de toutes les entreprises formées dans le but du bonheur de cette même patrie.

CHAPITRE IX.

Visite de Rapp, et invitation de nous rendre à la Malmaison. — Conversation en route. — Attachement de Rapp au premier consul. — Chagrin et tristesse de Bonaparte. — Inquiétude de ses deux aides-de-camp. — Bonaparte renvoyant son déjeûner. — La promenade à cheval et crainte des assassins. — Les chevaux au galop. — Profonde affliction du premier consul et sa conversation avec Junot. — Dîner à la Malmaison. — La perte de l'Égypte. — Grands projets anéantis. — La colonne mémorable. — Le combat de Nazareth. — L'ordre du jour et le plus beau titre de noblesse. — Le tableau et le portrait. — M. Gros.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp qui venait nous demander à déjeûner, et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison ; nous lui donnâmes une place dans notre voiture, et nous fîmes la route ensemble.

J'ai parlé de Rapp de manière à donner de lui l'idée d'un brave et franc soldat, et à cette époque surtout ce caractère était le plus dominant en lui ;

mais la qualité la plus fortement agissante de son ame ressortait de l'attachement profond qu'il portait au premier consul (1). Aussi lui, Duroc, Lannes, Bessières, Lemarrois, deux ou trois de l'armée d'Égypte et de l'armée d'Italie, étaient-ils ceux de la cour naissante qui sympathisaient le plus parfaitement avec Junot, parce qu'ils parlaient le même langage. Le premier consul était pour eux ce qu'une maîtresse chérie eût été pour d'autres jeunes hommes la pensée dominante qui commandait à toutes les autres; cet attachement dont je donnerai des preuves à mesure que nous avancerons dans ces Mémoires. Junot était parfaitement bien compris par ceux que j'ai nommés; et lorsque M. de Bourrienne dit que Duroc ne rendait pas au premier consul l'amitié que celui-ci avait pour lui, je prends la liberté de le démentir, ainsi que je l'ai fait pour tant d'autres faits également erronés.

Le jour où Rapp vint, comme je l'ai dit en commençant ce chapitre, nous chercher pour aller à

(1) J'ai long-temps pensé que ce sentiment devait durer autant que la vie de Rapp, ainsi que le souvenir des bienfaits de son général; mais enfin... Du reste, quelqu'un m'a donné dernièrement une explication tellement satisfaisante de la raison qui lui fit accepter la place de gentilhomme de la chambre de Louis XVIII, que mon attachement pour le brave soldat redoublera encore, si elle est vraie. La chose est possible... Rapp, dans son bon cœur, peut avoir fait un rêve dont Louis XVIII était trop habile pour le réveiller. Cette histoire viendra à son appel, lorsque nous atteindrons son époque.

la Malmaison, nous remarquâmes promptement qu'il était triste, et qu'une pensée forte l'occupait uniquement. A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie, un reflet également triste, et nous n'étions pas arrivés à Nanterre que prenant la main de son brave frère d'armes, il lui dit :

« Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général... »

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative. Rapp inclina la tête d'abord sans répondre ; puis il dit en serrant fortement la main de Junot :

« Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Je le connais à présent comme si je ne l'avais jamais quitté, vois-tu! et lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... » Et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. « Et puis ensuite, lorsqu'avec cet air tout triste, il repousse son déjeûner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin..... Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé.... Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi.... Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris. »

Junot prit la main de Rapp, et la serra : c'était si bien sa pensée que le brave homme venait d'exprimer ! Je les regardai tous deux ; Junot avait les yeux humides... l'autre regardait par la portière ; il était honteux de son émotion.

« Mais... leur dis-je à tous deux, vous êtes, permettez-moi de vous le dire, comme deux enfans. Comment ! parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-même un assez fort pour en être presque honteux comme hommes !... Vous n'avez pas plus de raison que deux enfans, je vous le répète. »

Ces deux jeunes têtes se tournèrent l'une vers l'autre, comme pour se mirer respectivement. Je me mis à rire. Rapp se fâcha.

« Je puis être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme : mais moi qui ai bien vu la physionomie toute changée de mon général... Tu sais, Junot? »

Et il recommençait à se grimer comme le premier consul. « Moi qui l'ai vu, je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a : c'est du chagrin... c'est de la peine... Hier matin, après ce déjeûner qu'il n'a pas mangé, il a demandé ses chevaux, nous sommes sortis du parc par la porte de Bougival ; nous étions seuls avec Jardin : tant que nous fûmes en vue du château, le général alla au pas ; mais une fois que nous eûmes gagné et dépassé la grille, il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le

ventre, et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival, dans laquelle il pouvait dix fois se tuer ; car le cheval, rencontrant une des pierres rondes et polies dont ce chemin est rempli, aurait roulé tout en bas de la route, sans qu'il pût le retenir. Lorsque nous fûmes en haut, là, sous ces beaux arbres qui commencent le bois, alors il s'arrêta. Le cheval soufflait à ne pouvoir plus faire un pas. J'arrivai après le général, il était seul : Jardin était encore loin. Alors je ne songeai plus que le cheval pouvait tomber ; mais je vis dans ce bois tout sombre, tout désert, des assassins attendant, guettant mon général au passage.

« Je vis que la surveillance du dévouement ne peut être tellement active que le danger ne puisse arriver avant elle ; car enfin il était là depuis deux minutes !..... seul !..... Les malheurs qui auraient pu être accomplis en si peu de temps se présentèrent si vivement à moi que, dans le premier moment, je me suis peut-être oublié. J'ai pris la liberté de dire au premier consul qu'il allait comme *un fou* et ne savait ce qu'il faisait.

« — Que diable, mon général ! lui ai-je dit, on ne fait pas ainsi de la peine aux gens qui nous aiment.

« — Comment ! tu lui as parlé comme cela ? demanda Junot en riant d'un air étonné.

« — Certainement, répliqua Rapp ; et pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?..... Ils m'ont déjà fait la

peur là bas d'avoir déplu au premier consul en lui parlant aussi franchement ; mais je ne puis le croire : il sait que c'était le cœur qui agissait ..... Mais pour revenir à ce que je disais tout à l'heure relativement au chagrin du général, lorsque je lui fis remarquer la solitude qui nous entourait, il sourit comme ça (1)..... »

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume, accompagné d'un mouvement de tête tout-à-fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls comprendre et se figurer ceux qui l'ont connu.

« Et puis il me dit :

« — Le danger ne me fait pas peur, colonel « Rapp. Il y a même des instans où je l'appelle, « car il est des jours où la vie est lourde à porter. »

« Et là-dessus, le voilà reparti toujours avec son galop enragé. Mais cette fois, ajoutait Rapp avec un air satisfait, nous étions, sinon en plat pays, au moins en chemin convenable pour suivre le général. Aussi Jardin et moi nous ne l'avons pas quitté, et la tête de nos chevaux soufflait sur la queue du sien. Nous avons fait au moins six lieues, je crois ; et lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était beaucoup plus calme qu'au moment du départ. »

(1) Rapp accompagna cette phrase d'une suite de mots fort énergiques que je me dispense de placer ici. Son langage n'avait cependant rien de grossier, mais souvent il plaçait en manière d'interjection ou d'exclamation des mots assez difficiles à rapporter fidèlement.

Junot était rêveur. Tout ce que disait Rapp indiquait en effet qu'un chagrin très-vif affectait le premier consul. Junot questionna son camarade (1) ; mais celui-ci avait bien pu remarquer ce qui s'était offert à lui aussi fortement tracé sur ce visage qui recevait et transmettait si admirablement les émotions de sa grande ame ; mais il ne fallait pas lui demander de la finesse dans le coup d'œil pour expliquer ou deviner les choses d'après ces indications simples. Ainsi il avait jugé que le premier consul avait du chagrin, parce que son attachement lui avait donné une rectitude de coup d'œil qui venait de son cœur : mais quel était ce chagrin ? d'où provenait-il? voilà qui devenait une combinaison trop forte pour lui. Quant à moi, je demeurai étonnée de la manière presque éloquente avec laquelle il venait, quelques momens auparavant, de nous raconter toute cette promenade ; et je trouvai en cela une nouvelle preuve que le cœur possède l'éloquence la plus poétique. L'esprit ne peut mettre la sienne à côté : elle y paraît froide, sèche et compassée. Un mot lancé par ce volcan de l'ame agité par une passion, quelle qu'elle soit, est toujours plus persuasif, plus éloquent, que tous les discours d'un rhéteur.

(1) A cette époque, Junot comptait toujours parmi les aides-de-camp du premier consul. Il fut même quelque temps premier aide-de-camp de l'empereur. Il ne cessa d'avoir ce titre qu'en 1808, l'empereur ayant décidé que le titre de gouverneur de Paris était incompatible avec celui de premier aide-de-camp.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de La Jonchère (1) et de Bougival. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta; et comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied, et je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée dont il se servit sans l'ôter du fourreau pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table; il me fit mettre à côté de lui, et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes, qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai,

(1) La Jonchère n'était pas encore au prince Eugène à cette époque. L'allée dont je parle existe même toujours; elle répond à l'extrémité du château dans laquelle se trouvent les deux cabinets de l'empereur.

et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas ! le sujet n'en était que trop grave : nous avions perdu l'Égypte ! C'était en vain que le premier consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Il espérait encore que le bonheur de sa destinée influerait sur le malheur apporté dans celle de l'Égypte par ce malheureux Menou. Les Anglais avaient triomphé... tous leurs moyens avaient été employés dans cette circonstance que le ministère anglais avait regardée comme une question individuelle. En vain M. Pitt, M. Dundas, lord Grenville, avaient-ils donné leur démission, effrayés par l'ascendant de cet homme qu'ils détestaient ; leurs adieux ont été des vœux de mort pour frapper dans sa racine l'œuvre de sa création. L'expédition d'Abercrombie devait faire un grand mal à l'Égypte avec un chef habile. Avec celui qui était à la tête tout à la fois de l'armée et du gouvernement du pays, elle portait la ruine et la mort, et les débarqua toutes deux sur la plage d'Aboukir.

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul ; il lui avait communiqué ce qui allait être public, et ce qui l'était même probablement déjà, parce que le commerce devait avoir reçu des nouvelles par l'Angleterre, toujours intéressée à nous faire connaître nos désastres. Le premier consul avait paru tellement affecté à Junot, que lui-

même souffrait de la peine qu'il voyait peser sur une ame dont aucune affection n'était faible ou médiocre.

« Il y a si long-temps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Égypte ! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards neufs, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre plus grand plaisir ; lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi enfin, eh bien ! alors le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses ; et lorsque ensuite ses rêves brillans se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. J'ignore ceux que le ciel lui réserve : mais je puis affirmer que faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et que ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : *Junot... nous avons perdu l'Égypte!...* j'ai pensé à la douleur, oui, la douleur qu'il a dû ressentir lorsqu'il a reçu la nouvelle qu'en effet *on avait perdu l'Égypte !* et mon cœur s'est serré avec angoisse... Rapp avait bien raison !... mon général souffrait cruellement hier matin !... »

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure

que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Junot seul devait comprendre la souffrance : aussi est-il à remarquer qu'avant de le voir, il n'avait pas parlé du sujet qui paraissait causer son inquiétude et son agitation. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait si souvent reçu les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant. Junot pleurait avec l'abondance d'un enfant en me rapportant tout ce qui s'était dit pendant les deux heures qu'il avait passées avec le premier consul. Non-seulement Napoléon avait été dans cet entretien l'homme de la patrie, en pleurant sur une perte irréparable pour la prospérité du commerce de la France ; mais il avait encore été le chef de l'armée, l'ami des officiers. Il regrettait d'abandonner cette terre arrosée du sang de tant de milliers de Français ! ces sables brûlans dans lesquels devaient blanchir leurs ossemens !... « Il voulait, me disait Junot, élever un tombeau à Sulkowsky..... à Julien.... Il voulait ériger au pied du mont Thabor une colonne qui aurait porté les noms des trois cents braves que je commandais à Nazareth. Nous aurions aussi bravé les siècles, et la postérité aurait également trouvé notre gloire dans les déserts de la Syrie... Mais, comme mon général le disait, poursuivit Junot : « Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'An- « gleterre a tout détruit. »

Ce fut alors aussi que Junot m'apprit que ce qui n'avait été qu'ébauché allait recevoir son exécution.

Déjà en Égypte, lors du fameux combat de Nazareth, ce combat dans lequel Junot battit les Turcs, étant coupé du corps de troupes auquel il appartenait, se trouvant à la tête de quelques centaines d'hommes en face de l'avant-garde du grand-visir, commandée par Ayoub-Bey, forte de plus de trois mille hommes, le général en chef avait ordonné que cette victoire, l'un des plus beaux faits d'armes de nos guerres, serait consacrée d'une manière glorieuse; mais l'ordre du jour n'avait pas encore reçu son exécution. Le premier consul s'était servi des paroles les plus affectueusement honorables pour assurer Junot que la chose allait être exécutée. Voilà quel était cet ordre du jour. C'est un noble titre à conserver; mes enfans peuvent en être vains, de celui-là. Avec lui ils ne craignent pas que l'hérédité nobiliaire soit quelque jour contestée, ils seront toujours les fils du vainqueur de Nazareth.

Au quartier-général au camp devant Acre, le 2 floréal an VII.

ORDRE DU JOUR.

Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction particulière aux trois cents braves commandés par le général Junot qui, au combat de Nazareth, ont repoussé trois mille hommes de cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

Art. 1er. Il sera proposé une médaille de douze mille francs pour prix du meilleur tableau représentant le combat de Nazareth.

Art. 2. Les Français seront costumés dans le tableau avec l'uniforme de la 2e d'infanterie légère et du 14e de dragons. Le général Junot, les chefs de brigade Duvivier et du 14e dragons y seront placés.

Art. 3. L'état-major fera faire, par les artistes que nous avons en Égypte, des costumes de Mamelouks, de janissaires de Damas, des Alepins, des Delettes, des Maugrebins, des Arabes (1), et les enverra au ministre de l'intérieur à Paris, en l'invitant à en faire faire différentes copies, à les envoyer aux principaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et Naples, et à déterminer l'époque des concours et les juges qui devront décerner le prix.

Art. 4. Le présent ordre du jour sera envoyé à la municipalité de la commune des braves qui se sont trouvés au combat de Nazareth.

Le général en chef,

Bonaparte.

Alexandre Berthier,

général de division, chef de l'état-major-général.

Pour copie conforme au registre d'ordre,

L'adjudant-général.

(1) C'étaient les différentes nations qui composaient l'avant-garde du grand-visir. On a mis trois mille dans l'ordre du jour, parce que la première information ne fut pas juste: l'ennemi avait plus de quatre mille hommes.

Je crois, sans aucune prévention, que cet ordre du jour est unique dans nos guerres. Le Directoire, qui n'aimait pas à sanctionner la gloire de nos armées, fut cependant contraint de proclamer celle-ci, et des ordres furent donnés pour que celui du général Bonaparte reçût son exécution. Le concours eut lieu, mais après le retour du général en chef, et même après celui de Junot. Six peintres concoururent. Ce fut M. Gros que Junot déclara avoir le mieux conçu l'idée qu'il avait lui-même donnée de l'affaire, dans une petite notice qui avait été distribuée aux peintres. M. Gros avait le grand avantage de son admirable talent, aidé d'une connaissance plus particulière du pays, puisqu'il avait été en Égypte. Junot lui fit donc accorder le prix, et il fut chargé de faire le tableau; il ne fut jamais terminé, l'esquisse seule fut achevée. Le magnifique portrait du duc d'Abrantès, que j'ai chez moi, est l'œuvre immortelle (on peut le dire) de M. Gros; il était destiné à servir pour le grand tableau du combat de Nazareth. Ce portrait, dont la tête, c'est-à-dire la figure seule, est terminée, est un chef-dœuvre, non-seulement de peinture, mais de ressemblance. Que de fois j'ai remercié M. Gros dans mon cœur! Combien les arts sont sacrés et vénérables, lorsqu'ils sont ainsi créateurs, lorsqu'ils rendent à une famille affligée l'image parfaite de celui qu'elle regrette! La main qui a produit ce prodige doit être à jamais bénie.

CHAPITRE X.

Les Mémoires contemporains. — Les Russes et M. de Markoff. — La mort de Chatherine II. — Le prince Baratinsky et le prince Orloff. — Le prince et la princesse Dolgorouky. — Potemkin. — La révolution française, les bonnets rouges et préventions des étrangers. — *La reine de Hongrie* et les dames de la halle. — Les mystifications à la mode. — Thiémé, Fitz-James et Musson. — Grande mystification de l'Institut chez la princesse Dolgorouky. — Robert, les catacombes et la planche de Saint-Pierre. — Madame Demidoff.

Dans les Mémoires contemporains, j'ai déjà dit qu'une des parties les plus importantes à soigner était le caractère distinctif de l'époque. « Mettez des faits et des noms, » me répètent quelques personnes, de manière à m'impatienter. Des faits ! qui pense à mettre autre chose ? Des noms ! il faut bien qu'on en ait un ; et pour peu que les faits mettent des gens en scène, à moins que vous ne recommenciez le proverbe que M. Lenormand d'Étioles racontait si bien, et que je vous ferai connaître si Dieu me prête vie jusqu'à la fin du chapitre, il est difficile de faire des Mémoires sans écrire beaucoup de noms et de faits. Mais je crois qu'il en est

souvent aussi qu'il est bien de laisser au Moniteur qui est là pour les gens qui veulent savoir que le premier consul a reçu le corps diplomatique à deux heures moins cinq minutes, le 5 floréal en IX ; et puis arrivent alors les Mémoires vraiment contemporains pour vous faire faire connaissance avec les personnages dont parle *le Moniteur*.

Par exemple, quand il vous dit que le premier consul a reçu, après ou avant la parade, cent cinquante ou deux cents Russes qui lui ont été présentés par M. le chevalier de Kalistcheff d'abord, puis ensuite par M. le comte de Markoff, vous ne voyez que des uniformes verts, bien pincés, bien serrés, saluant en se frappant les talons, et puis voilà l'audience finie. Mais moi qui me rappelle assez bien le temps, les lieux et les choses, je tâcherai de faire faire presque connaissance avec ce gros prince Dolgorouky, ce même Russe, gendre de Baratinsky, ce Baratinsky que Paul Ier força de mener le deuil de son père, lorsqu'à la mort de Catherine il la réunit à son mari dans la même tombe (1). Le prince Dolgorouky n'avait rien du so-

(1) Alexis Orloff et le prince Baratinsky menèrent le deuil de Catherine II et de Pierre III, que Paul Ier avait fait déterrer pour le placer auprès de la czarine sur le même lit de parade. Une bandelette semblait les attacher l'un à l'autre et portait cette inscription : *Désunis pendant leur vie, réunis après leur mort.* Baratinsky et Orloff, tous deux exilés à Moskow, furent rappelés par ordre du nouvel empereur et reçurent l'ordre de marcher en tête du convoi.

lennel d'une telle cérémonie. Il était fort bon homme, avait une belle réputation militaire qui allait drôlement à sa rotondité ; et certes, si son beau-père avait eu affaire à son gros cou, il ne s'en serait pas tiré aussi aisément qu'avec Pierre III. Sa femme, fille de ce prince Baratinsky, était la personne la plus remarquable parmi les Russes alors à Paris, comme réunion complète de bonnes manières, de tournure distinguée, d'esprit même ; enfin tout était bien. On la trouvait impertinente ; comme elle ne l'a jamais été pour moi, je n'en sais rien. Elle avait de la raideur, un peu de guindage, de ces façons des femmes que nous nommons collets-montés, mais cette manière d'être n'était pas la sienne ; et ce qui n'est pas assez connu, c'est à quel point nous exerçions notre influence sur tout ce qui arrivait alors à Paris : voici dans quel sens.

La révolution française avait eu chez les puissances étrangères la plus terrible célébrité. Sans doute elle était justement frappée d'une sorte d'anathème dans ce qui concernait les malheurs qu'elle avait apportés. Mais sans entrer ici dans une discussion

Paul 1er fit en cela une action digne des plus grands éloges. Il rendit hommage à la mémoire de son père, sans porter atteinte à celle de sa mère. Comme il jugeait d'après lui-même, ce rapprochement des bourreaux et de la victime devait être une terrible punition !... Mais Baratinsky fut le seul des deux qui en ressentit l'effet. Il était pâle et tremblant, et fut obligé pendant toute la cérémonie d'avoir un flacon de sels près de lui. Orloff fut impassible.

qui me mènerait hors de mon sujet, quant à présent je prendrai le côté plaisant de la chose pour dire que dans les pays étrangers on était parfaitement et sérieusement convaincu que tous les hommes portaient des moustaches, des chapeaux ronds en cérémonie, mais habituellement des bonnets de police ou des bonnets rouges, des carmagnoles et des pantalons; puis, qu'ils juraient, et fumaient, et buvaient, enfin étaient de vrais saltimbanques : que les femmes s'en allaient en chemise par les rues, faisaient le rôle de la déesse Raison, juraient au besoin comme les hommes, et disaient à un ministre quand elles parlaient le beau langage : — Citoyen ministre, vous nous donnez là un fameux fricot !... A quoi le ministre répondait :

— Citoyenne, ce n'est pas le Pérou (1).

Vous voyez qu'il y avait là des élémens pour faire un beau bacchanal.

On me dira que je charge le tableau. Je le sais bien; mais, en revenant à la parole purement textuelle, il est de fait que quelques femmes parlant comme la dame au fricot avaient servi de modèles et posé pour faire peindre d'après elles toute la génération féminine de l'époque de 1801 et des années environnantes; que quelques hommes, tels que nos armées en renfermaient véritablement beaucoup dans ce temps-là,

(1) Ce joli mot fut dit en effet par un homme qui n'en disait guère que de spirituels, surtout par l'à-propos. Il répondit ce que je viens de rapporter à madame Lefebvre. C'est M. de Talleyrand.

donnaient la mesure d'après laquelle on jaugeait la pauvre France. Mais s'il en était ainsi au temps de ses malheurs, ce fut bien autre chose vraiment lorsqu'elle se releva de nouveau jeune et fraîche, belle et parée ! portant une robe brillante, coiffée de beaux lauriers ! De quoi s'avisait-elle ? ce n'était qu'une dévergondée, vivant avec de vrais sapajous, et des femmes au milieu desquelles la reine de Hongrie (1) eût été une élégante. Voilà quelle était du moins la version d'après laquelle nous étions jugés dans quelques cours étrangères, et particulièrement dans celles de Londres et de Pétersbourg. Cette opinion était tellement forte que j'ai vu des Russes quitter Paris après un séjour de plus d'une année, et parfaitement convaincus que ce qu'il convenait d'appeler la société n'était qu'un rassemblement de gens au milieu desquels on se trouverait comme au milieu d'un groupe formé dans la rue autour d'une affiche ; cela ne prouve pas pour le discernement de ceux qui n'y ont pas vu clair. Ils sont arrivés à Paris étant imbéciles parce qu'ils étaient partis de Moskow, de Kiow, de Kasan étant imbéciles, et que Paris, bien qu'il soit la ville aux

(1) On appelait ainsi autrefois la fruitière-orangère la plus riche de la halle. C'était elle qui conduisait la députation de la halle, qui avait jadis le droit d'entrer chez la reine et le dauphin le jour de la Saint-Louis et d'embrasser le roi. La reine de Hongrie, morte en 1776, a laissé une fortune de 250,000 francs ; mais elle n'en jurait pas moins, n'en buvait pas moins et n'en pensait pas plus.

envoyé chez Corcelet, le Chevet d'alors (1), chercher une dinde aux truffes.

Mais il y avait aussi de ces mystifications générales auxquelles tout un salon se prêtait, et cela sans le secours de Musson l'inimitable. Je parlerai plus longuement tout-à-l'heure de cette partie de l'arrangement social d'alors, car cela tient à l'époque. Le premier consul, qui avait ce genre de divertissement en aversion, le fit tomber en témoignant combien il lui déplaisait. Nous fûmes vertement réprimandés par lui un jour, Junot et moi, pour avoir fait mystifier un homme par toute une salle de spectacle dont l'auditoire était nombreux, et cela sans que les acteurs-spectateurs en fussent instruits. Je raconterai cette scène un peu plus tard.

La princesse D.....ky (2) était arrivée à Paris, dans le moment où ces sortes de divertissemens étaient fort à la mode, quoique la peur du premier consul les rendît plus rares. Quelques jeunes gens ou quelques femmes ennuyés de l'air cérémonieux de la belle et noble étrangère dont la fierté était mal venue dans un pays où la liberté, et surtout

(1) On ne peut cependant pas établir de comparaison. Chevet a porté son art à un tel point de perfection qu'il est impossible de le mettre en opposition avec rien au monde.

(2) La princesse D..... ky était fille de la princesse de Nassau-Ussingen. Catherine l'avait donnée pour femme à son père comme récompense après la révolution de 1762 (9 juillet, mais *surtout pour le* 15 *du même mois*).

l'égalité, le vrai, le véritable vœu des Français, était dans toute sa verdeur et son activité, résolurent de lui faire remplir un rôle dans une mystification. On connaissait ses prétentions à l'esprit. Ce fut le texte sur lequel on travailla.

La princesse D....ky occupait une maison située dans le faubourg Saint-Honoré. Cette maison était fort petite; et, lorsqu'elle voulait avoir vingt personnes, elle donnait du thé pour les réunir, mais à dîner elle ne pouvait inviter que huit à douze convives. On avait remarqué que ses dîners, qui, je crois, étaient un jeudi de chaque semaine, n'étaient composés que de savans. L'un des plus en crédit était un ami fort intime à moi, le bon et excellent Millin. Il fut un des premiers témoins de la petite scène que je rapporte.

Un jour, qui n'était pas celui des réunions ordinaires, il était cinq heures et demie; la princesse, très-fatiguée de plusieurs courses de curiosité de voyageuse, venait de rentrer chez elle et se reposait sur son divan, lorsque les deux battans de la porte de son salon s'ouvrent, et son valet de chambre annonce M. de Lacépède.

Or M. de Lacépède eût été mille fois le bienvenu chez moi, chez ses amis, parce qu'il y était connu et apprécié: mais la princesse ne l'avait jamais vu, et, malgré sa réputation de *savante*, il n'est pas sûr qu'elle connût ses ouvrages. Quoi qu'il en fût, le voilà entré; et comme il était, ainsi qu'on le sait, le plus poli des hommes, les complimens ne failli-

ressources, n'en offre pas pour guérir de cette infirmité-là ; témoin tous les français qui en sont atteints.

Mais pour en revenir à la manière guindée de la princesse D.....ky (voyez quel chemin j'ai fait pour la retrouver), je viens d'en donner l'explication. Ce n'était qu'en hésitant qu'elle faisait une prévenance. Il était en elle d'être polie, mais elle l'était froidement; se contentait d'abord de faire une révérence, même sans sourire, et ce n'était qu'après avoir acquis la certitude qu'elle trouverait ce qu'elle désirait, qu'elle s'avançait gracieusement en vous offrant la main.

Elle avait été très-liée avec Rivarol, qui était mort dans ses bras à Berlin, et dans ceux de deux ou trois autres dames russes ou polonaises dont elle était la plus jeune (1). L'abbé Delille l'avait aussi

(1) Elle était encore belle, selon quelques personnes, c'est-à-dire qu'elle était grande, bien faite; mais au-dessus de cette taille était une tête dont l'expression dure et sévère était presque repoussante. Potemkin en fut pourtant très-amoureux. Étant au siége d'Oczakoff, il lui en donna une preuve qu'il n'est pas au pouvoir de tous les amoureux d'offrir. Elle s'ennuyait et se repentait fort d'avoir accompagné son mari. Potemkin fit donner l'assaut. Je crois qu'il perdit huit ou dix mille hommes, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût attendu quelques jours. Ensuite les versions sont différentes, et même considérablement différentes. On dit que le prince fit tirer le canon, mais comme un signe de réjouissance convenu avec ses officiers pour un certain triomphe qui lui fut particulier; car *lui aussi* avait été fort ennuyé d'attendre.

beaucoup connue dans son émigration. M. de La Harpe, qui alors était tout en Dieu, la voyait également souvent. Enfin, de tout cela il lui était tombé sur les épaules une réputation de femme, non-seulement d'esprit (la chose eût été toute simple, elle en avait), mais de femme savante; et Dieu sait que rien n'est plus effrayant. Cela, ajouté à ses révérences à la première position, à ses rares sourires, lui avait donc mérité une attention spéciale. Or, à cette époque du renouvellement du siècle, il existait une mode dont les différentes nuances servaient journellement à l'amusement de la société : c'était les mystifications. La mystification est une chose que ce temps-là a vu créer. On s'est toujours moqué des gens; mais jusque-là il n'était pas venu à la pensée de faire de la bêtise un moyen de payer patente au gouvernement (1). Il existait des hommes dont l'état était spécialement de mystifier; c'était la mode; et après avoir arrangé son menu, discuté chaque chose pour qu'un dîner fût parfait, on disait souvent :

— Ah! il faudra mystifier monsieur ou madame N.....

Et l'on envoyait chez Musson, ou chez Thiémé ou bien chez Legras ou Fitz-James, comme on aurait

(1) Je sais bien que Musson, Legras, Thiémé, et les autres avaient des états ou des professions; mais on sait bien aussi qu'ils ne les exerçaient pas.

rent point en leur lieu. Lui n'était pas du tout embarrassé ; mais la princesse trouvait qu'il prenait une heure étrange pour faire ses visites. Quelques minutes n'étaient pas écoulées que la porte s'ouvre de nouveau, pour laisser entrer M. de Lalande. Bientôt arrive M. Suard. Enfin, dans l'espace d'un quart d'heure, tout ce que l'Institut avait de plus respectable par l'âge, de plus étranger au monde par la solitude à laquelle les obligeaient leurs études scientifiques, arriva dans le petit salon de la princesse D....ky. Bientôt la foule commença à devenir inquiétante ; et le plus remarquable, c'est que, dans le nombre, les auteurs du coup monté s'étaient bien donné de garde d'inviter les hommes de lettres que connaissait la maîtresse de la maison, dont la position devenait de plus en plus embarrassante. Il n'était pas question de grands airs ni de ces regards accablans qui déconcertent des personnages inférieurs ; ici, ce n'était ni le lieu ni le cas. La princesse avait de l'esprit, et sans s'expliquer ce que sa position avait d'étrange, elle comprit parfaitement que, quel que fût le but de cette réunion, vraiment bizarre, elle n'en était pas moins chez elle, et devait prouver que son humeur n'était pas toujours aussi désagréable qu'on le voulait bien dire. Cependant l'entretien devenait de plus en plus difficile à soutenir. Un des savans avait élevé une discussion sur les ivoires fossiles, trouvés je ne sais où, et il en appelait sans cesse à la princesse, qui ne savait où donner de la tête, lorsqu'enfin un

visage connu s'offrit à elle; Millin fut annoncé.

— Comment! dit-il à la princesse en lui baisant la main avec tout le respect qu'il aurait mis dans son salut à une sultane favorite, comment! c'est par un singulier hasard que j'apprends que vous avez reçu les plus rares curiosités de vos terres du nord?..... Comment, moi le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs! Ah! princesse, princesse!.....

Elle le regardait avec des yeux égarés. Enfin elle se fait expliquer la chose rapidement et à voix basse; et elle apprend que, l'avant-veille, la plus grande partie de l'Institut, un choix enfin dans toutes les sections les plus abstraites et les plus savantes, avait reçu une invitation à dîner en son propre et privé nom. Une note au bas de l'invitation disait que les objets les plus rares en histoire naturelle étaient arrivés à la princesse de ses possessions en Sibérie (où peut-être elle n'en avait pas), et qu'elle désirait non-seulement les soumettre aux estimables savans de la France, mais leur en faire un hommage qu'elle désirait qu'ils voulussent bien accepter. Il n'avait pas été nécessaire d'ajouter un mot pour faire dresser l'oreille à toute la troupe savante. Le partage d'une des mines d'or de M. Demidoff n'aurait pas tenté l'une de ces ames tout au savoir, tout à la science; mais la possibilité de posséder une vraie pierre de la lune, une carcasse (c'est-à-dire une côte) fossile d'éléphant, avait éveillé le talent dans sa retraite. Il avait remis sa perruque droit

sur son chef, tiré l'habit noir du tiroir, et était bravement venu à la reconnaissance des reliques. M. de Lacépède n'avait pas dormi pendant la seule heure de sommeil qu'il prenait chaque jour sur son travail *serpentique* (1), dans l'espoir de trouver quelque belle peau, quelque belle arête qui fussent reconnues pour l'une des dépouilles que laissaient ces beaux-vilains serpens de cent quatre-vingt-dix pieds de long qui parcouraient le monde il y a vingt-cinq mille ans. Une de ces peaux-là eût parlé plus mélodicusement à son oreille que le serpent de notre mère Ève ne l'a fait au jour fatal de la séduction.

Le fait résultant de l'explication donnée par Millin, qui n'avait pas vu les invitations (car on s'était bien gardé d'en envoyer aux habitués de la princesse), mais qui, ayant rencontré M. de Lalande aux Tuileries, et ayant appris de lui que le même jour il y avait une réunion scientifique chez la princesse D.....ky, s'était empressé d'y venir, s'étonnant seulement qu'elle l'eût oublié ; le fait, dis-je, résultant de cette explication fut que la princesse avait été ce que nous appelons *mystifiée*. Pour qui la connaissait bien, la chose était plus qu'une mystification. Ce qu'on appelle vulgairement le *qu'en dira-t-on ?* était pour elle d'une excessive importance; cette importance se manifestait surtout dans

(1) On sait que M. de Lacépède ne dormait qu'une ou deux heures au plus sur les vingt-quatre.

celle qu'elle mettait à répéter que tout lui était égal. Quoi qu'il en soit, une partie des personnes qui avaient accepté cette malheureuse invitation furent attrapées au moins si elles ne furent pas mystifiées; car il était six heures, et tout aussitôt que la chose circula dans les différens groupes, la plus grande partie de ceux qui les formaient prirent leurs chapeaux et gagnèrent la porte. A cette époque les restaurateurs étaient moins nombreux qu'aujourd'hui, et les vieux garçons eurent de la peine à trouver à dîner, car l'heure était avancée.

Cette aventure fut peu connue, et manqua en partie le but dans lequel on l'avait imaginée et entreprise. Les amis de la princesse (et elle en avait) se gardèrent de la défendre, car toutes les réfutations sont les plus maladroites choses du monde lorsque vous ne prouvez pas, avec les faits, que ce que vous niez est faux; mais ils évitèrent une explication. Millin donna à la princesse le meilleur des conseils; ce fut d'aller à la campagne pour une ou deux semaines. Pendant ce temps on oublia la course de l'Institut; car que n'oublie-t-on pas à Paris? et en bien moins de jours encore! plus tard on nia formellement la chose lorsque l'on vint à en parler, et c'était le mieux. Quant aux savans, ils furent les premiers à se taire : la dignité du savoir était compromise; et, comme le disait le vieux Robert qui maniait aussi bien la parole que son pinceau : — Pardieu! on aurait pu faire de cela une bonne affaire!

Et dans le fait, l'intérieur de ce salon, avec les différens visages, les physionomies étonnées au moment où l'on apprenait qu'il n'y aurait pour dîner ni éléphans, ni serpens, aurait, je pense, été assez plaisant.

C'était un brave et excellent homme que Robert. il avait pour moi une tendre amitié que je lui rendais cordialement. Il était homme d'esprit; non pas dans ce genre qu'on appelle *esprit*, c'est-à-dire quintessence de pensées, jaillissement d'idées, comme il y avait de son temps beaucoup d'esprits dans le monde : mais il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et son jugement étant parfaitement bon, sa conversation était des plus attrayantes. Combien l'épisode des catacombes raconté par M. Delille (1) était froid et sans couleur à côté de la narration rapide, animée, que Robert me faisait au coin de mon feu, à soixante-dix-neuf ans, du péril qu'il avait couru dans le musée de la mort (2)! Car on sait que c'est lui qui est le héros de cette aventure fameuse dans les annales de l'Académie de France à Rome. Elle a sans doute fourni un texte pour de beaux vers à l'abbé Delille; mais combien ces vers

(1) Dans son poëme de *l'Imagination*.

(2) On sait que Robert, le peintre de paysages et de ruines, étant à Rome comme élève de l'Académie de France, et allant étudier les fresques des catacombes de Saint-Sébastien, perdit le fil avec lequel il se guidait dans les détours de ces immenses souterrains. Il ne retrouva son peloton que le deuxième jour au matin.

sont froids ! comme ces expressions sont vides d'intérêt, à côté du danger véritable qu'ils doivent peindre ! tandis que les paroles simples de ce vieillard, tout débile, tout accablé par l'âge, vous montraient le jeune homme de vingt ans, dans l'horreur d'une agonie vivante, se traînant sur ces pierres qu'il est venu dessiner, et parmi lesquelles maintenant il ne cherche qu'un fil !.... Tout cet avenir de gloire qu'une imagination d'artiste sait ouvrir devant ses yeux charmés, comme il était éloquent, Robert, lorsqu'il le montrait dans les premières heures de son travail, au fond de ces lugubres galeries éclairées seulement par une torche solitaire ; lorsqu'il montrait cet avenir comme il le voyait alors, vaste, lumineux, nompareil en beauté à tout autre jusqu'à ce jour ! Et puis un rideau de plomb vient tout cacher..... Il a rêvé le ciel : c'est la mort qui le tient. A ces pensées, toutes de ravissement, ont succédé le souvenir d'une mère qu'il ne verra plus !... de sa patrie !... Puis la douleur physique de l'homme vient avec sa voix toute puissante. Il a faim..... il souffre..... il souffre des tortures.... Mais quelles couleurs peuvent peindre sa joie, son délire, lorsque sa main se posant sur ce tas d'ossemens, dont le froid le glace plus que le marbre, car les siens doivent s'y joindre, cette main rencontre son fil protecteur !... Les paroles qui racontent ce moment ne pourraient être dites que par lui-même. En parlant ici je ne fais que rappeler le souvenir de ce qu'il me fit éprouver ; mais je n'ai pas la prétention de le

faire partager. Il retrouvait, pour rendre ces impressions qui brûlaient et glaçaient son ame, des mots tels qu'il les eût dits à vingt ans, lorsque, entouré de ses joyeux amis, de ses bons compagnons, il leur racontait le danger auquel il venait d'échapper.

Une fois, il en courut un autre tout aussi éminent; et cela, peu de temps après l'aventure des catacombes. Celui-ci est moins connu.

Un jour, il était à Saint-Pierre; l'heure de la prière était passée; il était presque seul dans l'immense basilique, dont le calme silencieux n'était troublé que par les pas de quelques curieux qui erraient sous les cent voûtes du géant chrétien. Robert portait de tous côtés son jeune regard, vif, ardent et chercheur de merveilles. Tout-à-coup, il voit descendre une corde de l'ouverture de la grande coupole; un ouvrier s'en approche, y attache un seau rempli d'eau, et la corde remonte : on raccommodait la toiture. Aussitôt il voulut aller sur la coupole pour juger par lui-même du dégât occasioné peut-être par un coup de vent.

« J'étais curieux, me disait-il, de voir de près quel pouvait être le mal qui attaquait ce colosse de l'architecture moderne, qui, s'élançant dans les airs, semble se rire des monumens en ruines qui l'entourent et leur dire :

« Moi, je suis éternel !

Son orgueil me paraissait bien abattu. Cette corde, ce seau, cet ouvrier solitaire, tout cela me parut si

petit, que je voulus monter sur le dôme et voir ce qui lui était arrivé : il ne me faisait plus peur. »

Il y monta en effet. Arrivé sur la tête du géant, il fut d'abord frappé d'admiration à la vue de ce qui se déroulait devant lui. C'était un magnifique panorama, mais animé, éclairé par ce soleil à nul autre semblable, qui enveloppe toute la nature de ce voile de topaze et d'opale, qui ne flotte que sur les bâtimens, les arbres et la terre d'Italie. Puis il regarda autour de lui, et vit quelques maçons et quelques couvreurs qui réparaient le dommage fait à la toiture du dôme, en chantant d'une voix monotone et nasillarde (1). Pour faire monter plus rapidement l'eau dont ils avaient besoin, ils avaient imaginé de mettre deux longues planches attachées ensemble en travers de l'ouverture du dôme et de monter cette eau par le moyen d'une corde et d'un seau. Cette planche pouvait avoir deux pieds et demi peut-être de largeur; quant à sa longueur, elle était attachée à une autre par une corde : mais tout cet appareil n'était là que pour supporter un seau, et nul ne s'inquiétait qu'il fût ou non solide.

(1) Le peuple de Rome est musicien né comme tous les peuples du Midi; mais il a un accent nasal qui est terriblement nuisible à l'harmonie. On sait que la voix des femmes du peuple à Rome a quelque chose de glapissant qui fait mal à entendre. Ce n'est qu'en partie, lorsqu'il se trouve vingt ou trente personnes ensemble, que ces chants dont on nous parle tant, à nous autres barbares du Nord, vont véritablement au cœur. Il y a alors une harmonie d'accords qui est toute suave et toute séduisante.

Tout en regardant avec ces yeux de vingt ans, ces yeux qui ne voient le danger que pour le braver et s'en rire, Robert vient à penser que la vue de Saint-Pierre doit être bien bizarre, regardée du haut en bas, elle qui habituellement, comme tout ce qui a *base* et *faîte,* se regardait de bas en haut. Bientôt cette pensée devient un désir qu'il faut que Robert satisfasse; il ne s'inquiète pas si la planche qu'il regarde comme un pont est en travers sur une ouverture à trois cents pieds du sol. Il y pose un pied, puis un autre, et le voilà sur ce frêle chemin sans aucune possibilité de retourner en arrière.

Lorsque Robert me raconta pour la première fois cette histoire, au moment où *je le vis* sur cette planche, suspendu, pour ainsi dire, entre le ciel et le marbre sur lequel sa tête pouvait se briser, je fus saisie d'un vertige, comme celui qui avait dû le prendre dans sa course insensée. Nous étions autour de lui, avides de ses paroles, et le suivant pas à pas sur ce pont aérien.

« A peine, nous dit-il, fus-je au tiers de ma course, que je voulus jouir du spectacle que j'étais venu chercher, et je portai mes regards au-dessous de moi. A l'instant même, un sifflement traversa mes oreilles; ma tête se couvrit d'un voile d'abord tout noir, puis tout de feu; le vertige le plus terrible venait de m'envelopper. J'eus heureusement la présence d'esprit de fermer les yeux et de m'arrêter. Dans ce moment, je ne puis rendre ce que j'éprouvai en entendant murmurer à voix basse près

de mon oreille, les plus exécrables imprécations... C'étaient les ouvriers!.... Je rouvris les yeux, et voulus continuer ma route; car si je restais une minute de plus dans la situation où j'étais, je mourais même sans tomber : je sentis que de moi seul dépendait mon salut, et que ma force d'ame pouvait me sauver, mais *elle seule.* »

C'était alors, à ce point de sa course, que Robert vous faisait éprouver le partage d'une sensation inconnue. Il avançait d'un pas ferme sur cette planche étroite au bout de laquelle était une vie bien incertaine, lorsqu'il sentit craquer le bois sous ses pieds!... Il était alors au milieu de la planche, et le poids de son corps, si différent de celui de la corde et du léger baquet, devait nécessairement la rompre et l'entraîner dans sa chute.

« Ah ! dit un jeune homme qui entendit le craquement, la planche est pourrie!... Le malheureux va tom..... »

Il n'acheva pas sa phrase : le plus ancien des ouvriers mit la main sur sa bouche, et la pressa d'une telle force qu'elle était toute sanglante lorsqu'il le laissa aller.

Quant Robert eut mis le pied sur un terrain solide, et qu'il put voir derrière lui la planche, le gouffre, la mort enfin, il se mit à genoux et remercia Dieu.

« Ah ! mes amis, dit-il aux ouvriers avec un sourire de joie ineffable et des yeux tout baignés de larmes, ah ! mes amis, que je suis heureux ! »

Mais au lieu de partager son ravissement, les ouvriers le saisirent et le battirent avec une telle furie que le pauvre Robert cria : « Au secours ! »

« Malheureux Français !... coquin !... scélérat!... hurlaient en chœur les maçons ; ah ! quelle peur tu nous as faite !... »

Et les coups pleuvaient sur son dos. Robert crut qu'il allait devenir fou.

« Ah çà ! voulez-vous me laisser ? » leur dit-il, moitié riant, moitié se fâchant.

« — Ouf !... disait le chef des ouvriers ; je ne puis pas encore respirer !...

« — Et cet enfant, leur demanda Robert, pourquoi lui avez-vous mis la bouche dans cet état ?

« — Par saint Pierre ! ne voulais-tu pas que je le laissasse crier de manière à te faire perdre le peu de raison qui te restait ? »

Robert me disait qu'il avait pris la main du maçon, et qu'il l'avait serrée avec une cordiale et réelle amitié. Cette brusque franchise, témoignant ainsi de l'intérêt, pouvait paraître étrange dans sa manifestation ; mais elle n'en arrivait pas moins au cœur et le persuadait d'une façon plus touchante peut-être que les discours cérémonieux d'un homme du monde. Robert vit souvent ce maître maçon-couvreur pendant son séjour à Rome. Il fit pour lui deux tableaux dont l'un était un souvenir de cette journée ; je crois qu'il a été gravé, mais je n'en suis pas sûre. Il représente Saint-Pierre tel qu'il sera sans doute dans quelques siècles ; plus loin, le Co-

lysée n'a pas souffert d'altération. Il n'y a plus de palais Farnèse à bâtir.

Je parlerai encore de ce bon Robert... Il était mon ami; je l'aimais comme un père. Il fit pour ma galerie, dans l'hôtel de la rue des Champs-Élysées, un tableau que l'on prit long-temps pour une fresque, mais qui aurait pu être enlevé, car il ne tenait pas au mur; c'est l'œuvre de sa vieillesse (1). C'est sur cette toile que son pinceau s'est posé pour la dernière fois. On y reconnaît son charmant talent; c'est le soir d'un beau jour; et comme sa vieillesse, la fin radieuse d'une belle journée.

Il est une personne qui vint de Russie en France, à l'époque de la renaissance des bonnes relations entre les deux états, et dont l'arrivée ne sera jamais pour moi un souvenir ordinaire : car cette arrivée me donna une amie, une véritable amie, me fit connaître une ame dévouée, un cœur vraiment aimant. C'était une femme cependant qui était ainsi bonne pour une autre femme! Quels trésors dans ce caractère que le monde jugeait et frivole et léger! Combien, depuis, me suis-je applaudie d'avoir su l'admirer, de l'avoir aimée! tandis que cette foule méchante ne l'aimait, elle, que pour ses joies de fête, que pour le bruit de ses danses et de ses con-

(1) Sans doute, je ne prétends pas placer Robert au même rang que nos peintres célèbres; mais je pense que l'on ne peut lui contester la place à laquelle je le mets. Tout doit l'y maintenir; et sa modestie n'est pas le moindre titre à ajouter à son talent, d'ailleurs fort remarquable.

certs. Cette femme que j'aimais, moi, comme une sœur, qui méritait de l'être, c'était madame Demidoff.

Bonne Élisabeth !... Oui, elle était bonne; ce nom ne peut lui être disputé. Ses défauts, car elle en avait comme toute créature de ce monde, ses défauts ne furent jamais nuisibles qu'à elle seule : et encore... Si elle eût été hypocrite, calculée, fausse comme tant de femmes qui se réfugient derrière ce rempart, elle eût été parfaite.

Jamais je n'ai connu une ame plus ouverte et plus remplie de bons, de nobles sentimens. Que d'ingrats elle a fait !... Il en est entre autres parmi nous... Mais pourquoi signaler ùn être froid, égoïste, méchant, lorsque la main de sa bienfaitrice a jeté un voile sur son ingratitude basse et lâche ! Qu'il y demeure.

A toi, ma bonne Élisabeth, paix et repos ! Là où que tu sois, tu sais qu'il est une amie dont le cœur garde religieusement ton souvenir.

CHAPITRE XI.

Leçons de déclamation. — Le prévôt de Larive. — M. Brunetière et visite mystérieuse. — Promenade à Issy. — La maison de mademoiselle Clairon. — Les costumes grecs et romains. — Mademoiselle Clairon à quatre-vingts ans. — Toilette bizarre. — Le baron de Stael. — Le buste de Voltaire. — Le monologue d'Électre. — Mademoiselle Clairon et Talma *petit bonhomme*. — Misère d'une femme célèbre. — *La reine de Babylone* sans pain. — Générosité de Lucien. — Mademoiselle Clairon rendant justice à mademoiselle Mars. — Les Mémoires de mademoiselle Clairon.

J'avais joué la comédie avec mes jeunes amies avant mon mariage, et l'une des parties de mon éducation de salon avait été de me faire étudier, non-seulement la littérature poétique, mais de me faire souvent déclamer. J'avais eu pour maître un M. Laurent, le prevôt de salle de Larive, comme l'appelait ma mère; et Larive lui-même me faisait déclamer souvent, lorsque nous le trouvions à Saint-Mandé, chez une de nos amies dont il était parent. Mais j'avais eu quelquefois une bien autre maîtresse, si l'on peut dire ce mot pour des avis

donnés à une jeune fille qui ne se destinait pas au théâtre. Ceci me rappelle que je n'ai pas parlé en son temps de cette personne célèbre : mais avec les Mémoires, il y a cet avantage que l'on peut toujours revenir sur le passé.

M. Brunetière, cet ami dont j'ai souvent parlé, qui avait été mon tuteur et qui faisait tout ce qui était en lui pour en remplir dignement les fonctions, surtout relativement aux soins, me conduisait quelquefois à la campagne dans son cabriolet, lorsque des veilles trop assidues dérangèrent ma santé, en 98 et 99. Nous n'étions absens qu'une ou deux heures, et encore ma mère trouvait-elle le temps long; et moi de même, parce que je ne pouvais me trouver tranquille que lorsque j'étais près d'elle, et bien sûre qu'il ne lui manquait rien des mille et une fantaisies qui lui étaient nécessaires dès qu'elle en avait envie.

M. Brunetière me dit un jour : Je vais vous conduire aujourd'hui chez une personne bien célèbre; mais vous ne saurez pas son nom, il faudra le deviner. Et se penchant vers ma mère, il lui dit quelques mots très-bas en ajoutant plus haut : « Me permettez-vous de l'y conduire?

« — Comment! dit ma mère, je le crois bien.... Loulou, ajouta-t-elle, regarde, examine, et tu me diras quelle impression tu auras reçue de la personne que tu vas voir.»

Nous partîmes : il pouvait être midi. — «Nous allons prendre le chemin *des Mazettes,* me dit M. Brune-

tière ; parce que, ma chère enfant, je veux vous faire faire une belle et longue promenade. Il faut donner un bain d'air et de vie à ce visage de quinze ans qui est pâle comme celui que nous allons voir.»

Il faisait un temps admirable. On était alors au printemps, et j'avoue que j'éprouvai une vraie jouissance en traversant le Bois-de-Boulogne, et une partie du parc de Saint-Cloud. Nous entrâmes dans le village de Sèvres, et, prenant sur la gauche, nous gagnâmes Issy, qui devait être le but de notre course.

Nous entrâmes dans une maison assez belle, mais dont l'air délabré, l'état d'abandon m'étonna. Je ne comprenais guère qu'une personne âgée, une femme pût loger dans une maison paraissant abandonnée. Le domestique sonna long-temps sans pouvoir être entendu que de sept à huit chiens qui faisaient la haute-contre, le second dessus, la basse même à la basse-taille continue d'un gros chien de basse-cour, s'acquittant à merveille de son emploi de gardien en aboyant selon l'ordre. Une vieille personne vint enfin nous ouvrir. Elle me surprit par l'étrange manière dont elle était habillée; je croyais rêver. C'était un mélange si bizarre des modes d'autrefois et des costumes grecs et romains qu'il fallut que toute la loi de la politesse vînt me dire de me taire pour m'empêcher de lui éclater de rire à un nez qui lui-même comptait au moins quatre-vingts ans. Un nez ne peut pas cacher son âge. En voyant M. Brunetière, la vieille femme de chambre (car

un tablier garni de mousseline festonnée, ayant des bouffettes de rubans aux poches, constatait sa qualité *de soubrette*), fit un cri de joie.

« Ah que mademoiselle va être contente! s'écria-t-elle. Enfin vous voilà donc! Et puis mademoiselle Alexandrine, n'est-ce pas? Oh! comme elle vous ressemble! Chère demoiselle, vous avez un digne papa!... Et dire que nous ne pouvons pas offrir de fruits à cette chère enfant? »

Pendant tout le discours de la *Cléantis,* M. Brunetière m'avait aidé à descendre de cabriolet, et nous traversions une petite cour au milieu des jappemens de tous ces chiens qui faisaient un sabbat de désespérés, malgré les coups de cravache que la soubrette leur distribuait libéralement. M. Brunetière l'envoyait à tous les diables, surtout à cause de la ressemblance : car l'excellent homme louchait outrageusement, et quoiqu'il eût beaucoup de prétention lorsqu'il était jeune, il le savait fort bien. Il expliqua à la verbeuse personne que je n'étais que sa pupille, et nous entrâmes enfin chez la maîtresse de la maison.

C'était une femme fort âgée, malgré le titre de demoiselle qu'on lui donnait. Elle avait été d'une belle taille dans sa jeunesse, et l'âge ne lui en avait pas fait perdre une ligne. Ses cheveux blancs, mais sans poudre, étaient relevés, comme à la grecque, par derrière, et puis formaient par devant une sorte de toupet qui découvrait un front encore admirable de forme et laissait voir des sourcils dont le mou-

vement accompagnait tous ceux d'un œil au regard calme et pourtant animé. Le costume de cette femme, dont l'aspect m'imposa d'abord que je la vis, était aussi extraordinaire que celui de sa femme-de-chambre. Quoiqu'il fît déjà chaud, elle portait une sorte de mantelet en mousseline, point mis sur ses épaules comme on mettait les mantelets, mais tourné autour d'elle comme un manteau antique. Elle avait ensuite une robe de dessus plus courte que l'autre, et faite évidemment dans le dessein d'avoir une tunique; la robe était blanche, ainsi que celle de dessus, et bordée avec de ces bordures comme on en a beaucoup porté en 95 (1) : c'était une guirlande de lauriers. Cette dame, qui me paraissait toute singulière et qui pourtant m'attirait, était assise dans un grand fauteuil à oreillettes, ayant une peau d'ours sous ses pieds, et autour d'elle une table chargée de livres. Un buste de Voltaire en marbre, et de la plus grande beauté, était devant elle, ainsi qu'un grand portrait de Lekain; plusieurs autres bustes et plusieurs portraits étaient rangés ou accrochés le long d'un mur à peine recouvert par un papier commun dont l'humidité faisait tomber les lambeaux. La désolation de cette maison paraissait encore plus fortement peut-être dans cette chambre, entourant

(1) C'était des feuilles de laurier, de rose, de toute espèce de feuillage et de fleurs. On imprimait cela à Jouy, principalement dans la belle manufacture de M. Obercampf, et puis on posait ces bordures au bas des robes.

de sa misère une femme âgée et dont tout l'ensemble annonçait les habitudes de l'aisance.

Aussitôt qu'elle aperçut M. Brunetière, bien loin de lui témoigner cette joie annoncée par sa femme-de-chambre, elle fronça le sourcil, rentra ses lèvres par un mouvement que je n'ai vu qu'à elle, et s'écria :

« Ah! ah! monsieur, vous voilà donc enfin! Et votre ambassadeur, pourquoi n'est-il pas aussi venu? il aurait jugé par lui-même de la bonté de l'asile qui reste à Idamé, à Électre, à Sémiramis. » Et levant le bras d'une manière théâtrale, elle le dirigea vers une partie du plafond par laquelle en effet l'eau tombait dans le salon, bien qu'on fût au rez-de-chaussée.

« Eh quoi! poursuivit-elle avec un accent que je ne puis rendre. Eh quoi! monsieur le baron de Staël manque ainsi à sa parole, à la foi jurée! Pourquoi, monsieur, vous qui connaissez ses engagemens envers moi, ne l'obligez-vous pas à les tenir? car enfin, ajouta-t-elle, enfin, monsieur, il pleut dans mon appartement. »

J'écoutais et regardais cette femme, singulière dans son parler, dans son costume, et qui pourtant ne me faisait pas rire; elle ne me donnait même pas l'idée de me moquer d'elle. J'éprouvais même beaucoup de peine à l'entendre se plaindre de mauvais procédés. M. Brunetière, qui n'avait nul tort dans cette affaire, s'avança d'abord vers elle, lui baisa la main avec un respect qui parut

l'adoucir, et me nommant à elle, il lui dit : « Sa mère est une Comnène. »

La vieille dame voulut se lever, mais il y avait impossibilité.

« Mademoiselle, me dit-elle, j'ai beaucoup connu monsieur votre oncle et monsieur votre père ; ils me faisaient l'honneur de venir me voir. Je suis comblée de vous posséder chez moi. Voulez-vous bien permettre ?... »

Et me prenant la main, elle me baisa sur le front avec une solennité qui faisait sourire M. Brunetière. Je mourais d'impatience de savoir le nom de cette personne qui m'inspirait une sorte de respect, au milieu de tous ces débris, et débris elle-même d'une nature déjà bien loin de nous. Je regardais mon tuteur qui eut enfin pitié de moi.

« Vous voyez que mademoiselle Clairon a un entourage digne d'elle et de ses beaux souvenirs, » me dit-il en me montrant les bustes de Voltaire et de Lekain.

Mais je ne suivis pas la direction de sa main. Mon regard s'était aussitôt porté sur la personne dont je venais d'apprendre le nom. Mademoiselle Clairon ! elle, si fameuse, si admirable dans le rôle d'Électre, d'Aménaïde, d'Idamé, de Sémiramis : elle ! cette femme chantée par Voltaire, louée par l'Europe entière : je la voyais là, devant moi, presque octogénaire, dans un état voisin de la misère, et paraissant accuser de son malheur un

homme dont le nom aurait au contraire dû être une certitude de trouver en lui un appui pour le talent malheureux. Je la regardai, et mon regard lui dévoila probablement une partie de mes pensées ; car, me prenant la main du bras qu'elle avait de libre (l'autre était paralysé), elle me dit :

« Oui, ma chère demoiselle, c'est *Clairon* que vous voyez devant vous. Je suis cette femme que Voltaire remerciait de faire le succès de ses pièces; je suis cette femme que l'Europe entière est venue entendre déclamer les beaux vers de cet immortel génie. »

Et elle s'inclinait devant le buste de Voltaire.

« Ma patrie a été reconnaissante et libérale en louanges, ajouta la célèbre actrice en riant amèrement ; elle m'a donné beaucoup de couronnes. » Et sa main se dirigeait de nouveau vers le buste de Voltaire. Je m'aperçus alors pour la première fois qu'il était entouré de couronnes de feuillage, de beaucoup de papiers et de mille objets que mademoiselle Clairon avait probablement reçus pendant sa longue carrière dramatique.

« Je lui ai fait hommage de tout ce qui m'a été offert, dit l'artiste ; c'est au maître que l'élève doit ses succès. » Et, se plaçant avec une dignité toute théâtrale, elle récita une ode de Voltaire, qui lui était adressée, et dans laquelle, bien loin de reconnaître ce que disait mademoiselle Clairon, il la remerciait lui-même du succès de ses ou-

vrages, auquel il associait *ses anges* (1) à la vérité.

« Mais il n'en pensait pas un mot, dit l'actrice avec un sourire fin ; et il avait raison. »

Mon tuteur, voyant à quel point mademoiselle Clairon m'intéressait, la pria de nous réciter quelques vers d'un de ses rôles favoris ; elle se recueillit un moment, puis commença ce beau monologue d'Électre, et le dit tout entier avec un art et un talent admirables. Je ne sais si nous trouverions aujourd'hui ce talent aussi parfait ; mais je dirai que, lorsque je rencontre, dans un talent dramatique, du naturel, du sentiment, une voix belle et sonore, un accent persuasif, je ne m'informe plus de quelle école il vient, je ne m'inquiète plus s'il est *romantique* ou *classique*. Je ne m'égare pas dans de sottes distinctions qui n'ont aucune valeur. Faites bien, et puis tout ira *bien* aussi. Quoi qu'il en soit, je fus enchantée de mademoiselle Clairon, et je me promis bien de me faire conduire souvent à Issy par mon tuteur.

Elle aimait à causer, et causait bien ; elle avait un langage fort châtié et professait un profond mépris pour tout ce qui tenait aux nouvelles méthodes. Elle nous dit qu'il y avait un *petit bonhomme qui s'appelait Talma*, et qui avait eu l'audace de se donner comme son élève. « Je ne sais pas comment il joue, ajouta-t-elle, mais il m'importe peu. J'ai fait dire à ce misérable successeur de Fréron qui

(1) M. et Mad. d'Argental.

ne laisse pas les morts en paix plus que les vivans, de mettre dans sa feuille que je n'avais jamais donné de leçons à M. Talma (1).

« — Mais il a beaucoup de talent, » lui dis-je bien timidement, car elle m'imposait avec son *air royal*.

« — Oh ! je ne le lui conteste point, » répondit-elle poliment, mais avec cet accent de voix qui veut dire : Je ne vous écoute pas.

Je pris congé de mademoiselle Clairon, en lui demandant la permission de revenir : elle me l'accorda avec une grâce parfaite.

« Mes respects les plus profonds à madame votre mère, me dit-elle en me disant adieu. J'ai eu l'honneur de la voir lorsqu'elle arriva à Paris avec son habit grec : c'était un astre de beauté.

Lorsque nous partîmes, M. Brunetière s'approcha de mademoiselle Clairon, et lui remit un rouleau en lui parlant très-bas ; elle lui répondit assez haut :

« Cela vient bien, car le boulanger ne voulait plus donner de pain à la reine de Babylone. Mais vous êtes un digne homme. Mademoiselle, me dit-elle en me montrant le rouleau que venait de lui remettre M. Brunetière ; voyez-vous cet argent ? eh bien ! c'est votre tuteur qui le donne de sa bourse, pour que la pauvre Clairon ne meure pas de faim.

(1) Elle a entendu Talma, et je sais qu'elle en fut ravie. Elle lui donna quelques avis dont il a profité.

Il le donne pour cet homme sans foi, cet ambassadeur, ce mari d'une femme célèbre, pour M. le baron de Staël enfin, qui laisse l'eau du ciel arriver dans ma pauvre demeure (1). »

Lorsque nous fûmes partis, mon tuteur me raconta comment M. de Staël, dont il était le conseil et l'ami, avait été amené à entrer dans cet arrangement avec mademoiselle Clairon pour cette maison d'Issy. « M. de Staël est un brave et bon homme, ajouta Brunetière ; mais, mon enfant, je vous prie de ne pas répéter ce que vous avez entendu ce matin : mademoiselle Clairon est malheureuse, et comme la misère aigrit le caractère, elle est injuste pour M. de Staël.

« — Mais il ne la paie pas, lui dis-je, puisque c'est vous qui êtes l'ange sauveur de cette femme qui sans vous mourrait de faim. Comment votre

(1) M. le baron de Staël, alors ambassadeur à Paris, avait acheté une propriété à mademoiselle Clairon. Il était également stipulé que la maison dans laquelle elle logeait à Issy serait entretenue aux frais de M. de Staël. Aucune des clauses n'avait été exécutée. M. Brunetière, tout homme d'affaires qu'il était, ne pouvait pas tirer du sang d'une pierre ; et M. de Staël était tout-à-fait *un roc* à cet égard : sa femme, qui ne l'aimait guère et qui, malgré tout ce qu'on a pu dire, était cependant fort bien pour lui, ne pouvait pas, ayant des enfans, liquider et payer des dettes insensées, mais pourtant justes. Mademoiselle Clairon mourait de faim au milieu de tout ce conflit de rejets et de prétentions. Lucien lui fit accorder un secours ; mais ce fut Chaptal qui eut le noble lot de la tirer de la misère et de la faire mourir en paix.

ami Gohier ne la sauvait-il pas de cette misère horrible ?

« — Le gouvernement était trop pauvre. Mais vous, parlez-en à Lucien : une jeune bouche a bien de la grâce en demandant du pain pour une femme comme mademoiselle Clairon. M. de Staël ne peut pas la payer, et moi, j'ai mes charges. »

Je parlai à mon beau-frère. Mademoiselle Clairon eut un secours très-fort ; mais ce ne fut que sous le ministère de Chaptal qu'elle fut vraiment secourue.

On trouve dans un recueil d'écritures de personnes célèbres, deux pièces assez curieuses à cet égard ; l'une ne contient que quelques mots très-énergiques, par lesquels mademoiselle Clairon était à la porte du ministère de l'intérieur, *demandant du pain*.

L'autre ne porte que ces deux lignes également expressives :

« *Bon pour deux mille francs payables à l'instant à mademoiselle Clairon.*

« CHAPTAL. »

Je la voyais quelquefois. Elle m'aimait beaucoup ; mais Talma et mademoiselle Mars faisaient naître entre nous des disputes perpétuelles. Je me fâchais, parce que ne les voyant pas jouer, elle ne pouvait apprécier tout le talent de ces deux êtres doués par le ciel du génie dramatique. Talma pouvait encore

être critiqué, mais mademoiselle Mars était dès lors ce diamant parfaitement pur, sans une tache, sans un défaut. Enfin un jour je fus tout étonnée de trouver ma vieille Clairon tout humanisée pour mademoiselle Mars; j'en fus tellement surprise que je ne puis, même encore aujourd'hui, attribuer ce changement qu'à une cause: c'est que mademoiselle Clairon a vu mademoiselle Mars dans l'un de ses rôles; elle n'en est pas convenue, mais j'en suis presque certaine. Je lui en parlais tant qu'il était impossible qu'elle n'eût pas la fantaisie de voir elle-même ce chef-d'œuvre de la scène. Ce qui me le prouva le plus évidemment, ce fut un compte rendu, pour ainsi dire, d'un rôle dont je lui avais parlé, et que mademoiselle Mars jouait comme un ange; c'était *la Pupille* de Fagan. L'artiste habile me parla de choses qui ne se racontent pas, mais qui frappent fortement, comme, par exemple, ce bouquet que la jeune fille laisse tomber: comme mademoiselle Mars faisait cette action si simple en elle-même, et en même temps dévoilant tout le secret d'un jeune cœur! C'était la nature, mais la nature charmante, c'était une jeune fille qui devait rendre tous les hommes fous d'amour. Eh bien! mademoiselle Clairon me parla de cette action comme quelqu'un qui l'a vue. Je sais bien qu'un vieux M. Antoine, autrefois ami de Lekain, allait chez mademoiselle Clairon, et lui rendait compte des événemens remarquables de la *Comédie Française* (car c'était ainsi qu'il fallait dire avec elle,

autrement elle se fâchait) ; mais je ne pense pas que ce soit de lui qu'elle ait pris une opinion qui put avoir autant d'influence sur la sienne, et même au point de la faire changer. Non ; je suis convaincue que mademoiselle Clairon se sera fait porter à la Comédie Française, dans une chaise à bras, et qu'elle aura voulu juger elle-même de mon bon ou de mon mauvais goût. J'ai revu mademoiselle Mars souvent hors de la scène depuis cette époque ; je ne me rappelle pas si je lui en ai parlé : elle ne peut qu'en être flattée.

Mademoiselle Clairon travaillait alors à un ouvrage dont elle ne publia qu'une partie sous le titre, je crois, de *ses Mémoires*. Elle y parle de l'art dramatique, et donnait des leçons qui ne peuvent être que parfaites. Cet ouvrage devait être fort long; je ne sais ce que seront devenus les manuscrits. Je dis les *manuscrits*, parce que plusieurs cahiers étaient classés par elle pour les différentes parties qu'elle traitait dans l'art dramatique. Celle des costumes est, selon elle, fort importante ; elle était glorieuse de pouvoir dire que c'était elle qui avait joué pour la première fois le rôle d'Électre, *sans poudre, sans paniers,* et des chaînes imitant le fer pour attacher ses mains ; aussi son portrait était-il fait de toutes les façons dans ce rôle et avec ce costume simple et naturel qui fit crier après elle les premières fois, mais qui lui attira les remercîmens de Voltaire dans une charmante lettre en prose et en vers qu'elle m'a lue plusieurs fois. Elle avait,

par exemple, une vanité dont rien ne peut donner l'idée.

On sait que mademoiselle Clairon a été la cause, innocente à ce qu'on prétend, du suicide d'un homme qui se tua d'un coup de pistolet ou de fusil, je ne sais trop lequel des deux. Mais toujours est-il que, toutes les nuits, à une heure, elle entendait le coup de feu; qu'elle fût au milieu d'un bal, endormie, en route, dans une auberge, n'importe, il dominait la musique d'une fête, il la troublait dans son sommeil, il résonnait comme le coup de feu du bandit, et il se faisait entendre dans la cour d'une maison de poste comme dans celle d'un palais. Je ne sais s'il n'y avait pas un peu d'exagération; mais elle, qui ordinairement était fort exaltée, tout en parlant dignement, abandonnait ici tout apprêt, tout ce qui pouvait lui donner une apparence de volonté de faire effet. Albert, qui croyait au magnétisme, voulut, après avoir entendu mademoiselle Clairon, me démontrer que la chose était possible. Je riais, alors... Hélas! depuis cette époque, j'ai eu moi-même une terrible et épouvantable leçon pour m'apprendre la crédulité.

CHAPITRE XII.

Sourire de Bonaparte. — Narrations et jugemens de Napoléon. — Le combat d'Algésiras et l'amiral Linois. — Sir James Saumarez. — Napoléon pleurant de joie sur les succès de la marine française. — L'abaissement de l'Angleterre pensée dominante de Bonaparte. — Activité dans les ports de la Manche. — Défaite de Nelson. — La flottille de Boulogne. — Plaisanteries de Brunet sur les *péniches*. — Influence de la prison sur la discrétion. — Le tribun, la tribune et les petits tribunaux. — Déluge de pamphlets. — Scènes fréquentes du premier consul et de Fouché. — Dîner avec M. de Lucchesini et *abandon* diplomatique. — Principes républicains de Junot. — Conversation remarquable avec l'ambassadeur de Prusse. — Minauderies de madame de Lucchesini et les *r* impossible à prononcer. — L'âge des femmes. — Les auteurs probables des pamphlets.

Pour ceux qui ont souvent approché Napoléon, il est un souvenir qui est inséparable de sa personne; c'est la lumière qui se répandait sur tous ses traits lorsqu'il souriait, mais avec la connaissance de son sourire: alors ses yeux, vraiment fort beaux, son regard incomparable s'adoucissaient; et pour peu que le sourire fût provoqué

par un noble sentiment, alors sa physionomie avait une expression surhumaine. C'était dans de tels momens que l'homme n'était plus homme.

Un jour je me rappelle qu'il eut un de ces instans fugitifs, mais sublime. En racontant lui-même le fait qui lui donnait de l'émotion, il se complaisait dans chacune de ses paroles, et l'étude de sa figure était alors vraiment remarquable. J'en parlai à ma mère le même soir, et je ne sais si je mis dans ma narration tout ce que j'avais ressenti une heure avant; mais il est de fait qu'elle-même fut émue. Il n'était pas facile de lui remuer l'ame au nom du premier consul: aussi regardai-je cela comme une sorte de victoire.

Aujourd'hui je ne pourrais rapporter la chose en son entier, sans y mettre du mien. Le fait m'est présent comme il l'est à la pensée de tout cœur français. Il se joint à un autre événement également en rapport avec notre gloire navale. Mais je ne puis les faire passer de mon souvenir sur le papier: il en est beaucoup de cette sorte, et je crois que la chose arrive toutes les fois que c'est l'ame qui *se souvient*, et non la mémoire qui *se rappelle*.

Le combat d'Algésiras est le premier des événemens dont je veux parler; le second parvint en même temps à la connaissance du premier consul. Ce combat d'Algésiras était bien fait pour émouvoir sa grande ame. La conduite admirable du contre-amiral Linois devait trouver un écho de gloire près de Napoléon, surtout lorsque sa valeur habile fai-

sait triompher notre pavillon aux trois couleurs de celui du léopard. Le contre-amiral Linois se trouvant dans la baie de Gibraltar, devant Algésiras, avec son escadre forte de deux vaisseaux de quatre-vingts canons, un de soixante-quatorze, une frégate de quarante, combattit sir James Saumarez, qui avait sous ses ordres deux vaisseaux de quatre-vingts canons, quatre de soixante-quatorze, une frégate de trente-six et un lougre. Des batteries de terre appuyaient bien un peu les Français, mais ce n'était qu'un faible secours si l'on veut considérer que notre amiral prit un des quatre vaisseaux de soixante-quatorze, appelé *l'Annibal*. Cette belle affaire, dont le contre-amiral Linois eut toute la gloire (car l'Espagne ne les secourut que par quelques coups de canon qu'envoyèrent les batteries de terre), cette belle affaire était une joie au cœur du premier consul. Elle eut une suite également brillante; le capitaine Troude, montant un des deux vaisseaux français de la petite escadre du contre-amiral Linois, *le Formidable*, de quatre-vingts canons, se trouva séparé de son chef quelques jours après l'affaire d'Algésiras; il rencontre sir James Saumarez, encore tout meurtri du combat, et surtout honteux de sa défaite. Il n'avait avec lui que trois vaisseaux de soixante-quatorze; mais le capitaine Troude était seul avec son vaisseau de quatre-vingts, et n'avait plus pour ses huniers que ses mâts de perroquet. Toutefois le Français ne recula pas; il livra bravement bataille, et

après une heure et demie de combat, il démâta un des vaisseaux de sir James Saumarez, et le contraignit à l'abandonner.

Voilà les faits. Je crois pouvoir affirmer qu'ils sont certains, car je les tiens non-seulement d'une source révérée, mais encore d'une autre qui ne peut être révoquée en doute. Mais ce que je ne puis rendre, c'est l'expression de Napoléon racontant ces deux événemens et donnant avec des yeux humides des bénédictions, si je puis employer ce mot, au contre-amiral Linois pour avoir attaché un prénom de gloire à nos mâtures. Les victoires navales étaient rares à cette époque; le premier consul sentit vivement tout le bonheur de celle-ci. Je l'ai vu, et je puis l'affirmer. Je l'ai vu lorsqu'il n'était que le premier du gouvernement, pas encore consul à vie !..... pas encore empereur !..... Oh oui !..... oui ..... Alors il était bien toujours le général Bonaparte, le vainqueur d'Arcole, de Lodi, de Marengo..... l'homme de la patrie !..... celui qui alors, heureux d'être le premier de ses fils, ne voulait pas d'autres titres. Il aimait cette patrie..... Il l'a toujours aimée.

Le contre-amiral reçut la seule récompense qui fît alors battre un cœur français; c'était un sabre d'honneur. Mais la patrie reconnaissante multipliait à l'infini cette récompense, par les louanges qu'elle donne encore à celui qui fit triompher notre drapeau.

Depuis le traité de Lunéville, Napoléon avait

rendu toute leur activité à ses idées relatives à la descente en Angleterre. Il les avait laissé reposer pour traiter de plus graves questions. Mais depuis que la pacification presque générale de l'Europe était certaine, et que l'Angleterre paraissait être le seul empêchement à la paix universelle, le premier consul disait hautement qu'il voulait tout tenter pour l'amener à traiter enfin avec la république française. C'est surtout à cette époque qu'il faut placer la véritable origine de la haine qui s'est élevée entre le premier consul et le gouvernement britannique. Je dis le gouvernement, parce que je ne confonds pas la nation avec le cabinet de Saint-James. Il est en Angleterre plus qu'ailleurs peut-être de nobles cœurs, de vastes et beaux talens aux conceptions fortes et hardies, des ames ardentes qui conçoivent et rêvent le génie. Ceux-là ont compris le grand homme; leur hommage suffit : il vaut à lui seul plus que mille louanges; un mot de lord Byron frappe de mort la vie politique de tel individu que je ne veux pas nommer, tandis qu'un seul mot aussi de ce même Byron ajoute des rayons à une auréole.

Tous ceux qui ont étudié de près le caractère de Napoléon ont pu voir que la pensée dominante de cette grande ame fut l'abaissement de l'Angleterre. Elle aurait dû sinon l'aimer, au moins l'estimer pour sa haine elle-même et son désir de victoire. Ce fut sa plus constante étude; et je puis affirmer que, dans les quatorze années où il a eu la puis-

sance, et pendant lesquelles je l'ai sûrement beaucoup et bien vu, j'ai vu aussi la volonté immuable de cette vaillance, toujours avide de gloire. Il croyait qu'il pourrait donner à la France celle de vaincre une rivale qui ne combat jamais avec d'égales armes ; et toutes ses mesures tendaient vers ce but.

Boulogne fut désignée, dès l'époque de 1801, comme le chef-lieu de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche on vit tout à coup la plus grande activité ; on y construisait une foule de petites embarcations. Des divisions de bâtimens légers sont organisées ; des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même. *La flottille*, ainsi qu'on l'appelait, créée avec le plus grand appareil, tous ces préparatifs faits avec fracas et avec intention, portent en effet le trouble, répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britannique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson, ce hardi partisan de la marine anglaise, promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme *une flotte*. Il vient devant eux, et plus il en a ri, plus il doit avoir de honte; car, malgré ses bombardes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu de résultat. Il se fâche et reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates ; des péniches, des chaloupes canonnières, des bombardes, des brûlots,

des bricks, couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier consul. Il était donc animé par trois motifs réunis qui devaient le faire vaincre ; et il faut ajouter aux deux premiers celui peut-être le plus fort des trois, le désir d'effacer un non-succès. Mais hélas! cette fois ce fut une défaite d'autant plus réelle, que les préparatifs de Nelson étaient reconnus par lui-même dans son propre rapport, comme devant lui donner tout avantage sur ceux qu'il attaquait. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappela que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable disposition (1), et dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations, et passer entre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les forts et les batteries de la côte, la flottille fut sauvée; la perte de Nelson fut immense, et lui, contraint de s'éloigner en rugissant de cette proie qu'il avait promis de dévorer.

Quelques mois après je fus à Boulogne. Le com-

(1) 1er août 1798. Lorsqu'il brûla et ruina toute la flotte qui avait porté l'armée française en Orient.

mandant du port me montrait tout ce qu'il y avait de remarquable, et dans ce temps-là il y avait beaucoup de choses remarquables dans un lieu tel que Boulogne, ce dépôt des grands desseins, des vastes projets d'un grand homme. Le commandant me racontait ce qu'il appelait les *merveilles* de cette attaque nocture par Nelson ; cet homme n'était pas éloquent, et pourtant il le devenait aussitôt en faisant cette narration, en parlant surtout de cet accord unanime qui régnait entre nos marins et nos soldats. Ce visage aux traits durs, aux muscles peu plians, ce visage s'animait et devenait presque beau. Et puis, ce ciel au bleu d'ardoise sur lequel s'élançaient des milliers de gerbes de feu, ces éclats de bombes, ces cris des combattans ; il peignait tout et avec vérité. Cet échec fit à Nelson, ainsi que je l'ai su d'un officier qui depuis fut quelque temps à son bord, une peine d'autant plus sensible, qu'il avait annoncé son triomphe, et qu'à Londres il y avait des préparatifs faits par ses amis pour célébrer sa victoire.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères, et tellement petites, qu'en plaisantant à Paris, où toujours on plaisante, on les nommait des coquilles de noix. Un jour Brunet, qui à cette époque était vraiment bien drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là ? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des *péniches* (1), lui répondait Brunet.

La réponse ne plut pas ; et le pauvre Brunet fut passer vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là : soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien ?

— Oh ! que si fait ! répondit Brunet. Je sais très-bien ce que je fais. Mais, ajouta-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

Les applaudissemens et les rires furent universels. Et, pour dire la vérité, Brunet était parfaitement drôle et bien comique ; sa seule figure excitait une hilarité générale. Il eut aussi, vers la même époque, une correction paternelle de la main du préfet de police pour lui apprendre à faire son thème autrement que sur des choses touchant au gouvernement. Il expliquait à sa mère, sa sœur, son frère, je ne sais plus quel nom avait le compère, ce que c'était que le tribunat. Après l'avoir fait de cette façon claire que nous lui connaissons,

(1) Nom des petites embarcations qui allaient avec les chaloupes canonnières. Celles-ci étaient plus fortes et plus grandes.

mais qui est bien la plus plaisante chose que j'aie jamais vu, il finissait par dire:

— Enfin, vois-tu, si je suis tribun, ces petits gars là.....

Et il montrait ses petits enfans en se frottant les mains.

— Si je suis tribun, toi tu es tribune, et puis ceux-là seront des petits tribunaux.

Le premier consul aurait dû rire tout le premier de ces mauvaises plaisanteries qui peuvent n'avoir pas toute l'élégance d'une phrase d'excellent ton, et néanmoins le fait est qu'il faut rire en les écoutant et qu'il aurait dû le faire; mais tout ce qui l'entourait voulait se rendre nécessaire: sans cesse l'orage semblait le menacer, et souvent la main qui le faisait gronder aurait pu l'arrêter. Je vais en fournir un exemple.

Il m'arriva, vers cette époque à laquelle nous sommes parvenus, un événement assez singulier; il se rattache à d'autres faits, qui donnent une grande couleur au temps d'alors. Ce sont les pamphlets. Il en courut un si grand nombre dans la deuxième année du consulat, que le général Bonaparte finit par avoir une humeur violente contre Fouché, et cette humeur éclata dans plusieurs scènes qu'il lui fit. Ces scènes étaient d'autant plus désagréables pour le ministre qu'elles n'étaient pas entre le premier consul et lui seulement, mais bien devant quinze ou vingt personnes, ainsi que j'en fus moi-même témoin un jour à la Malmaison, et

l'autre jour aux Tuileries. Cette dernière avait pour but de frapper sur les étrangers, au fait, beaucoup plus que sur Fouché; car il faut dire que la Prusse travaillait l'opinion d'une manière indécente par l'opposition des révérences, des paroles obséquieuses de M. de Lucchesini, qui apportait à Paris tout ce qu'il fallait pour déplaire à l'homme qui gouvernait alors. Il avait un profond mépris pour les principes libéraux sous quelque forme qu'ils se présentassent. La révolution ne lui apparaissait qu'escortée ou précédée de 93 et de ses horreurs. C'était une résolution arrêtée chez lui de ne pas vouloir comprendre, de ne pas vouloir admettre les bienfaits immenses que ces mêmes malheurs nous avaient légués. Je dînais un jour avec lui chez madame Divoff, une Russe établie à Paris, et aimant la France comme sa patrie. Il y avait peu de monde, et la conversation s'engagea sur la politique ; je ne m'en mêlais guère à cette époque, ainsi qu'on peut le croire, mais je n'en prêtais pas moins une oreille attentive à ce qui se disait autour de moi lorsque le sujet me paraissait bien traité. M. le marquis de Lucchesini avait non-seulement beaucoup d'esprit et de finesse, mais quand il le voulait, il était assez aimable, et son laid visage devenait un peu moins déplaisant. Je n'ai jamais aimé pourtant ses phrases toujours souffrantes à force d'être tiraillées et subordonnées à une politesse qui lui était imposée par une loi que lui-même promulguait. Et puis cet éternel sourire qu'il voulait rendre aimable, et qui

était moqueur sans grâce, et sans aucun accord avec deux yeux dépareillés, tout son ensemble enfin ne me plaisait pas. Mon approbation est sans doute de peu de poids, mais il me semble que rien n'était moins fin que son abondance de finesse. Peut-être notre position d'alors me rendait-elle difficile à cet égard. Il me restait l'humeur un peu altière de nos temps républicains; et la gloire des armes consulaires ne me la rendait pas plus modeste; et sans doute la Prusse sentait que le traité de Lunéville, et celui d'Amiens qui se préparait, donnaient par leur conclusion des bases d'airain à notre belle France. Se voyait-elle contrainte à parlementer avec le sort et feindre avec la force ? Cela se peut et ne me donne pas une autre opinion. Je n'en approuve pas davantage la méthode de l'humilité. Plus on courbe la tête, plus on donne de facilité au pied ennemi pour se poser dessus; et si cette tête ne se relève que dans l'ombre... Oh ! alors, honte à elle.

Le jour de ce dîner dont je parlais à l'instant, M. de Lucchesini était dans une de ces dispositions de franchise que les diplomates *pratiquant* la diplomatie doivent regarder comme des minutes fugitives. Junot, dont c'était l'état habituel, fut tout étonné de se trouver en rapport avec un homme dont la manière de voir était pourtant loin d'être la sienne, mais avec qui du moins il pouvait discuter. On parla beaucoup des différens traités qui venaient d'être signés; le concordat surtout, le concordat fut le sujet d'une discussion d'autant plus bizarre,

que M. de Lucchesini était le défenseur du premier consul contre Junot. Il approuvait également *la nomination du roi d'Étrurie*, que Junot de son côté, et dans ses principes républicains, regardait comme le premier coup porté à nos libertés. Il faut avoir vécu à cette époque pour savoir quel était le langage des serviteurs les plus dévoués du grand capitaine dont l'épée et la bannière nous avaient d'abord rallié. Lannes, Junot et plusieurs autres, n'avaient pas même l'idée d'une royauté *possible ;* ils y furent amenés par les degrés que l'homme habile fera monter à celui qu'il voudra dominer. Il y avait, dans la force de Napoléon, une force attractive impossible à vaincre. On n'y songeait même pas. A l'époque dont je parle, elle agissait déjà activement, et ceux qu'elle soumettait n'en avaient pas l'idée. Ce fut le texte de la conversation de M. de Lucchesini. Quoique extrêmement sobre, il se laissa entraîner par delà les bornes que portaient sûrement ses instructions, et il y eut *plus* que de l'abandon ; Junot de son côté, franc et ouvert, comme il l'était toujours, dit beaucoup de paroles qui eussent été plus à leur place dans son cabinet que dans un salon étranger, rempli de nos ennemis. Le premier consul apprit tout l'entretien dès le jour suivant ; ce ne fut que quelques mois après que Junot sut que son général avait été mécontent et du dîner et de la conversation. Il n'aimait pas plus à être blâmé par un ami que par un autre, Napoléon, et ce dîner eut des suites. Les pamphlets

dont j'ai parlé plus haut étaient en grande partie rédigés par des étrangers du corps diplomatique, alors à Paris. Le plus curieux de la chose, c'est que madame de Lucchesini était, disait-on, dans le comité dirigeant (on ne connaissait pas encore le *comité directeur*); le fait me parut bouffon pour beaucoup de motifs: un des plus forts, c'est que les femmes dans ma jeunesse parlaient beaucoup en France de la patrie, de sa gloire, de ses malheurs même; mais elles ne s'en mêlaient pas. Cela devait être pour nous; mais madame de Lucchesini avait été élevée à l'école d'une cour qui avait en cela le reflet de celles de Pétersbourg et de Vienne, où les femmes, étant souveraines, il y avait jusque dans les plus basses classes un besoin féminin d'intrigues et de prétentions agissantes. M. de Lucchesini lui-même admettait ce moyen, comme un des moyens prépondérans de sa diplomatie. Cela pouvait être sous Louis XIV, lorsque madame d'Harcourt contribuait à faire assurer une succession de cent couronnes (1); mais à Paris, en 1802, cela n'avait plus de cours. Quoi qu'il en soit, madame de Lucchesini, autrement *la marchesina*, comme nous l'appelions, se mêlait de causer de choses trop fortes

(1) Lorsque Philippe V entra dans la salle du trône, à Madrid, une des choses qui le frappa le plus fut cette représentation des cent royaumes sous sa domination. Mais on sait que ces royaumes n'étaient guère plus grands qu'une de nos belles provinces, la Bretagne par exemple. Ceux d'Amérique étaient seuls de vrais royaumes.

pour sa tête ; il était évident qu'elle était *serinée*, ou, pour parler plus juste, elle était *perroquétisée*, si l'on veut me passer le mot, et ceux qui l'ont connue le trouveront plus juste.

C'était une bonne personne que *la marchesina ;* mais je ne sais pourquoi elle était complètement ridicule. Il y avait en elle un composé d'airs minaudiers d'une jeune fille de seize ans (1) qui devenaient insupportables avec un visage de quarante-cinq, une taille de cinq pieds trois pouces, et un nez de la plus respectable dimension qui ait jamais été prise pour faire une chose pareille. Ajoutez à cela que la marquise mettait un collier de velours noir, qu'elle parlait comme un enfant, disait *ze*, et prétendait ne pas pouvoir prononcer les *r*... C'était à n'y pas tenir.

« Comment ! lui disait un jour un homme de beaucoup d'esprit que ses petites grimaces amusaient beaucoup, comment ! vous ne pouvez pas dire :

« *Je t'aimerai toujours ?*

« — Je ne peux pas prononcer les *r*... répondit-elle en baissant les yeux et détournant modestement

(1) Elle avait la singulière coutume d'allonger sa paupière en frottant ses cils avec une épingle noircie à la bougie. Les femmes turques emploient le même procédé pour embellir leur regard, mais se servent de surmé. Quant à sa prononciation, je sais par moi-même et pour l'avoir entendue qu'elle prononçait très-bien les *r* les plus ronflans quand cela lui convenait. T.

la conversation ; je ne peux pas dire Paris, il faut que je prononce *Pa-is*.

« Je ne conçois pas madame Visconti, disait-elle un jour ; que veut dire cette manie de se rajeunir? encore si elle le faisait d'une manière un peu vraisemblable.... Par exemple *moi*, si je disais que j'ai vingt-cinq ans, on ne me croirait pas. Aussi, lorsqu'on me demande mon âge, je réponds : J'ai trente ans dans trois mois et demi.

Il faut remarquer que ces deux dames étaient à peu près du même âge, c'est-à-dire que madame de Lucchesini entrait en nourrice à l'époque où madame Visconti en sortait, et celle-ci avait, au temps dont je parle, cinquante ans, lorsque madame l'ambassadrice était si avare pour elle, si généreuse pour ses amies. Mais elle était en effet bonne personne malgré ses petits travers ; et, quoiqu'elle y joignît le défaut très-sérieux de se mettre horriblement mal, elle était, je le répète, bonne personne et, au demeurant, femme du monde.

Au dîner dont j'ai parlé tout à l'heure, son mari était venu sans elle. Je crois que, quelque légère qu'elle parût, bien qu'en cela il n'y eût certainement aucun calcul, je le dis sans plaisanter, elle aurait eu le sentiment qu'il allait beaucoup plus loin qu'il ne convenait dans la route qui lui était tracée à elle-même, et M. de Lucchesini n'aurait pas été aussi franc-parleur qu'il le fut ce jour-là. C'était là vraiment un curieux spectacle que cette dispute entre ces deux hommes dont l'un, le séide

de Bonaparte, le blâmait de ses dispositions à régner, et l'autre, son ennemi, se réjouissait de le voir s'engager dans la route des sceptres et des couronnes.... Sa joie semblait prévoir que ses pas s'embarrasseraient dans cette confusion de jouets et de hochets, et qu'il trébucherait contre eux !... Quoi qu'il en soit, je suis certaine que M. de Lucchesini ne fut pas tout-à-fait oublieux de cette conversation singulière. Il y a même plusieurs personnes qui croient que cette gaieté, cette franchise, ce laisser-aller, tout cela n'était que plaisanterie; moi, je ne le crois pas. M. de Lucchesini avait mille moyens de connaître la façon de penser de Junot, qui, certes, n'était pas cachée. Il est vrai que le caractère distinctif de cette diplomatie d'alors était de la finesse quintessenciée, qui bien souvent, mon Dieu! était déjouée par la plus simple des démarches, et demeurait toujours en humilité devant la diplomatie honorable, droite et loyalement faite. Quant aux pamphlets qui nous inondaient de leur venin, je crois que le premier consul était un peu injuste en attribuant autant de part à leur émission en France, aux personnes du *camp diplomatique* du Nord. Les deux comtes de Cobentzel en étaient incapables, et cela je le certifierais au prix qu'on voudrait exiger. M. de Markoff est le seul qu'on pouvait soupçonner, ainsi que M. de Lucchesini, et encore, tous deux auraient-ils agi sans les ordres de leur gouvernement? L'empereur Alexandre, jeune alors et l'ame toute loyale, comme elle

l'est au matin de la vie, commençait, malgré l'orage qui gronda peu de temps après, à ressentir cette admiration qui amena l'amitié du Niémen. Elle ne le faisait pas aimer Napoléon, en 1802; mais l'ame qui admire n'est jamais susceptible d'une lâche et basse action. Je crois que ces journaux écrits à l'avance, ces pamplets, ces libelles aux pages injurieuses, aux invectives personnellement adressées au premier consul et à sa famille, étaient surtout colportés par beaucoup de ces étrangers qui venaient nous demander des plaisirs et nous apportaient la discorde. Le premier consul n'a jamais pu savoir la vérité tout entière de cette manœuvre d'iniquité; cependant bien des faits auraient dû mettre sur la voie. Deux cents exemplaires de ces écrits diaboliques furent saisis dans le boudoir d'une jeune et jolie femme, dans l'appartement de laquelle on n'aurait dû trouver que des romans, des fleurs et des billets doux. Le premier consul riait en apprenant ces choses, mais son rire était amer.

CHAPITRE XIII.

Les bains publics de Paris sous le consulat. — Les bains d'Albert et le paquet mystérieux. — Pluie de pamphlets. — *Une quinzaine du grand Alcandre.* — Libelles à la main. — Bonaparte, Junot et Bussy-Rabutin. — La fille des bains d'Albert. — Papiers à mon adresse et interrogatoire. — Le commissionnaire inconnu. — Récit de mon aventure à Junot. — Fausses conjectures et ma mère soupçonnée. — Pamphlets envoyés à ma mère et brûlés par elle. — Junot rassuré. — Lettres de mon frère et remarquable coïncidence. — Conversation curieuse entre Junot et le premier consul. — La lettre de mon frère présentée à Bonaparte. — Défiances de Napoléon à l'égard de ma mère. — Madame Gehenneu et madame Hulot. — M. d'Orsay défendu par Junot. — Scène dramatique dans le cabinet de Napoléon. — Souvenir d'une blessure et le premier consul pâlissant. — Napoléon énumérant ses vrais amis. — Junot, Duroc, Rapp, Lannes, Marmont, Berthier, Bessières, Eugène et Lemarrois. — Rapp grondant Bonaparte. — *Mon vieil ami.* — Ma mère malade, et vif intérêt du premier consul. — MM. Corvisart, Desgenettes et Yvan. — Anecdotes de l'armée d'Italie.

Peu de temps après ce que je viens de raconter, voici ce qui m'arriva à moi-même.

L'élégance reprenait partout ses droits ; cepen-

dant elle était loin d'être complète, surtout dans ce qui concernait l'intérieur de nos maisons. Par exemple, pour avoir une salle de bains, il fallait presque toujours la faire construire dans l'hôtel que l'on achetait; il n'était donc pas du tout extraordinaire de voir les femmes les plus élégantes aller aux bains de Tivoli, aux bains d'Albert (1), et même aux bains Vigier. Malgré l'éloignement, j'allais toujours aux bains de Tivoli. Ils étaient ce qu'ils sont toujours, le meilleur établissement de ce genre; mais à la fin de ma première grossesse j'étais paresseuse, et les bains d'Albert étant très-près de chez moi, j'y allais plus souvent qu'à Tivoli.

J'étais un jour dans mon bain; lorsque la baigneuse qui me servait habituellement, appela ma femme de chambre pour lui remettre un paquet de papiers qui venait d'être apporté pour moi. C'était une immense enveloppe, de celles qui servent à renfermer des papiers comme dossiers. Dessus il y avait pour toute inscription : *A madame Junot la jeune*. Avant d'ouvrir ce paquet, je fis appeler la baigneuse, et lui demandai qui le lui avait remis. C'était, me dit-elle, un homme âgé, habillé de noir, et l'air fort respectable et comme il faut; mais le signalement qu'elle me

(1) Les bains d'Albert n'existent plus. Ils étaient situés dans une belle maison du quai d'Orsay, là où se voit aujourd'hui la caserne du prince Eugène. (Je lui donne son premier nom, je ne lui en sais pas d'autres.)

donna m'était aussi inconnu que si elle m'eût fait celui d'un mandarin au bâton blanc ou bleu arrivant de Kanton. Comme je ne pouvais pas ouvrir ce paquet mystérieux dans ma baignoire, je le fis décacheter par ma femme de chambre ; et tout aussitôt il s'échappa par la chambre une foule de petits papiers grands comme une feuille à billet, recouverts sur les quatre côtés d'une écriture fine et serrée, extrêmement lisible et fort soignée. Nous nous mîmes d'abord à rire, car tous ces papiers s'envolaient comme s'il y eût eu de la magie dans le fait. On aurait dit la petite boîte de Gracieuse et Percinet ; mais il n'était rien de tout cela. C'était tout ennuyeusement des exemplaires de trois différents pamplets écrits à la main, et quelques-uns d'un journal royaliste qui s'imprimait alors clandestinement, et dont j'ai oublié le nom. Je sais que lorsque la police de Fouché, et surtout celle plus active du préfet de police, surveillaient l'impression de trop près, alors on se contentait d'en faire écrire quelques centaines de feuilles, ce qui, avec plusieurs hommes dévoués, n'était que l'ouvrage de quelques heures. Un de ces pamphlets était surtout infâme ; il avait pour titre : *Une quinzaine du Grand Alcandre.* Il paraissait en effet tous les quinze jours ; mais celui-là n'était pas imprimé comme celui dont j'ai oublié le nom, et qui d'ailleurs était tout à-fait un journal, méchant à la vérité, mais non pas dans le genre de l'autre. Le plus curieux, c'est que le premier con-

sul y était accusé de dépenser des sommes folles pour ses maîtresses ; la pauvre Bellilote y était traitée avec une rigueur que certes elle ne méritait pas ; mais il y avait des sottises si plates, tellement absurdes, qu'en vérité il n'y avait ni de quoi rire, ni lieu à se fâcher ; mais bien à être indigné jusqu'au dégoût de tant de turpitudes. Lorsque le premier consul le sut pour la première fois, ce fut au retour d'un voyage qu'il fit dans les provinces du Nord. Les accens d'amour et de reconnaissance dont le son le poursuivait encore, formaient une contre-partie bien dissonante avec ces glapissemens de la haine impuissante. Il n'y fit pourtant pas grande attention, si ce n'est pour demander ce que c'était que le *Grand Alcandre*. Lorsqu'il sut que c'etait Louis XIV, il se mit en colère, et fort sérieusement.

« — A Louis XIV ! s'écriait-il : eh, bon Dieu ! ces « gens-là ne me connaissent donc pas, pour me « comparer à lui ! A Louis XIV !..... »

Et il reprenait le libelle, le lisait et répétait en frappant du pied :

« — Louis XIV !..... »

Il fallut lui expliquer où et comment *le Grand Roi*, qui n'était pas *grand*, avait reçu le surnom de *Grand Alcandre*. Il n'avait jamais lu les œuvres de Bussy de Rabutin ; il les fit demander, et les lut dans une nuit. Cette lecture le révolta. Le lendemain matin à son déjeûner, il en parla dans ce sens à Junot :

« *Ton* comte de Bussy-Rabutin, lui dit-il, était « un méchant homme. »

La spécialité du pronom venait de ce que Junot est né dans le village dont Bussy-Rabutin était le seigneur (1); son château subsiste toujours, et même en fort bon état, du moins l'était-il lorsque je l'ai vu en 1802. Mais je reviens à ma surprise à la vue du déluge de petits papiers qui s'échappèrent de l'immense enveloppe, tandis que j'étais dans ma baignoire.

Comme je ne pouvais pas les lire, et que mon impatience était extrême de connaître d'où ces belles choses pouvaient me venir, je sortis de mon bain, quoiqu'il y eût à peine un quart d'heure que j'y fusse entrée, et je me mis à chercher dans cette multitude de petites feuilles si je ne trouverais pas une lettre d'envoi, ou plutôt une lettre d'avis; mais

(1) Il y avait encore une tourelle dans laquelle était une galerie de portraits plutôt badigeonnés que peints, mais fort curieux par le fait même de leur réunion. C'étaient toutes les femmes de la cour de Louis XIV, avec un emblème composé par Bussy-Rabutin. Cet ouvrage fut fait par lui pendant son premier exil, du moins commencé et terminé du six au septième. Madame de La Vallière avait sa violette; madame de Montespan, une partie des sept péchés capitaux; madame de Sévigné, cousine de Rabutin et à laquelle il n'a jamais pardonné de lui avoir résisté, était représentée en buste et dans une balance. De l'autre côté était un gros joufflu de zéphir soufflant tant qu'il pouvait, et faisant pencher la balance dans laquelle il était. Au bas était écrit: *Plus légère que le vent.*

je ne trouvai rien, pas même un indice, si ce n'est pourtant un seul, mais il était bien léger, bien subtil surtout; aussi je n'osais pas en parler. Ce fut le premier consul qui s'en empara lorsque, me questionnant sur toute cette affaire, je me hasardai à lui communiquer mon doute quoiqu'il fût provoqué par une cause bien légère : c'était *un parfum*, néanmoins ce parfum avait une odeur pasticulière, et les papiers l'avaient également; mais cette explication entre lui et moi, nous ne l'eûmes que long-temps après.

Avant de quitter le bain, je fis venir Marie, la baigneuse qui m'avait remis le paquet. Cet envoi me confondait : moi si jeune, si étourdie, comment pouvait-on me choisir pour me remettre entre les mains des choses tout-à-fait compromettantes, pour ceux qui les envoyaient? car moi et mon mari ne formions qu'une opinion relativement au premier consul. Il y avait dans tout cela une machination dont j'avoue que je ne comprenais pas le but; mais il y avait quelque chose, cela était évident. Je demandai donc à Marie si elle avait quelque notion sur le personnage noir qui lui avait remis le paquet.

« Prenez garde à ce que vous allez répondre, lui dis-je, car l'affaire peut être sérieuse pour nous. »

La pauvre fille pâlit; elle ne savait rien, cela était clair. Elle me demanda en grâce de croire qu'elle était innocente; « elle reconnaîtrait le vieux singe, s'écria-t-elle, entre cent mille vieilles têtes

comme la sienne. » Ce n'était plus un vieux digne monsieur, respectable et *comme il faut*. C'est alors que je sus qu'il lui avait donné six francs ; elle voulait les jeter. Elle avait vraiment peur, parce que dans le premier moment je pris la chose au sérieux. Malgré mes dix-huit ans, je faisais un juge d'instruction fort sévère, quoique je ne misse pas au secret, et que je ne fisse pas attendre mes pauvres accusés six mois pour les tuer ou les absoudre. Enfin je ne riais pas du tout, et Marie me répondait en tremblant, tout autant qu'elle le ferait aujourd'hui devant le procureur du roi, si on l'accusait d'être chef d'une émeute, qu'elle ne savait pas ce que contenait le gros paquet qui lui avait été remis. C'était une brave et bonne fille que je connaissais, dont la mère était ouvrière en dentelle, et dont le frère avait fait les campagnes d'Italie et d'Égypte. Il était dans la garde consulaire et servait, au même temps dont je parle, dans le régiment des guides à cheval. Lorsque je vis Marie aussi tourmentée de la crainte d'avoir mal fait, je fus certaine qu'elle était non-seulement innocente de toute connivence, mais ignorante de la chose elle-même ; je lui dis que c'était bien, qu'elle pouvait se retirer, et surtout garder les six francs, et j'achevai alors de m'habiller ; car pour le dire en passant, l'interrogatoire avait eu lieu entre ma baignoire et le panier à linge, tandis que j'avais mes pieds dans de grandes pantoufles, ma personne dans un grand peignoir, ce qui ne laissait pas d'être assez magistral,

en raison de la largeur des manches, excepté pourtant qu'elles étaient blanches, ce qui me donnait bien plus l'air d'un Pierrot que d'un avocat général.

En m'en allant, je vis Marie qui pleurait. Ce n'était pas du tout mon affaire, parce que je ne me souciais nullement qu'elle allât semer de la graine à histoire et à caquets, ce qui arriverait certainement si on la voyait dans un état à croire qu'elle avait perdu père, mère, frère et amoureux. Je lui recommandai le silence, en reprenant mon air sérieux; et je remontai dans ma voiture après avoir eu le soin d'emporter avec moi tous les maudits pamphlets et même les morceaux déchirés de la grande enveloppe. La pauvre fille ne fut pas toujours aussi heureuse en juge pour cette même affaire.

Quant à moi, je ne laissai pas d'être inquiète de de cette singulière aventure. Quelle pouvait être la personne assez peu instruite de mes relations, de mon intérieur, pour aller me choisir, *moi*, femme du général Junot, l'ami le plus dévoué, le serviteur le plus fidèle du premier consul, pour déposer en mes mains des libelles non-seulement contre lui, mais contre ses sœurs, dont l'une d'elles était mon amie, et que j'aimais tendrement (1)? Je demeurai

(1) J'étais alors fort liée avec madame Murat; nous nous sommes tutoyées assez long-temps encore. Ce ne fut qu'à l'époque de l'empire que moi-même, sans qu'elle prit la peine de m'en faire apercevoir, je compris qu'il serait fort ridicule que je lui disse : « Comment se porte ton altesse? »

confondue devant cet amas de sottises grossières. Un moment j'eus la pensée d'aller demander conseil à ma mère sur ce que j'avais à faire ; mais mon bon ange, je crois, me dit d'aller chercher Junot sans perdre de temps, et c'est ce que je fis.

Je le trouvai qui allait partir pour les Tuileries, pour se rendre à l'ordre de midi, ainsi qu'il le faisait chaque jour lorsque le premier consul était à Paris (mais non pas à la Malmaison, comme le dit M. de Bourrienne); je lui racontai mon aventure. Comme moi, il en parut surpris ; mais plus que moi il avait du monde une expérience qui lui donna d'abord des soupçons, et dirigea par la suite ses recherches de manière à le confirmer dans l'opinion qu'on avait voulu lui nuire par le moyen qu'on venait d'employer.

« Mais pourquoi ce paquet a-t-il été porté aux bains ? lui demandai-je ; tu vois bien qu'il faut que ce soit une méprise !

« — C'est précisément cette circonstance qui me prouve qu'il n'y a point d'erreur. L'homme ou le *monsieur,* comme tu l'appelles, qui s'est chargé de remettre ces papiers, ne s'est pas soucié de se trouver peut-être vis-à-vis quelque visage qui n'aurait pas été aussi accueillant pour sa mission que ta mademoiselle Marie. Là où il a été, il n'a laissé nulle trace ; ici c'était tout autre chose : il pouvait me trouver moi-même sortant de ma maison. Il n'a pas été chez ta mère, par la même raison.

« — Mon Dieu ! disais-je à Junot, c'est donc bien

vrai que c'est à moi que ces papiers *venimeux* sont envoyés ?... »

Et j'étais prête à pleurer.

« — Mais pourquoi me choisir ?... pourquoi cette préférence?... Je ne puis faire que deux choses de tous ces pamphlets ; ou les jeter au feu, ou les distribuer, ce qui est absurde à imaginer de la part de ceux qui ont pu le faire. Tout cela m'ennuie.... Le premier consul prétend que mon salon et celui de ma mère sont remplis de ses ennemis, ce serait vraiment bien le sujet d'un autre tapage s'il savait que j'ai devant moi cinquante libelles contre lui!... Il me semble l'entendre : il me dirait qu'on savait bien à qui l'on s'adressait ! ou bien :

« Ils viennent sûrement de chez votre mère ? »

Hélas ! ma pauvre mère était alors bien malade ! elle tournait ses pensées vers de plus hautes régions.... Loin d'écouter avec légèreté ce que je lui disais, Junot parut frappé de cette phrase :

Ils viennent de chez votre mère !

Il m'embrassa, prit avec lui tous les papiers contenus dans l'enveloppe, et partit aussitôt pour les Tuileries. Dès que *l'ordre* fut donné, il demanda un entretien au premier consul, et lui raconta l'histoire avec simplicité. La première parole de Napoléon fut, ainsi que je l'avais prévu, une sorte d'accusation contre ma mère et moi.

« Il est impossible, dit-il à Junot, qu'on ait en-
« voyé ces papiers à ta femme sans avoir la certitude

« qu'elle les recevrait bien, quand ce ne serait que « pour en divertir sa mère. »

Junot ne répondit rien ; il connaissait la prévention au plutôt l'erreur dans laquelle il était à l'égard de ma mère. Il voulait prouver au premier consul qu'elle n'avait, pas plus que moi, de tort, même d'*attraction,* dans cette sotte affaire ; mais il ne le pouvait qu'*avec des preuves*. Il espérait y parvenir à l'aide d'un assez mauvais sujet nommé Fouillon (Fouillou, je ne sais lequel des deux noms), qui rédigeait une grande partie de ces pamphlets ; il y avait aussi à sa connaissance plusieurs personnes qui se mêlaient de ces lâches et basses manœuvres : et il se mit à la recherche de la vérité, ou, pour parler plus juste, du motif qui m'avait fait choisir, moi jeune femme aimant bien plus à rire et à danser qu'à lire un journal, et encore moins un libelle.

Junot avait de l'esprit, et surtout un esprit rapide et très-fin. Son coup d'œil était prompt, et rarement son regard se portait sans résultat sur une affaire. Son raisonnement était presque toujours juste, bien que sa tête fût ardente et vive. La fille des bains fut appelée ; mais son nouvel interrogatoire ne donna nulle lumière, si ce n'est que c'était bien à moi que le paquet avait été adressé. Il ne pouvait y avoir d'équivoque ni de méprise.

« —Le vieux monsieur, répétait Marie, a bien dit : Madame Junot.

« —C'est peut-être pour ma belle-sœur ?» dis-je à mon mari.

Junot leva les épaules. En effet, cela ne pouvait être ; mais le choix qu'on avait fait de moi pour facteur politique, me paraissait si bizarre que j'imaginais tout avant la possibilité que ce fût bien mon individu qui fût vraiment en scène dans cette action. Junot, me voyant affectée au point d'en être triste et souffrante, se résolut enfin à en parler à ma mère, pour qu'elle me grondât. Mais quel fut son étonnement, lorsque ma mère lui dit :

« J'en ai reçu tout autant que Laurette, mon cher enfant.

« — Voyons ! s'écria Junot ; montrez-moi le paquet, chère maman, pour que je compare l'enveloppe avec la nôtre.

« — Le paquet ! dit ma mère. Croyez-vous donc que j'ai gardé ces sottises ordurières, vraies conceptions de femmes de chambre mal apprises. Vraiment non !

« — Et qu'en avez-vous fait ? dit Junot, tout charmé d'entendre ainsi parler ma mère.

« — Je les ai brûlés. Quand M. de Bois-Cressy, après avoir décacheté ce paquet, m'a lu quelques-unes des horreurs qu'il contenait, je n'ai pas voulu salir plus long-temps ma table ni mon canapé par le contact de pareilles vilenies. Je lui ai dit de tout mettre au feu ; il ne voulait pas d'abord, parce qu'il aurait voulu tout lire. On lui donnerait, comme vous savez, cent journaux par jour, que sa

faim politique ne serait pas apaisée. Mais il n'était pas question de journaux dans ces indignes feuilles; et tout a été au feu. »

Junot baisait les deux petites mains de ma mère.

« Que je vous aime, chère maman, d'avoir été si bonne ! »

Ma mère le regarda avec un doux sourire.

« Ce n'est pas pour vous que vous me remerciez, mon ami, lui dit-elle; c'est pour Bonaparte... Mais pourquoi seriez-vous étonné que j'eusse détruit des choses injurieuses à sa gloire et surtout d'une entière fausseté, du moins le peu que j'en ai vu était-il ainsi?... Me croyez-vous une haine injuste pour le général Bonaparte? Vous vous tromperiez étrangement. Je n'ai pas pour lui cette admiration qui vous transporte dans les régions où personne ne peut vous suivre... pas même *lui*, ajoutait ma mère en souriant : mais je le juge grand, *et même bon*.... Seulement, ses intérêts lui font oublier ou négliger les intérêts des autres... Pourquoi ne lui pardonnerais-je pas? n'est-ce pas l'histoire du genre humain?... Eh bien ! il est comme tous les hommes; mais ne venez pas me dire qu'il est au-dessus d'eux. »

C'était toujours ainsi que ma mère parlait du général Bonaparte depuis mon mariage. Elle en était venue au point de ne plus lui reprocher la malheureuse affaire du cousin qu'indirectement comme on le voit. C'est une chose bien remarqua-

ble que jamais le souvenir de cet oubli ne se soit effacé de sa pensée.

Junot revint chez lui préoccupé, mais tout heureux d'avoir à raconter au premier consul l'expédition de ma mère contre les pamphlets. Il voulut me voir avant d'aller aux Tuileries, où il espérait trouver le premier consul chez madame Bonaparte, ainsi que cela arrivait tous les soirs, lorsque l'un ou l'autre n'allait pas au spectacle. Il me raconta le fait et s'en étonna avec moi. L'affaire devenait toute singulière, à ce qu'il me semblait; elle devait bien autrement se compliquer.

Tout en parlant, en discutant une raison pour, une raison contre, la soirée s'écoula, et Junot ne put aller aux Tuileries : le lendemain était, je crois, un jour de parade, et ces journées-là étaient consacrées. Elle le fut pour nous d'une manière bizarre.

Un courrier nous arriva de Marseille, où mon frère était commissaire général de police, un des trois qui étaient alors en France. Ce courrier nous apportait une lettre de mon frère avec un paquet des bienheureux ou malheureux pamphlets et journaux, le tout écrit à la main; mais comme il fallait une variante, la moitié de ces belles œuvres était écrite en patois provençal, aussi pur qu'au temps du bon roi René. Albert avait aussi reçu son paquet, à la différence que je viens de signaler avec les nôtres; on y avait ajouté celle d'être expédié par ma mère. Cette fois on avait presque fait un faux, et

et même un double faux, car c'était moi qui étais l'interprète de ma mère, et l'on me faisait dire seulement par prudence :

« Je ne t'écris pas moi-même, et tu conçois pourquoi. »

Mon frère, sur la bonhomie duquel on avait beaucoup plus compté qu'il ne le fallait, crut que c'était une mystification ; car il ne pensa pas un instant à m'attribuer cet envoi. Albert aimait le premier consul avec dévouement ; il n'avait jamais partagé le ressentiment de ma mère, parce qu'il le trouvait injuste. Je pensais comme lui, et sans blâmer notre mère que nous adorions et respections en même temps, nous nous permettions cependant de ne pas voir comme elle dans le jugement qu'elle portait de Napoléon. Mais Albert connaissait le noble cœur de ma mère, il la connaissait elle-même grande, généreuse même dans son peu d'amitié pour le premier consul, et il était *sûr* qu'elle n'avait jamais envoyé ce tissu d'indignes injures. Quant à moi, mon nom fut surtout ce qui le frappa et lui donna la mesure de la tromperie ; il fit venir l'un des hommes les plus sûrs de son administration et le chargea des recherches à faire dans la ville de Marseille, afin de découvrir celui qui avait traduit les pamphlets et celui qui les avait portés. Et puis, sans perdre de temps, comme son amitié pour nous s'unissait à son excellent esprit, il vit d'abord que ma mère et moi nous pouvions être compromises dans cette affaire mystérieuse, et fit aussitôt partir

un courrier pour porter à Junot et les pamplets, et les journaux, et les lettres de moi qui n'en étaient pas, enfin tout le diabolique bagage. A peine Junot eut-il lu la lettre d'Albert qu'il fit un saut de joie en pensant à son triomphe.

« Je ne pourrais dormir, me dit-il, si je ne voyais le premier consul. Il n'est pas trop tard, d'ailleurs, pour lui demander un moment d'entretien; et puis, toute cette affaire est fort compliquée, et la lettre d'Albert doit être lue par le premier consul. »

J'approuvai fort sa résolution, et il s'en fut aussitôt aux Tuileries. Il était onze heures. Le premier consul, fatigué de la revue du matin, allait se mettre au lit, mais Junot fut admis sur-le-champ. A peine était-il entré que Napoléon remarqua l'air d'hilarité répandu sur sa physionomie. Junot mit la lettre de mon frère sous ses yeux sans répondre. Il la lut rapidement; elle le frappa sans doute beaucoup, car il la relut deux fois. Il la posa sur la table, puis se promena quelque temps; il reprit la lettre, la parcourut encore, se frotta le front... Enfin, s'arrêtant tout à coup devant Junot, il lui dit :

« Me donnes-tu ta parole d'honneur que ta belle-« mère n'est pour rien dans tout cela?

« — Ma belle-mère! s'écria Junot, ma belle-mère!... »

Et il raconta au premier consul l'histoire des papiers brûlés. A mesure qu'il parlait, Napoléon pre-

nait un air attentif. Tout à coup, il se mit à marcher rapidement dans son cabinet, et son front devenait menaçant. Junot ne le comprenait pas.

« Si l'opinion de madame Permon n'était pas si « connue, dit-il avec amertume, on ne lui ferait « pas de tels envois... Regarde si l'on en a en- « voyé à madame Geheneuc, ou à telle autre belle- « mère de mes généraux... A madame Hulot peut- « être bien... Oh! celle-là en aura eu sûrement « cinq cents de ces pamphlets... Madame Permon « ne m'aime pas... on le sait, et on part de là... Il « y a dans son salon des gens qui me détestent... « des gens qui étaient enfermés au Temple, avant « mon retour d'Égypte, pour opinion... Eh bien! « ce sont ses amis.... elle allait les voir... Et toi, « grand imbécile, tu en fais tes amis aussi, toi, de « mes ennemis. »

Junot regardait le premier consul d'un air stupéfait. Lui, voir des ennemis de son général!.... en faire ses amis!... Il croyait rêver.

« De qui voulez-vous donc parler, mon général? lui demanda-t-il enfin.

« — Eh! parbleu! de M. d'Orsay... celui qu'ils « appellent le beau d'Orsay... N'a-t-il pas été au « moment d'être fusillé comme clichyen?... et puis « mis au Temple?... Fouché me disait l'autre jour « que c'était un homme dangereux. »

Junot sourit amèrement.

« Mon général, vous venez de me faire entendre, avec deux syllabes, à qui je dois la faveur d'un

tel moment, et je saurai l'en remercier. Je commencerai par vous dire que le citoyen Fouché a menti, en disant qu'Albert d'Orsay était un homme dangereux et un conspirateur. C'est la plus loyale, la plus honnête des créatures; il est plein d'honneur; et si, en rentrant en France, il a donné sa parole d'être fidèle au gouvernement établi, il la tiendra. J'aurais pensé, mon général, poursuivit Junot d'une voix altérée, que puisque Fouché lui avait donné le nom de mon ami, vous deviez le juger digne de votre estime en tout ce qui tient à l'homme d'honneur, car je n'ai jamais donné mon amitié à un être qui n'en aurait pas. Mais c'est surtout *votre ennemi,* mon général, que vous n'auriez jamais dû croire *mon ami.* »

Et Junot passait la main sur son front, il était baigné de sueur. Napoléon le connaissait trop bien pour ne pas savoir combien il souffrait. Il s'approcha de lui et lui prit la main en la lui serrant avec affection. Junot suffoquait.

« Allons! tu es un enfant... Voyons... Tais-toi... « Que diable! je ne te parle pas de toi, mon plus « fidèle ami... Ne m'as-tu pas prouvé ton attache- « ment lorsque j'étais dans les fers? ne voulais-tu « pas me suivre en prison?...

« — Je vous aurais suivi sur l'échafaud! » s'écria Junot en frappant de son poing fermé sur la table, de manière à faire sauter par terre tout ce qui était dessus. Napoléon se mit à rire.

« Eh bien! tu vois donc qu'il est impossible que

« je te dise une seule parole qui puisse aller à ton « cœur et le blesser, *monsieur Junot.* »

Et il lui tirait l'oreille, et le nez et les cheveux. Junot fit un mouvement.

« Ah! je t'ai fait mal! » dit Napoléon en se rapprochant de lui; et posant sa petite main blanche sur la chevelure blonde de Junot, il le caressait comme s'il eût voulu apaiser la douleur d'un enfant.

« Junot, lui dit-il en le regardant avec une « inexprimable douceur, te rappelle-tu un jour, au « palais Serbelloni, à Milan (1), tu venais d'être « blessé, là, à cette place?... »

Et la petite main frappait doucement la profonde et large cicatrice.

« Je tirai tes cheveux, et ma main revint à moi « pleine de ton sang...»

Le premier consul pâlit à ce seul souvenir.

« Oui, » poursuivit-il en faisant un mouvement comme pour réprimer un frisson; « oui, j'avoue « qu'en ce moment je sentis qu'il était en nous une « faiblesse inhérente à notre humaine nature, et « que les femmes possèdent d'une manière plus « développée et plus exquise... J'ai compris ce jour- « là qu'on pouvait s'évanouir... Je n'ai pas oublié

(1) Une particularité assez singulière, c'est que peut-être dix fois dans le cours de son règne ou de sa puissance, Napoléon me parla de cet événement de Milan, et jamais sans qu'aussitôt le seul souvenir de cette main tachée de sang ne le fit tressaillir et pâlir.

« cette époque, mon ami;... je l'ai mise en bon « lieu pour le souvenir,... et le nom de Junot, de- « puis ce temps-là, ne s'unira jamais dans ma pen- « sée avec une apparence même de perfidie... Ta « tête est vive,... trop vive;... mais tu es un loyal « et brave garçon,.... toi,.... Lannes,.... Mar- « mont,.... Duroc,.... Berthier,... Bessières... »

Et à chaque nom, Napoléon prenait une prise de tabac, et se promenait en faisant quelquefois une pause et souriant au nom qui lui rappelait un serviteur fidèle.

« Mon fils Eugène... Oui, voilà des cœurs qui « m'aiment; je puis compter sur eux... Lemarrois, « voilà encore un fidèle, celui-là. Et ce pauvre « Rapp, il n'y a pas long-temps qu'il est auprès de « moi, et pourtant il m'aime au point de me brus- « quer... Sais-tu qu'il me gronde quelquefois? »

Tout en parlant, le premier consul avait pris le bras de Junot et se promenait en s'appuyant sur lui. Arrivés près de la fenêtre, il dégagea son bras et le posant sur l'épaule de mon mari, il le contraignit presque à se pencher pour lui permettre de s'appuyer.

« Parmi tous ces hommes et même ces femmes qui passent au bas de cette fenêtre, dit Junot en souriant, combien en est-il qui donneraient des années de leur existence pour être *là* où je suis, près de vous, mon général, soutenant ce bras qui peut soulever le monde!... Oui, je crois qu'il en est qui feraient de grands sacrifices, seulement pour pou-

voir le dire... mais il n'est pas dans Paris, tout entier même, un cœur qui soit aussi heureux que le mien dans cet instant. »

Napoléon dégagea son bras, regarda Junot en souriant, avec ce sourire auquel il a dû tant de victoires avec un seul mot, et lui dit :

« Eh bien ! mon *vieil ami*, ne parlons plus de « cette sotte affaire des pamphlets...Mais écoute : « que veux-tu que je pense lorsque je sais que tu « vois des gens qui sont mes ennemis?.... que ta « femme, ta belle-mère connaissent intimement « une foule de personnes qui me haïssent et vou- « draient plus que ma chute?... elles voudraient « ma mort... Elles l'ont bien prouvé.

« — Mais, mon général, je pourrais vous répondre que parmi ces personnes dont vous parlez, il n'en est pas *une seule* qui, même avant le mariage de ma femme, eût osé devant elle se permettre une parole contre vous... Quant à ma belle-mère, je l'ai bien souvent entendu parler de vous, mon général, et jamais dans des termes qui m'auraient blessé. Madame de Permon aime trop tendrement madame Bonaparte la mère, tous vos frères...

« — Oh ! Lucien surtout, » interrompit le premier consul avec un sourire assez amer. « Lucien « est son préféré... c'est une merveille selon elle. « Elle n'est pourtant pas républicaine, madame « Permon !... Comment donc s'arrangent-ils ?

« — Je ne crois pas avoir entendu ma belle-

mère parler deux fois politique, depuis que je suis son gendre, répondit Junot. On cause littérature, on fait de la musique ; on parle de mille *riens* importans, de ces affaires du monde, de la société : et pour ce talent-là, il faut avouer que cette société d'autrefois s'entend mieux que nous à le mettre en œuvre. Et puis, mon général, si vous saviez dans quel état est madame de Permon : ce n'est pas une femme qui touche de la main son cercueil qui pense à de pareilles misères. »

Ici je dois rendre entière justice à Napoléon. Au moment où Junot parla de ma mère, il était éloigné de lui de quelques pas ; il s'en rapprocha vivement, et lui serrant le bras avec force :

« Hein ! que dis-tu là ?... madame Permon est « très-mal ?

« — Mourante ! mon général. Tous les médecins que nous avons appelés près d'elle s'accordent sur son danger.

« — Il faut y conduire Corvisart. »

Il sonna.

« Qu'on aille sur-le-champ dire au citoyen Cor- « visart que je veux lui parler. Comment !... » Et il se promenait d'un air fort agité. « Comment cette « femme si fraîche et si belle, il n'y a pas encore « quinze mois !... Pauvre madame Permon !... pau- « vre madame Permon !... »

Et se laissant tomber dans son fauteuil, il mit ses deux mains sur ses yeux et demeura long-temps sans parler ; puis se levant, il marcha de nouveau

avec cette rapidité qu'on remarquait alors dans ses mouvemens lorsqu'il était affecté.

« Il faut aussi y conduire Desgenettes... Ivan... « Il est impossible que la faculté ne trouve pas le « moyen de guérir une personne saine et fraîche « comme une rose...

« — Mon général, lui répondit Junot, la maladie de madame Permon est d'un affreux genre dans l'histoire de l'art de guérir, elle échoue contre tous les secours. » Et là-dessus, il raconta au premier consul le mot de Baudelocque. Lorsque Junot, inquiet pour la vie de sa belle-mère, lui demanda son avis :

« — Général, lui répondit l'homme habile, celui qui peut se vanter d'avoir guéri une maladie comme celle de madame votre mère, se vante d'avoir recolé une tête coupée (1) ».

Napoléon, en écoutant cet arrêt, parut de nouveau bouleversé; mais chez lui, les impressions, quelque fortes qu'elles fussent, ne paraissaient jamais que fugitivement sur son visage. Il se remit bientôt; et lorsque Junot prit congé de lui, il était calme en apparence. Ceux qui prennent texte de

(1) Baudelocque parlait pour le temps où il vivait et aussi pour le nôtre. M. Récamier a rendu à l'humanité l'immense service de donner une chance de salut à la malade que le fléau de cette cruelle maladie, que nous connaissons seules nous autres pauvres femmes, a frappée; mais la chose est toujours si cruellement douloureuse qu'on en a vu préférer la mort à la guérison.

tout pour frapper sur sa mémoire, diront qu'il l'était en effet; moi je ne le crois pas. Je l'ai vu trop attaché à ma mère, et lui en donner des preuves positives, pour pouvoir mettre en doute la moindre probabilité à ce sujet.

Ce que j'ai dit plus haut de la blessure de mon mari me rappelle un événement de peu d'importance, mais qui a rapport à ce fait de sa vie, et qui arriva en Italie lors de cette terrible blessure qui faillit lui coûter un œil.

Junot fut six semaines au moins convalescent, et malgré toute l'habileté et les soins tout fraternels que M. Ivan prodiguait à ses malades, celui-ci fut long-temps à se remettre des suites de cette attaque des sabres autrichiens. Pendant les longues heures qu'il passait sur son canapé, revêtu d'une grande redingote piqué de blanc, il faisait l'agréable, parce qu'il était vraiment joli garçon, et que son seul défaut alors étant d'avoir le teint fort coloré, il gagnait à la pâleur qu'avait amenée sur son visage la perte de presque tout son sang : souvent, le matin, madame Bonaparte, accompagnée de mademoiselle Louise, allait visiter le pauvre aide-de-camp blessé. Un jour, il reposait sur son sopha lorsque madame Bonaparte et madame Leclerc vinrent faire leur visite hospitalière. Junot était affaibli, non-seulement des suites de sa blessure, mais d'une saignée fort abondante qui lui avait été faite le matin même; néanmoins il retrouva des forces pour recevoir ses deux charmantes sœurs-

grises : car si madame Bonaparte ne pouvait être comparée à madame Leclerc, elle était encore fort agréable à cette époque; et même je puis dire que l'extrême élégance de ses manières, sa grâce vraiment séduisante, lui tenaient lieu d'une beauté plus parfaite. Si ses dents eussent été belles, je l'aurais préférée à telle femme de sa cour dont la renommée était bien établie comme belle personne. Junot était donc heureux d'avoir ainsi les deux femmes les plus charmantes de Milan causant auprès de son lit de souffrance pour le distraire. Il y avait là grandement de quoi chasser la douleur. Ce fut d'abord l'effet qu'elles produisirent; elles parlèrent de Berthier, de madame Visconti, de madame Ruga (1), dont la beauté, plus moderne que celle de madame Visconti, faisait alors grand bruit à Milan avec bien plus de raison. Madame Leclerc observait seulement, en faisant un demi-sourire qui, entr'ouvrant ses deux branches de corail, laissait voir deux rangs de perles « Elette, » comme dit le poète, que madame Ruga avait des moustaches comme un tambour-major. Tout en devisant, le temps s'écoulait doucement; Junot avait d'abord été le plus

(1) Madame Ruga était la femme d'un avocat de Milan. Sa beauté était vraiment fort remarquable; mais, comme l'observait madame Leclerc, *ses moustaches* étaient trop abondantes et donnaient un air dur à des traits parfaitement réguliers; tel était du moins l'effet que me faisait madame Ruga. La rue dans laquelle elle demeurait prit son nom et s'appelait : *Strada di Ruga bella.*

heureux des hommes ; mais ensuite, son cœur avait faibli, sa vue s'était troublée, puis il avait pâli et ses yeux s'étaient fermés. Madame Leclerc, qui s'en aperçut la première, se leva et fut à lui en s'écriant : — Mon Dieu ! Junot, qu'avez-vous ?

Junot eut encore assez de force pour avancer vers elle la main qui reposait sur sa poitrine. A l'instant la robe blanche de Paulette fut couverte de sang ; la bande s'était défaite, et l'agitation qu'avait éprouvée Junot, avait aussitôt fait jaillir son sang. L'étoffe extrêmement serrée du piqué avait contenu, comme dans une coupe, tout le sang qu'avait rendu la veine rouverte ; Junot, déjà très-faible, s'était tout-à-fait évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, il se vit entouré de soins d'autant plus touchans qu'ils étaient rendus par les plus jolies mains du monde, et que son pâle visage était couvert de regards bien faits pour aller à son ame. Heldt, son valet-de-chambre alsacien, lui remit sa bande ; ces dames demeurèrent encore quelques momens près de lui, puis le laissèrent reposer, et cet accident n'eut d'autres suites que de prolonger l'expression de sa physionomie de convalescent.

« Mais, lui dis-je lorsqu'il me raconta cette petite aventure, comment se fait-il que vous n'ayez pas senti le sang dans lequel baignait votre bras ?

« — Je me suis bien aperçu que la bande était défaite, me répondit Junot ; mais pouvais-je donc demander à ces dames de me quitter ?

« — Non ; mais vous pouviez faire remettre l'appareil.

« — Cela se pouvait faire devant elles lorsque j'étais sans connaissance ; mais autrement la chose était impossible. »

Je regardais Junot d'un air stupide. Je me demandais s'il avait été élevé par Yseult aux blanches mains ou bien par la belle Genièvre, car il n'y avait qu'un Tristan ou bien un Lancelot qui eût de telles pensées ; lorsque tout-à-coup il vint à la mienne un certain souvenir.....

« — Ah ! ah !.... » dis-je.

A son tour Junot me regarda.

« — Que veux-tu dire ?

« — Oh, rien ! »

Mais je venais de parcourir en quelques secondes un cercle d'événemens parmi lesquels figurait une certaine promenade (1) sur les boulevards, faite, en l'an de grâce 1795, par le général Bonaparte et par le capitaine Junot, alors amoureux comme un fou de mademoiselle Paulette Bonaparte ; et tout m'était expliqué.

(1) Voir le deuxième volume des Mémoires.

CHAPITRE XIV.

Encore les pamphlets. — Singulière opinion des étrangers sur le premier consul. — Embarras d'une Anglaise. — Le miroir du cabinet de toilette. — Scène de Lannes avec Napoléon. — Erreurs sur le tutoiement réciproque. — Mot de M. de Narbonne.—Traits du caractère de Napoléon. — L'École Polytechnique. — L'élève de son père. — Sévérité de l'abbé Bossu. — L'aide-de-camp Lacuée et le jeune enthousiaste à la Malmaison. — Le premier consul examinateur. — Duroc et Junot. — Scène remarquable dans le cabinet de Napoléon. — Le billet de réception.

J'ai parlé longuement de toute cette affaire des pamphlets, parce que ces détails font juger combien les étrangers connaissaient peu l'intérieur de notre France, et surtout les véritables relations du général Bonaparte avec tout ce qui l'entourait. C'est une des parties les plus importantes de son histoire, et d'après laquelle il a été jugé dans plusieurs pays où l'on ne se donnait pas la peine de savoir, d'une façon positive, tout ce qui avait quelque rapport immédiat, en bien ou en mal, avec un tel homme. Je crois que la prévention défiante était quelquefois tout aussi exagérée en bien comme en mal. Le

fait réel de la vie de Napoléon, cette vie elle-même, une œuvre grande et belle, doit être jugée telle qu'elle s'est écoulée. C'est un diamant unique trouvé dans les mines du créateur; ce diamant a des défauts, d'immenses défauts peut-être. Il ne faut pas les céler. Malheur à la main qui voudrait les faire disparaître! ils sont placés là à côté de beautés qui n'ont pas leurs égales.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés, soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain; un autre, qu'il dînait debout; enfin, cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus long-temps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit. Les notions qu'il avait reçues ne lui avaient donné aucune idée, même éloignée, de la figure, du physique du premier consul (1). Il en était de même des scènes que

(1) J'ai connu une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une

l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier consul. Rien n'est plus faux. L'un des pamphlets dont je parlais dans le chapitre précédent, intitulé *le Miroir du cabinet de toilette d'une ancienne directrice*, racontait une scène des plus ridicules entre Napoléon et le général Lannes, et à l'époque citée le premier était à Lyon pour la consulte. Ce pamphlet, écrit à la main et mal rédigé, ne contenant que des injures sans esprit, aurait pu dire que les querelles qui ont eu lieu entre le général Lannes et le premier consul sont d'une époque plus avancée; et, puisqu'il prenait madame Bonaparte pour but de sa satire, il pouvait ajouter à son texte, déjà passablement méchant, que la première dispute un peu vive entre Lannes et Napoléon eut pour objet madame Bonaparte elle-même. Ce fut à l'époque de l'affaire de la caisse de la garde, que le général Lannes, qui était loin d'avoir dans cette affaire tous les torts qu'on lui a prêtés, et sachant que madame Bonaparte avait voulu, à ses dépens, disculper ceux qui étaient les vrais coupables, s'emporta contre elle dans le cabinet du premier consul, et fut même plus loin

culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché; et je suis sûre que lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : Avez-vous une culotte du premier consul à vendre? que de chagrin d'abandonner sa chimère.

qu'il ne convenait peut-être à un ami d'aller dans un pareil sujet ; il lui dit qu'au lieu d'écouter des *caquetages de femmes*, et surtout de *vieilles femmes*, il ferait mieux d'en prendre une plus jeune. Et les mots piquans et même injurieux ne furent pas épargnés. La scène fut vive. Le général Lannes se laissa aller jusqu'à des termes blessans pour madame Bonaparte, et il s'emporta véritablement ce jour-là ; mais il est faux qu'avant cette époque il fit *des scènes* au premier consul. La chose n'était pas facile. C'est comme le tutoiement. Il a pu exister, je ne le nie pas quoique intimement persuadée du contraire, mais je réponds, s'il a eu lieu, qu'aussitôt après le retour d'Égypte il a cessé. Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier consul. Lui c'est différent, il est plusieurs de ses fidèles qu'il tutoya toujours, et Junot le fut par lui jusqu'à la dernière année de sa vie ; ce n'est qu'à l'époque de l'empire qu'il cessa d'employer ce mode familier de parler à ses anciens amis, en public seulement ; dans l'intimité il y eut toujours les mêmes rapports de cordialité de sa part envers le général Lannes, Junot, Berthier, Duroc et deux ou trois autres. Quant à dire *toi* au général Bonaparte, je répète encore une fois que je ne crois pas que le général Lannes le lui ait jamais dit ; je ne l'affirmerai pas parce qu'il est possible que cela ait été, mais je ne devine pas à quelle époque. Nous voyons qu'en Italie, Bourrienne ne le tutoyait déjà plus. Junot ne l'a jamais tutoyé, ainsi que Berthier qui,

certes, était bien assez dans son intimité pour le faire à l'armée d'Italie. Si l'on objecte la discipline militaire, c'est-à-dire cette hiérarchie qui fait le respect, le général Lannes était dans la position de Berthier et de tous les autres. Quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas après les campagnes d'Italie, celles d'Égypte, pendant lesquelles Napoléon sentait trop bien le besoin de se faire obéir et d'établir autour de lui cette barrière que la familiarité détruit, qu'il aurait souffert une pareille façon d'être avec lui. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai long-temps, bien long-temps entendu, vu le général Lannes et le premier consul l'un vis-à-vis de l'autre, et que je n'ai jamais rien *entendu, ni vu,* qui me laisse le plus léger souvenir à cet égard. Il y a des Mémoires où l'on croirait voir arriver le général Lannes tendant la main à Napoléon, et lui disant : *Bonjour, comment te portes-tu?* Certainement, s'il l'eût fait alors, n'étant pas éveillé, ou par distraction, le premier consul lui aurait dit comme M. de Narbonne *à cet ami* qu'il n'avait jamais vu :

« Très-bien ; et toi comment *te* nommes-*tu* ? »

Le général Lannes était fort attaché à Napoléon, mais son amitié pour lui ne s'étendait pas sur tout ce qui lui appartenait ; et dans les cinq ou six semaines qui précédèrent son départ pour Lisbonne, il y eut entre eux plusieurs explications assez vives relativement à un sujet qui, plus tard, a occupé toute l'Europe, et auquel, à cette époque, on ne songeait pas dans le public *de Paris.* Mais j'anticipe,

car le général Lannes ne partit pour Lisbonne qu'à la fin de 1802, ou au commencement de 1803. Napoléon a toujours été montré par ses ennemis, sous un jour faux, que ses amis et ses partisans, ou seulement ceux de la vérité, auraient dû épurer et rendre plus clair. Il parlait lui-même en riant, à Sainte-Hélène, *de cette peau de tyran*, qui chaque jour tombait en lambeaux devant ceux qui, ne l'ayant jamais bien connu, s'attendaient à trouver en lui un de ces empereurs du bon temps des méchans Césars de Rome. Napoléon avait dans son être une singulière organisation : si cet homme étonnant fût resté dans une condition privée, il eût été le meilleur père, le plus digne chef de famille; un bon homme enfin, dans l'acception véritable du mot. Mais vint ensuite l'ambition et son escorte, les vastes pensées, les hautes conceptions, et tout ce qui était bon, tendre, aimant fut de bonne heure étouffé sous le poids immense de cette grande existence. Les bons sentimens furent contenus, mais non détruits, et surtout ne furent pas remplacés par de méchans. Il avait mauvaise opinion de la nature humaine : avait-il tort? C'est une question qui se fait, et à laquelle on ne répond jamais que relativement. Néanmoins il faut être juste : il n'est peut-être pas aujourd'hui parmi ceux qui l'ont entouré, un être dont les souvenirs déchirans puissent l'accuser plus que les miens; mais, je l'ai dit et je le répète encore, il serait d'une ame peu généreuse de ne pas séparer le bien du mal et de voir ce bien

dégagé de toute prévention. La partialité n'est aujourd'hui que trop dominante dans ses jugemens. En évoquant les jours anciens, j'y prends tout ce qui s'offre à moi revêtu d'une couleur assez vive pour intéresser. Je marche par années, par époques. Peut-être en viendra-t-il où la force de la vérité assombrira ces mêmes couleurs, aujourd'hui si brillantes; jusque là, et même alors, je dirai *ce que je sais*, et ce qui doit faire connaître l'homme le plus étonnant que les hommes de tous les siècles aient vu parmi eux.

Il existe de lui une foule de traits dont la bonté est tout entière dans un premier mouvement du cœur. Si la prévention contre lui n'y veut voir que de la vanité, alors on peut en dire autant de toutes les actions de Henri IV; et lorsqu'il disait au paysan béarnais :

« Imbécile ! dis donc des fromages de vache ! »

Cette bonhomie parfaite du meilleur, du plus grand roi qu'ait eu la France, peut aussi par la malveillante méchanceté être appelée *envie de paraître grand*. Mon Dieu ! ce désir-là devrait bien travailler un peu plus les souverains et ceux en général qui gouvernent, quitte ensuite à les absoudre du péché d'orgueil et de vanité.

Dans ces temps du consulat dont je parle, il y avait à Paris un abbé Bossu (je crois que c'est là son nom) qui examinait les jeunes gens qui devaient être reçus à l'École Polytechnique; il n'était pas

seul, mais son *veto* était terrible, c'était un homme d'un haut savoir et fort sévère.

L'École Polytechnique, d'abord créée sous le nom d'*École centrale des Travaux publics*, en vertu d'un décret de la Convention rendu en germinal an III (21 mars 1795), après avoir été désorganisée par le régime destructeur qui nous avait abattu, avait été relevée et remise en activité par le premier consul dès son arrivée au pouvoir (frimaire an VIII) (1). Un esprit tel que le sien ne pouvait méconnaître l'utilité immense d'un aussi magnifique établissement. Déjà les succès avaient prouvé ce qu'elles pouvaient sur la matière brute, quelques années avant; on avait vu l'an II de la république tous les savans de France se réunir pour donner à nos braves soldats du fer façonné en sabres et en baïonnettes, du salpêtre en poudre, et du bronze en canons, dans un espace de temps que l'imagination n'aurait pas pu concevoir quelques années plus tôt. Maintenant ces mêmes sciences se réunissaient encore pour former des hommes habiles pour toutes les armes, pour toutes les carrières. L'analyse des sciences mathématiques, avec leur application à la mécanique, à la géométrie, etc., les sciences

(1) 16 décembre 1799. Le premier consul n'a pas fondé l'École Polytechnique, ainsi que plusieurs ouvrages l'ont publié : il l'a rétablie; c'est peut-être de là que vient l'erreur. La Convention a fondé et créé presque toutes nos belles institutions. Mais après 93, il ne faut pas s'y tromper, cette terrible année n'a fait que détruire.

physiques contenant la chimie et la physique générale, voilà quel était surtout le mode d'enseignement de l'École Polytechnique lors de sa formation. A cette belle époque, les noms les plus illustres dans les hautes sciences, les notabilités les plus respectables dans l'histoire du savoir, étaient à la tête de ce bataillon de jeunes hommes dont les esprits encore adolescens étaient avides d'arriver au partage des connaissances sublimes de leurs maîtres. Honneur à ces noms fameux qui sont les véritables fondateurs de cette belle École Polytechnique, de cette admirable institution que nous possédons seuls et dont nos voisins n'auront jamais que des copies. Honneur à Monge, Berthollet, Vauquelin, Fourcroy, Chaptal, Lagrange! ces hommes estimables doivent être doublement vénérés par nous; car ils ont été à la formation de l'École Polytechnique. C'est de là que sont sortis tant de sujets distingués pour l'artillerie de mer et de terre, les ponts et chaussées, le génie militaire, la construction civile et nautique, les ingénieurs géographes, les mines, enfin une foule d'hommes destinés à répandre la lumière de la science dans toute notre belle patrie, les arts graphiques, la chimie, la physique; rien maintenant n'est couvert de ce voile sacré que la science mettait jadis sur elle-même, et derrière le quel elle se retirait comme dans un sanctuaire. Le savoir est le patrimoine de qui peut le comprendre. Le seul obstacle qui soit apporté à l'instruction, à partir du jour où ces écoles sont ouvertes, ne vien-

dra plus que de l'individu qui ne pourra s'en rendre digne. C'est une admirable conception que celle de l'École Polytechnique surtout.

Un jour, le premier consul allait partir pour la chasse : l'aide-de-camp de service, en traversant la cour de la Malmaison, trouve un jeune homme d'une jolie figure, d'une tournure distinguée, bien mis, ayant dans toute sa personne l'apparence d'un homme bien né et bien élevé. Il était appuyé contre l'une des deux grandes guérites placées à l'entrée de la grille intérieure, regardait le château d'un air triste et inquiet, et paraissait chercher quelqu'un à qui il pût s'adresser. L'aide-de-camp de service, qui, je pense, était M. de Lacuée, s'approcha de lui en lui demandant, avec la politesse qui lui était habituelle, s'il désirait quelque chose au château. Le jeune homme sortit aussitôt de sa profonde rêverie, et sans regarder la personne qui lui parlait.

« — Ah ! monsieur, lui dit-il, je voudrais une chose que tout le monde me dit être impossible, et cependant je meurs si je ne l'obtiens : je veux voir le premier consul. J'ai voulu entrer dans cette dernière cour ; mais, arrivé à la porte du château, ils m'ont repoussé si brutalement... Ils m'ont demandé si j'avais un rendez-vous... un rendez-vous !... si j'en avais un !... je crois que celui de la maîtresse la plus chérie ne me ferait pas battre le cœur plus vivement qu'il ne me battrait si je pouvais en obtenir un du général Bonaparte... Il faut que je lui parle... »

Et le jeune homme, sans regarder M. de Lacuée, reportait sur le château deux grands yeux noirs dans lesquels roulaient quelques larmes. Tous ceux qui ont connu M. de Lacuée savent combien il était porté à saisir tout ce qui s'offrait à lui sous un aspect peu ordinaire. Ce jeune homme, à la tournure distinguée, à la figure animée, au regard de feu, à la voix tremblante d'émotion, lui inspira tout d'abord de l'intérêt. Il vit dans cette rencontre une aventure romanesque. S'avançant vers le jeune homme qui, posé et appuyé contre la guérite, regardant le château avec une expression presque avide, était dans une attitude remplie de grâce et de naturel, il lui dit :

« Eh bien ! monsieur, que voulez-vous au premier consul ? je puis me charger de votre demande si elle est raisonnable. Je suis l'aide-de-camp de service.

« — Vous, monsieur ! s'écria le jeune homme en s'élançant auprès de M. de Lacuée et saisissant et serrant avec transport la main que celui-ci lui offrait.... Vous êtes l'aide-de-camp du premier consul !... Oh ! si vous saviez quel service vous pouvez me rendre ?... Il faut que vous m'introduisiez auprès de lui.

« — Que lui voulez-vous ?

« — Il faut que je lui parle..... Puis il ajouta plus bas : C'est un secret. »

Lacuée regarda le jeune solliciteur : il était là devant lui, les yeux étincelans, lui pressant la

main à la lui briser, avec la poitrine palpitante, la respiration pressée; mais son regard était pur, il y avait de l'ame et une belle ame dans ce regard-là.

« Ce jeune homme n'est pas dangereux, » se dit Lacuée.

Et, le prenant par le bras, il le fit entrer dans la cour intérieure. Au moment où ils passaient la grille, Duroc revenait de Paris, où il avait été le matin, Junot l'accompagnait. Tous deux étaient à cheval; ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre pour dire bonjour à leur camarade : il leur raconta sa petite aventure.

« Comment! lui dirent aussitôt Junot et Duroc, tu vas introduire ce jeune homme sans même savoir son nom? »

Lacuée avoua qu'il ne le lui avait pas demandé.

Junot s'avança vers le jeune homme et lui dit que le premier consul était sans doute fort accessible, mais qu'encore fallait-il savoir quel motif faisait désirer de le voir, et qu'enfin il était impossible à ceux qui l'entouraient de lui annoncer un solliciteur par un nom en trois étoiles.

Le jeune homme rougit comme une jeune fille.

« C'est juste, mon général, » répondit-il en saluant respectueusement, mais avec toute l'aisance d'un homme de bonne compagnie, et, se nommant (1), il ajouta : « Mon père vit à la campa-

(1) Ma mémoire qui a conservé cette histoire dans toutes

gne ; ses connaissances sont assez étendues pour qu'il ait jugé inutile de me mettre au collége, et de me faire suivre des cours auxquels lui-même pouvait suppléer. Il m'a donné une instruction dirigée vers le but auquel tendent ses vœux et les miens, mon admission à l'École Polytechnique. Jugez, mon général, de son chagrin, du mien surtout, lorsque, nous étant présentés devant M. l'abbé Bossu, qui est celui qui, à ce qu'il paraît, doit décider si je suis ou non recevable, il a refusé de m'examiner lorsqu'il a su que j'avais été enseigné par mon père *seul,* et qu'aucun professeur n'avait été mon maître. — Que vous importe, lui dis-je, si je sais ce qu'il faut savoir ? — Mais il a été inflexible, et rien n'a pu le décider à me faire seulement une seule question.

« — Mais, lui dit alors Duroc avec sa douceur et sa politesse ordinaires, que voulez-vous que puisse faire le premier consul à cela ? C'est la règle, et une règle observée pour tous les arrivans. Que voulez-vous de lui ?

« — Qu'il m'examine, répondit le jeune homme,

ses particularités, n'est pas aussi fidèle pour le nom du jeune candidat à la science. Dans la crainte de ne pas mettre ce nom tel qu'il est, j'aime mieux le laisser en blanc. Si ce livre tombe dans les mains du héros de cette aventure, je le prie de faire parvenir à moi-même le nom que j'ai oublié après tant d'années, ce qui me rend excusable. Je crois être certaine pourtant qu'il se nommait Eugène de Kervalegue.

avec une expression naïve toute charmante. Je suis sûr que, lorsqu'il m'aura questionné, il me jugera digne de partager les travaux des jeunes gens dont il veut faire des officiers capables d'exécuter ses grandes pensées. »

Les trois camarades se regardèrent en souriant. Duroc et Junot pensèrent, comme Lacuée, que ce jeune homme, à la parole brûlante, au regard de feu, ne pouvait être qu'agréable au premier consul, et Duroc passa chez lui. Napoléon se mit à sourire de ce sourire lumineux et doux qu'il avait pour les momens qui lui plaisaient.

« Et il veut que ce soit moi qui l'examine, ce « jeune fou? » dit-il à Duroc. « Mais comment « cette idée lui est-elle venue ?... C'est une chose « singulière !... » Et il se frottait le menton en souriant toujours. « Quel âge a-t-il ? » demanda le premier consul après avoir marché quelque temps sans parler, mais dans un gracieux silence.

« — Je ne sais pas, mon général, mais il paraît avoir à peu près dix-sept à dix-huit ans.

« — Fais-le venir. »

Duroc introduisit le jeune solliciteur. L'expression de sa physionomie était admirable : le bonheur dans sa plénitude la plus entière s'y peignait en traits de feu ; son regard s'élançait sur le premier consul : il le couvrait, l'enveloppait de toutes parts. Il semblait que son existence dépendît du premier mot que Napoléon allait lui dire. Je l'ai déjà fait remarquer souvent, mais je ne puis

trop répéter combien la figure de l'empereur était inconcevablement différente d'elle-même lorsqu'il était déterminé à plaire : il avait alors une douceur, un charme ineffables.

« — Eh bien, jeune homme ! » dit-il en s'avançant avec un gracieux sourire vers le jeune enthousiaste, « vous voulez donc être examiné par moi? »

Le pauvre enfant tremblait de joie et ne pouvait répondre ; il regardait le premier consul et ne parlait pas. Napoléon n'aimait ni la hardiesse insolente, ni la timidité peureuse; mais ce qu'il avait devant les yeux n'était silence que parce que l'ame parlait trop haut : et il le comprit.

« — Remettez-vous, mon enfant : vous n'êtes « pas assez calme pour me répondre en ce moment; « je vais m'occuper de quelques affaires, puis nous « prendrons la vôtre.

« — Vois-tu ce jeune homme-là? » dit le premier consul à Junot en l'amenant dans l'embrasure d'une fenêtre, « si j'en avais *mille* comme lui, « la conquête du monde ne serait qu'une prome- « nade... » Et il tournait la tête de côté pour examiner le jeune homme qui, plongé dans ses méditations, repassait probablement dans sa tête tout ce que l'on pouvait lui demander. Au bout d'une demi-heure, Napoléon commença l'interrogatoire dont le postulant se tira à merveille.

« — Et vous n'avez pas eu d'autre instituteur « que votre père? » demanda le premier consul avec étonnement.

« — Non, mon général; mais il a été un bon maître, parce qu'il élevait un citoyen pour qu'il fût un jour utile à son pays, et qu'il pût surtout suivre les grandes destinées que vous lui promettez. »

Junot m'a dit qu'ils avaient été tous trois étonnés de l'expression presque prophétique de ce jeune homme en prononçant ces dernières paroles. Le premier consul en parut surtout frappé.

« — Je vais vous faire donner un mot qui vous « donnera l'entrée du sanctuaire, mon enfant, » dit le premier consul. Et il fit signe à Junot d'écrire. Puis se ravisant :

« — Non, dit-il; je vais écrire moi-même. »

Et prenant une plume, il traça quelques mots et remit le papier au jeune homme qui emportait du bonheur pour *cent ans, comme Chérubin,* mais dont l'ame était plus délicieusement émue.

En arrivant à Paris, il courut chez l'abbé Bossu; à peine celui-ci l'eut-il aperçu :

« Que venez-vous chercher? lui cria-t-il; il n'y a rien pour vous ici. »

Mais le jeune homme tenait un talisman qui valait une baguette magique; il le portait au-dessus de sa tête pour le faire bien voir; puis il le donna à l'abbé Bossu qui lut :

« M. Bossu recevra M***. Je l'ai examiné moi-« même, et je le juge capable d'être admis.

« Bonaparte. »

Ce jeune homme est devenu un élève distingué de l'École Polytechnique. Son avancement fut d'abord rapide ; mon frère l'a connu à Toulon, où il était attaché aux ponts et chaussées. Son attachement pour Napoléon était une idolâtrie.

Le premier consul garda long-temps le souvenir de cette aventure ; et un jour le cardinal Maury se trouvant à dîner à Saint-Cloud, l'empereur lui raconta cette singulière histoire. Il se trouvait que le cardinal connaissait la famille du jeune homme. Il confirma Napoléon dans la bonne opinion qu'il avait prise de cet esprit aventureux, voulant connaître non-seulement les choses de hasard, mais voulant entrer aussi dans ce pays admirable de l'*inconnu* où les grandes ames seules cherchent à pénétrer. « Ce n'est qu'un grand cœur, disait « Napoléon, qui veut savoir et connaître. »

CHAPITRE XV.

Ma première grossesse. — Les envies de femmes grosses.— L'ananas de la Malmaison. — Bonté de madame Bonaparte. — Désir et répugnance. — Les souffrances morales. — Un chapitre du Mémorial de Sainte-Hélène. — Choses que l'empereur n'a pas pu dire. — La noblesse de l'empire et les chambellans. — Préjugés sur l'empereur. — Le teint d'un citron et le dîner en cinq minutes. — Les journaux. — Voyage imaginaire et retour aux Tuileries. — *La patience* de madame Bonaparte. — Prédiction des cartes. — Pari entre le premier consul et madame Bonaparte sur le sexe de mon premier enfant.—Singulière objection de Napoléon.—Scène de gaieté à la Malmaison et madame Lefebvre. — Le mouvement du jour de l'an. — Mon salon et le petit Dunkerque. — Le général Suchet et son frère. — Célébration du jour des rois en 1802.— Le moment d'accoucher. — Esprit de madame Hamelin. — Le roi de la fève, la dinde aux truffes et le vin de Champagne. — La première douleur, éclats de rire. — Les conseils des femmes. — Ma garde et M. Marchais.— Une nuit de douleur. — Ma vie en danger. — Junot et son aide-de-camp Lallemand. — Égarement de Junot et sa visite aux Tuileries. — Adorable bonté du premier consul. — Message de Napoléon. — Nouvelle de mon accouchement apportée aux Tuileries. — Singulière observation de Bonaparte. — Napoléon embrassant Junot. — Le compliment du premier consul et le pari perdu. —

— Retour de Junot et scène impossible à rendre. — Ma fille!—Singuliers propos de mon beau-père.—Le général Suchet et la corbeille de roses.

J'étais alors enceinte de mon premier enfant, et fort souffrante de ma grossesse. Entourée de soins, gâtée, pour ainsi dire, par ma famille et celle de mon mari, portant dans mon sein l'enfant qui devait un jour me rendre glorieuse d'être sa mère (1), il me semble que je n'aurais pas dû souffrir; mais le genre des douleurs qu'éprouvent les jeunes mères dans leur première maternité ne peut être soulagé, ni par les soins, ni par les prévenances. Je dirai même, sans avoir le caractère mal fait, que ces soins et ces prévenances augmentent le malaise, le mal de cœur, les maux de nerfs, et les mille et une souffrances qui sont presque toujours les compagnes des premières grossesses. Je l'ai éprouvé; et c'est ma mère, ainsi que ma belle-mère, qui me firent connaître, par excès de zèle et d'attachement, un supplice, je puis dire, que je n'avais pas éprouvé, bien que je fusse grosse de plusieurs mois. Ce fut ma mère qui commença un jour où je dînais chez elle.

« Ah! mon Dieu, me dit-elle tout-à-coup en posant sa fourchette et me regardant d'un air consterné, ah! mon Dieu! je n'ai pas songé à te demander quelle était *ton envie*.

(1) Ma fille aînée Joséphine.

« Mais je n'en ai pas, lui répondis-je tout naturellement. Et cela était vrai; je n'avais pas le temps de songer à un *antojo ;* je passais ma journée à souffrir, et mes nuits elles-mêmes n'étaient pas exemptes de ces crises douloureuses qui me forçaient à avoir le nez sur une cuvette du matin au soir.

« — Tu n'as pas d'envie ! me dit ma mère aussi surprise que si je lui eusse annoncé que je portais mon enfant d'une autre manière que les femmes ne les portent ordinairement ! Tu n'as pas d'envie ! mais cela ne s'est jamais vu ! Tu te trompes. C'est que tu n'y fais pas attention. J'en parlerai à ta belle-mère. »

Et voilà mes deux mères consultant entre elles pour deviner ce qui pourrait me plaire.

Ensuite, disait ma mère, ce qui est inquiétant dans cette affaire-là, c'est que Laurette ne faisant pas attention dans son ignorance à l'inconvénient de ne pas satisfaire *une envie,* cette petite femme-là est capable de nous faire un enfant à face de chouette. Madame de La Reynière en a bien fait un à pattes d'écrevisse. »

Et voilà Junot de son côté qui, dans la terreur que je n'aille lui faire quelque enfant à hure de sanglier, ou bien avec une orange au bout du nez, comme un faiseur de tours, me demandait tous les matins: Laure, de quoi as-tu donc envie ?

Ma belle-sœur qui revint de Versailles où elle habitait habituellement le château, ajouta au chœur

de questions ; mais ce fut d'une manière plus effrayante. Ce qu'elle avait vu de personnes défigurées par des envies non satisfaites, ne se pouvait nombrer. Il y en avait assez pour former une galerie aussi extraordinaire que celle de ce monsieur qui effrayait, et qui effraie, je crois, bien encore les passans, dans la rue du Coq Saint-Honoré. C'était des rats sur le front, des couennes de lard sur la poitrine, une laitue sur le dos, un litron de pois sur le côté (je n'ai pas oublié celui-là, comme le plus extraordinaire de tous) ; et puis les choses étonnantes dans ce qui ne se voyait pas !... et les histoires de toutes ces malheureuses envies !

Il aurait fallu avoir une tête plus forte que celle d'une femme chrétienne portant son enfant selon la volonté de Dieu, pour ne pas succomber sous cette ligue formée par le plus vrai et le plus tendre intérêt. Je finis par m'effrayer moi-même de tout ce qui se disait autour de moi, et tout en me retournant la nuit sur mon oreiller, je cherchais dans ma tête ce qui me plaisait le mieux, et je ne trouvais rien. Enfin, un jour, il m'arriva de réfléchir, en mangeant une pastille d'ananas, qu'un ananas devait être une bien excellente chose. J'avais bien mangé des pastilles, des glaces à l'ananas ; mais le fruit, jamais je ne l'avais vu, même je crois, sur une table. A cette époque la culture de ce fruit était bien plus difficile à soigner que maintenant. C'était une rareté qu'un ananas ; et les bâches où il vient chez nous étaient comptées dans les envi-

rons de Paris (1). J'en avais donc peu ou point d'idées. Mais une fois que je me persuadai que j'avais *envie* d'un ananas, j'éprouvai d'abord un désir très-vif; puis il augmenta lorsque Corcelet déclara que, bien que les ananas vinssent dans une serre chaude, ils avaient cependant une époque pour reproduire leur couronne, et que ce n'était pas dans le moment où l'on était. Oh! alors j'éprouvai cette souffrance qui tient de la rage, et qui vous met sous la condition de mourir ou de la satisfaire. Junot, affairé pour cette malheureuse envie, comme un homme qui est père pour la première fois par une femme qu'il aime, courait avec une bonté parfaite, offrant vingt louis d'un ananas, sans pouvoir le trouver. Il n'osait pas rentrer, et c'était presque en tremblant qu'il me voyait toucher la figure; car ma belle-mère et ma mère, depuis que j'avais les horreurs et les ennuis de l'envie, étaient toutes deux après moi pour surveiller le moindre de mes mouvemens. Quant à moi, je souffrais toujours de mes maux de cœur, et je me persuadais, depuis que la folie m'en avait gagné, que je ne pourrais manger que lorsque j'aurais d'abord mangé un ananas.

(1) L'hortensia a éprouvé une variation plus sensible encore dans sa culture. J'ai vu le temps où un hortensia, donné à mademoiselle de Beauharnais ou à madame Marmont, était une chose vraiment curieuse; mais cela fut court, et maintenant un portier donnera un hortensia à sa commère pour le jour de sa fête en y joignant un pot de basilic ou de pensées.

Junot était un jour sans moi à la Malmaison. La serre n'était pas encore construite, mais il y avait une orangerie serre-chaude, dans laquelle madame Bonaparte avait fait construire et bâtir des bâches pour trois cents ananas, ce qui lui en donnait cent par an (1). Junot, dans son affliction de me voir refuser tout ce qu'il m'offrait, dit que je n'avais d'autre refrain que : Je voudrais un ananas!... Madame Bonaparte envoya sur-le-champ pour s'informer si quelque ananas n'était pas bon à lever dans sa bâche : « S'il y en a un, dit-elle à Junot, vous le porterez à madame Junot. » Il y en avait un !

Junot, en le recevant des mains de madame Bonaparte, crut un moment que ce présent le concernait, lui, directement, et qu'il avait envie de l'ananas. Il la remercia avec effusion, et revint à Paris en recommandant à son cocher de crever les chevaux, mais d'arriver.

Je venais de me mettre au lit, triste, *geignante* et toute prête à pleurer de n'avoir pas d'ananas, car cette idée était devenue dominante à un tel point que j'en parlais toujours.

« — Pauvre Loulou, me disait ma mère, *je te l'avais bien dit que tu aurais une envie ;* on ne fait pas un enfant sans cela. Vois ce qui était arrivé à ta sœur, parce que j'avais eu envie de manger des cerises au mois de janvier! »

(1) On sait que l'ananas ne porte que trois ans plus tard, en replantant sa couronne.

C'était vrai : ma sœur avait une cerise parfaitement coupée par la moitié, et placée dans un endroit dont, par exemple, la physionomie ne fut pas dérangée par l'absence du petit fruit; et quand une soie en fit l'affaire, on aurait bien pu l'y laisser.

Lorsque Junot, triomphant, heureux comme s'il m'offrait une couronne véritable, déposa sur mon lit celle de l'ananas à laquelle tenait encore son fruit, j'avoue que j'éprouvai un vrai bonheur. J'embrassai mon mari avec reconnaissance, avec joie; je dévorais des yeux ce fruit tant souhaité, et je remerciai mille fois dans le cœur madame Bonaparte de son cadeau, que j'estimais plus en ce moment qu'un beau collier de perles; je sonnai pour demander du sucre. Junot m'arrêta et me dit que Corvisart était présent au moment où madame Bonaparte m'avait donné l'ananas; et qu'ayant appris que j'étais grosse, fort souffrante, il me faisait défendre de manger une seule tranche de cet ananas le soir.

« — C'est extrêmement froid et lourd, dit-il à Junot. Si madame Junot est dans l'état *d'envie*, il ne faut pas qu'elle y touche ce soir, parce qu'une bouchée fera passer tout le fruit. Et il ajouta ce peu de mots en disant à Junot : J'ai vu des effets affreux d'indigestion dans une grossesse; LA MORT s'ensuivre aussitôt. Mon cher général, ne montrez votre beau fruit que demain. »

Junot en avait la volonté; mais, en songeant à mon bonheur, il n'eut pas la force de me le refuser,

y mettant seulement pour condition que je ne toucherais à l'ananas que le lendemain matin.

Je le promis : et, mettant le beau fruit sur ma table de nuit, je passai la nuit à le prendre, le sentir, le toucher et me faire une double jouissance en anticipant le moment où je pourrais enfin manger le bienheureux ananas.

Le lendemain matin, à peine était-il jour que je fis lever Junot pour que l'on pût entrer dans ma chambre et arranger mon *envie*. Lui-même s'en chargea, coupa le fruit par tranches fines, le mit dans une jatte de belle porcelaine, le saupoudra de sucre bien blanc et bien fin, et vint lui-même le placer devant moi ; puis il s'assit sur le pied de mon lit pour juger de toute ma joie, car ce n'était pas moins que de *la joie*.

« — Eh bien, me dit-il enfin, pourquoi donc ne manges-tu pas ? »

Je le regardai avec une expression qui devait être burlesque, car j'avais en même temps envie de rire et de pleurer. Mais Junot était vif; et, reprenant l'assiette, il me dit :

« — Je l'ai peut-être mal arrangé : pourquoi ne le dis-tu pas ?

« — Mon Dieu, il est bien, lui répondis-je ; mais... Et en même temps je repoussais l'assiette loin de moi. Mais... je ne sais ce que j'ai, je ne puis manger de l'ananas.»

Junot ouvrit de grands yeux; et avec bien plus d'étonnement que ma mère, lorsque je lui avais dit

que je n'avais pas d'envie, il répéta, en y mêlant toutefois un ornement oratoire que j'avais omis :

« — Comment !..... tu ne peux pas manger ton ananas ! Mais, Laure, regarde-le donc ! C'est par contradiction. »

Et il me ramenait le nez sur la maudite assiette, ce qui provoqua une assertion positive que je ne pouvais pas manger de l'ananas. Il fallut non-seulement l'emporter, mais ouvrir les fenêtres, parfumer ma chambre, pour enlever jusqu'au moindre vestige d'une odeur qu'une seconde avait suffi pour me rendre odieuse. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce fait, c'est que depuis je n'ai jamais pu manger de l'ananas sans me faire une sorte de violence. Je mange avec plaisir des glaces ou des pastilles d'ananas ; mais le fruit me déplaît..... Dans les mille aventures de ce genre que l'on peut raconter, celle-ci me paraît une des plus étranges. Je la soumis à Marchais et à Baudelocque ; ils la trouvèrent, eux, toute naturelle, parce que chaque jour leur en présentait de plus étonnantes. Néanmoins il est inexplicable qu'en une minute, une seconde de temps, un objet que vous convoitez, que vous désirez avec passion, cesse non-seulement de vous plaire et d'exciter un désir, mais vous devienne antipathique, et soit presque repoussant. Il y aurait là-dessus un bel ouvrage à faire, un texte à commenter pendant au moins quatre cents pages. Hélas ! c'est l'histoire de bien des choses en notre vie ; mais la morale, comme tout en ce monde, se décolore par l'usage

qu'on en fait. On a mille fois dit, à la vérité, que la satiété produisait le dégoût; mais on ne voit pas souvent ce dégoût précéder la possession.

Ma pauvre mère était arrivée à ce point de souffrances que nos soins, notre amour, ne pouvaient plus adoucir. Chaque jour était pour elle un sujet de nouvel effroi; car elle devait le passer dans des douleurs de tortures..... Oh! quelles souffrances je lui ai vu supporter avec son courage admirable! pauvre mère!..... Mais ces momens d'une mémoire cruelle, d'un souvenir déchirant, sont trop solennels pour trouver place dans ces pages, qui ne sont pas exclusivement consacrées à ce culte de douleur que je lui ai voué. On ne peut constamment pleurer sur un être qu'on a perdu. Le désespoir ne peut toujours durer; mais il existe dans l'ame une force tout intellectuelle qui est bien autrement terrible dans son exercice de souffrance, quoiqu'elle ne se manifeste pas au-dehors par des cris, des éclats et des larmes. C'est elle qui provoque cette ruine de la santé, ce mal de l'ame, quotidien, que chaque jour ramène sans que la nuit le console : voilà ce que l'homme porte avec lui au milieu du monde, ayant lui-même le rire sur la bouche; voilà la douleur qui tue, et dont ce même monde dénie en riant avec dédain l'existence, parce que peu de ceux qui le composent sont dignes de la connaître.... Oh! qu'il a parlé avec la langue du cœur, celui qui a dit :

« Celui qui n'a pas souffert, que sait-il? »

Bien que mes intérêts privés ne soient pas destinés à être retracés dans cet ouvrage, il en est toutefois qui tiennent à la grande figure que j'ai jetée en moule en commençant ces mémoires; et, en les omettant, je pourrais peut-être faire tort à l'effet que doit produire la réunion de l'homme privé à l'homme immense qui se trouve hors de toute route connue et même battue. C'est une remarque que je place ici en courant, pour répondre à une ou deux observations faites sur des choses sans doute dans mon intérêt; mais je crois que l'on aurait pu également voir le but dans lequel je les écrivais, et qui est celui indiqué plus haut. J'ai en général toujours eu beaucoup de répugnance à occuper de moi les indifférens; et je ne le fais que contrainte par une raison immédiate et majeure. Tout ce qui tenait à mon mariage, par exemple, devait être relaté dans la plus minutieuse exactitude pour démontrer la fausseté du paragraphe de Sainte-Hélène. Ce paragraphe est renfermé dans un chapitre qui sera l'objet de réfutations plus spéciales encore. L'empereur a pu, dans son mécontentement passager, dire quelquefois sur Junot de ces mots qu'un frère, un père laissent échapper dans leur colère contre un fils, ou bien un plus jeune frère coupable d'une faute commise par une tête volcanique, mais avec un cœur et une ame dont le censeur connaissait la bonté et la grande valeur. Il faut bien répondre à ces verbiages par des faits; car il ne suffit pas d'attaquer ainsi toute une existence,

même après le repos sacré que devrait assurer la tombe, et de dire ou d'écrire :

« On m'a dit cela ; » et sans attaquer ici, ni sans incriminer personne, je ferai observer qu'il était des considérations, même *dans l'intérêt* de l'empereur, qui auraient dû arrêter la plume de ceux ayant la prétention de le faire bien connaître à ceux qui, du reste, le connaissaient encore mieux ; ils couraient la chance de lui aliéner les fils, les nombreux rejetons de ces hommes dont le sang a coulé tant d'années pour la patrie et pour Napoléon, et dont l'oraison funèbre se trouve singulièrement faite, puisqu'il faut le dire, dans ce mémorial destiné à être un jour la mine où le burin et le poinçon de fer de l'histoire doivent prendre leurs matériaux. Mais je répète ici ce que j'ai déjà dit ; il est dans le chapitre du mémorial intitulé : *De Junot et de sa femme*, des choses que l'empereur *n'a pas pu dire*. Il en est d'absurdes pour ceux qui comme nous vivaient au milieu de cette cour napoléonienne que tant de gens brûlaient alors de connaître, et qu'ils ne connaissaient que par des ouï-dire les plus incohérens. J'ai vu en 1809 une personne qu'il est inutile pour elle-même que je nomme ici, mais qui se reconnaîtra bien, et d'autres peut-être le feront aussi. Eh bien ! cette personne, qui est un homme de beaucoup d'esprit selon le monde, eut enfin la fantaisie de devenir chambellan. On sait que dans la longue liste des cent, huit, dix ou douze officiers du palais impérial portant ce titre

dans l'Annuaire de 1814, il ne s'en trouve, je crois, que deux ou trois qui fussent ce que ces messieurs appelaient *roturiers*. C'étaient MM. Germain, Perregaux, Lillers, etc., et certes, par eux-mêmes et leur fortune, ils en valaient bien d'autres. Mais nous sortirions ici de la question ; j'arriverai, si Dieu me prête vie, au moment de traiter celle de la noblesse accordée par Napoléon, ainsi que de cette noblesse de l'empire si enviée lorsque l'on distribuait ses écussons dont un sang pur versé pour la patrie formait le champ de gueules. Quoi qu'il en soit, mon monsieur qui, en 1811, voulait être chambellan, et dont M. de Montesquiou retrouverait plus de dix lettres dans ses cartons s'il les voulait ouvrir, croyait encore en 1811, que l'empereur était jaune comme un citron, et qu'il dînait en cinq minutes.

J'ai déjà parlé, dans l'un des précédens chapitres, du danger de cette erreur dans laquelle ont si longtemps vécu une infinité de personnes qui n'ont vu l'empereur que quelquefois, l'ont à peine entendu parler, et font aujourd'hui des volumes pour rapporter ce qu'il disait, ce qu'il faisait, et tout cela avec un soin si extrême, que les gens qui vivent à Philadelphie, à New-York, à Constantinople, à Ispahan, au Bengale, que sais-je ? et même dans le faubourg Saint-Jacques doivent s'y laisser prendre, car enfin, on lit dans tous ces lieux-là comme à *la tente* au Palais-Royal, et nous venons d'en voir la preuve dans un journal qui sera lui-même bientôt lu dans

tous ces endroits-là. Ce journal nous dit que ceux qui savent le persan, M. Jaubert par exemple, le bengalais, la langue *orisée*, les dialectes de l'Inde, pourront s'abonner aux journaux ayant pour titre : *Jan jahan nama*, publié par M. *Hurée Hur Duttu ; l'Hurkuru*, *le Prahbackur*, *le Soad-hackur*, et une foule d'autres que la mémoire la plus façonnée aux noms baroques ne peut retenir. Mais enfin ils n'en sont pas moins journaux et très-journaux, de plus contenant une bonne morale, car la plupart traitent la grande question du brûlement des femmes après la mort de leurs maris. Il y a, dit-on, grande diversité d'opinions ; il pourrait bien être de cette affaire comme du mariage des prêtres du concile de Trente. Les opposans étaient les jeunes ; ceux qui voulaient le mariage étaient les vieux. Au Malabar, vous verrez que les jeunes seront encore pour l'abolition de la coutume établie, parce qu'ils seront bien aises de trouver une jeune veuve en leur chemin. Du moins, cette fois l'humanité, si ce n'est la morale, aura été leur stimulant.

Mais voyez cette folle de la maison ! quelles courses, quels sauts, quels bonds ! Tout à l'heure j'étais dans le château des Tuileries, je me promenais dans ces vastes salles, ces antichambres remplies d'une foule d'officiers à clés dorées, d'écuyers, de pages, de veneurs, tous attendant la tête baissée un regard de celui qui leur en avait accordé l'entrée sur leurs prières instantes. Des hautes fenêtres de ces salles féodales, je plongeais dans cette cour

où des milliers de vieux soldats venaient crier des paroles d'amour à celui qui pour eux avait vraiment le sourire du cœur. De là, mon imagination vagabonde m'a transportée par suite de la même pensée, dans ces chambres mal closes et humides de Longwood, dans ces réduits solitaires où celui que j'avais vu l'arbitre du monde, a subi sa longue agonie.... Puis d'un autre jet, nous nous sommes trouvés près du bûcher d'une veuve du Malabar; ici, par exemple, la chaîne de cette pensée s'est trouvée certainement rompue, car les funérailles de Sainte-Hélène n'ont été éclairées par les flammes d'aucun sacrifice.... Mais laissons ce sujet, il serait trop pénible.

J'étais déjà fort avancée dans ma première grossesse. Madame Bonaparte était parfaite pour toutes les jeunes femmes qui étaient dans mon état, et s'inquiétait avec un soin extrême de tout ce qui pouvait nous être agéable. C'est en agissant ainsi qu'elle était adorable, car alors sa bonté était instinctive, et on le sentait. En apprenant l'histoire de l'ananas, elle me dit : « Vous aurez une fille. »

Et, à l'appui de son assertion, elle me proposa de faire une *patience*. Je savais par expérience ce que valaient ces malheureuses *patiences*. Il y avait mille fois de quoi la faire perdre; cependant je n'osai refuser; et, malgré toute mon incrédulité, je fus obligée de m'asseoir contre la table de jeu, et là, de couper de la main droite, de la main gauche, et de nommer des jours, des heures, des

mois; enfin c'était une véritable bonne aventure. On sait que l'impératrice Joséphine avait à cet égard une croyance tout-à-fait superstitieuse. Le fait est que j'ai été témoin de deux faits que je rapporterai plus tard (en 1808 et 1809), et qui sont fort extraordinaires. Ce jour-là elle me tint sur la sellette pendant une grande heure, et finit par me prédire que je ferais une fille.

« Ou un garçon, » dit le premier consul, qui entrait alors et se moquait toujours des cartes de madame Bonaparte; « il est certain que madame « Junot fera l'un ou l'autre; et, si j'étais de toi, « Joséphine, je ne compromettrais pas ma réputa- « tion de sorcière par une prédiction décidée. »

« — Elle fera une fille, » répétait madame Bonaparte.... « Eh bien! Bonaparte, veux-tu parier quelque chose avec moi? »

« — Je ne parie jamais, dit le premier consul : « si on est sûr de son fait, on est malhonnête « homme; si la chose est douteuse, on est aussi fou « que celui qui va perdre son argent au jeu. »

« — Parie des bonbons.

« — Et toi, que me donneras-tu?

« — Je te broderai un tapis pour mettre sous tes pieds, dans ton bureau.

« — Ah! c'est parler, cela! Voilà du moins qui « servira à quelque chose. Eh bien! je parie que « madame Junot fera un garçon. Ah çà, » me dit-il, en se retournant de mon côté, « n'allez pas me » faire perdre, au moins. »

Et, me regardant, il se mit à rire.

« Si vous faisiez un garçon et une fille, que de-« viendrait le pari ? »

Il y avait dans le fait lieu à croire que la chose pût arriver, car j'étais énorme.

« — Eh bien ! général, savez-vous ce qu'il faudra faire ?... Me donner à moi les deux paris. »

Cette idée de faire un garçon et une fille leur parut à tous si bouffonne, que le rire gagna jusqu'à moi-même. Je ne trouvais pas cependant du tout plaisant de me voir ainsi à la tête d'une famille toute faite pour commencer, et ma mine consternée fut, je pense, ce qui fit rire autant le premier consul, ainsi que mon mari et tous ceux qui étaient là, dont madame Lefebvre faisait partie, ce qui n'augmenta pas peu la joie commune, parce que dans de telles occasions elle avait toujours quelque bonne gaieté bien entière, bien drue surtout, et jamais elle ne manquait la riposte en pareil cas.

On était alors dans tout le mouvement du jour de l'an ; mon salon était rempli d'une quantité de ces futilités précieuses dont l'usage a fait un devoir de faire une offrande à la femme chez laquelle on a l'habitude d'aller souvent. J'étais au milieu de mon joli petit Dunkerque, admirant, comme une enfant que j'étais encore, toutes ces bagatelles brillantes et inutiles, lorsque deux amis vinrent en augmenter le nombre en les accompagnant de souhaits sincères, et non pas dictés par l'usage. C'était le général Suchet et son frère. Après avoir causé des

choses obligatoires de ces journées de cérémonial du cœur, et en même temps de celui de l'étiquette, nous convînmes que c'était une chose également bonne pour tous les états, toutes les conditions, que les réunions telles que les faisaient nos pères avec une religieuse exactitude. Les Rois, le jour de l'An, Noël, le jour de naissance, la fête du chef de famille; tout cela était une manière parfaite de maintenir l'harmonie dans une famille dont tous les membres se réunissaient à toutes les époques que je viens de citer. Car, pour peu que la famille fût nombreuse, et qu'il y eût dix ou douze banquets à donner dans le cours de l'année, voilà douze rencontres qu'il faut subir avec un homme ou une femme que l'on a offensés ou qui vous ont offensés. Lorsqu'il n'y a que du froid, il s'éloigne et fait place à un accueil cordial, et bien souvent même, plusieurs légères discussions, qui auraient fini par devenir des querelles sérieuses, s'arrêtaient d'abord pour éviter l'embarras de revenir le jour de la fête de la grand' mère, ou de la tante, ou de l'aïeul. Les deux frères comprenaient d'autant mieux ma pensée, qu'ils étaient parfaitement unis. Le général avait une amitié très-tendre pour son frère Gabriel. Celui-ci la lui rendait avec une profonde effusion; il aimait son frère comme on aime un être dont on peut être fier. Tous deux enfin étaient bien dignes de m'entendre parler dans le sens que je donnais à mes paroles.

« Hé bien! me dit le général, il faut faire les

Rois. Nous sommes au trois de janvier, faisons les Rois...

« — Oui ! faisons les Rois, m'écriai-je.

« — Il faut faire les Rois, dit aussitôt ma bonne belle-mère, qui jamais ne restait silencieuse lorsqu'il fallait appuyer une motion joyeuse ; il faut faire les Rois !

« — Eh bien ! faisons les Rois !... dit Junot. Écoutez, mes amis, après-demain je vous engage à venir manger une dinde aux truffes, ici, à souper...

« — C'est accepté, dit le général Suchet ; à après-demain la dinde aux truffes, le gâteau, la fève et de bons rires. »

Je n'attendais plus que le moment d'accoucher. Depuis quelques jours les mouvemens de l'enfant beaucoup moins vifs, mais plus forts, m'indiquaient qu'il allait bientôt sortir de sa prison. Ce moment m'effrayait ; ma mère et ma belle-mère faisaient en vain tout ce qu'elles pouvaient pour me rassurer. J'étais jeune, j'étais à ma première couche ; il n'était donc pas du tout étonnant que je fusse aussi craintive. Le 4 janvier, dans la nuit, nous eûmes une alarme ; ma belle-mère, qui depuis cinq à six jours ne se déshabillait plus, accourut auprès de moi : ce n'était pas encore le moment. On avait été chercher Marchais ; il vint, et déclara que cela ne pouvait passer les vingt-quatre ou les quarante-huit heures, et il me laissa en me recommandant du sommeil et le repos.

Je m'endormis, mais le lendemain je fus sérieuse pendant une grande partie du jour. Je remplis tous mes devoirs religieux, j'écrivis à ma mère, parce qu'elle m'avait défendu d'aller en voiture, et qu'il m'était impossible, à cause du verglas et du temps qu'il faisait, de songer à faire cette immense course à pied sans courir quelque risque (1). Ensuite j'arrangeai ma barcelonnette, tout ce qui était nécessaire à mon enfant, et cette occupation n'était pas terminée que ma tristesse, ma crainte, ma peur, si l'on veut, avait totalement disparu. Dans ce petit bonnet avec des rubans bleus, cette petite chemise que j'arrangeais dans les manches de la brassière, je voyais une petite tête blanche et rose, des petits bras tout potelés; et, dans mon délire, je croyais que ces petits vêtemens renfermaient déjà mon trésor!... je les serrais contre moi : puis, en rencontrant la rondeur énorme de ma personne, je me disais :

Cet être que j'attends, qui va doubler ma vie, il est là, au-dedans de moi,.... je le sens;... cette petite protubérance qui est là, sous ma main, c'est sa petite tête... Et tout cela est à moi, bien à moi!

Alors je me prenais moi-même dans mes bras, si je puis ainsi décrire cette envie, ce désir d'étreindre mon enfant, que j'aurais, dans cet instant, voulu tenir contre moi, mais en le voyant !... et

(1) Ma mère était trop malade déjà à cette époque pour venir auprès de moi; elle ne pouvait plus sortir.

cela au prix de bien des années de ma vie; oh! quel avenir! quelle suite d'heureux jours j'avais alors devant moi!

Junot me trouva penchée sur le berceau de mon enfant et dans une sorte d'extase. Il était un des hommes le plus faits pour me comprendre; aussi, lorsque je lui dis quel était le motif de cet attendrissement profond qu'il pouvait remarquer en moi, il m'embrassa avec une tendresse dont mon cœur fut plus fier qu'il ne l'eût été six mois plus tôt. J'allais être mère!...

Mes pensées avaient pris une couleur toute différente. Non-seulement je ne ressentais plus aucune crainte, mais j'appelais même le moment de la première douleur. Aussi, lorsque nos amis se réunirent dans mon salon, ils me trouvèrent aussi gaie, aussi joyeuse que la jeune femme et même la jeune fille auraient pu l'être.

Madame Hamelin, dont l'esprit tout particulier a une teinte originale et vive, était ce soir-là de notre souper. Il est difficile de donner une idée de l'esprit de madame Hamelin, parce que ce serait le copier, et que, n'ayant jamais copié personne, elle est fort retranchée dans son individualité. Il faut l'entendre pour avoir l'idée d'une personne éminemment spirituelle. Elle était alors une fort jeune femme, gaie, vive, aimant à rire et provoquant parmi ses amis cette joie confiante inséparable d'une réunion de quatre ou cinq personnes liées ensemble. Elle avait surtout un charme assez

rare à rencontrer : c'est beaucoup de naturel dans ses manières et dans ses paroles. Peut-être ce naturel n'aurait-il pas été bien à une autre, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'à elle il lui allait parfaitement ; toutes les copies que j'en ai vu faire, et comme alors elle était fort à la mode, il y en avait beaucoup, étaient pâles et ternes. Son esprit avait de la malice, et souvent cette malice de chatte avait les griffes un peu longues. Mais je crois que, comme les chats aussi, elle ne les alongeait que lorsqu'on lui marchait sur les pattes ou sur la queue.

Nous fûmes donc fort joyeux toute la soirée. Ma belle-mère, contente de me voir oublier le moment critique, mais dont l'expérience savait qu'il ne pouvait être éloigné, était enchantée de me voir rire avec autant d'abandon. Nous nous mîmes à table, et la gaieté redoubla devant la dinde aux truffes, le gâteau, le vin de Madère et le vin de Champagne. Au bout d'une demi-heure, on riait si bien, si franchement, qu'en vérité le souvenir m'en fait encore du bien. Enfin vint le moment de tirer la fève ; le général Suchet était à côté de moi ; je ne me rappelle plus maintenant si ce fut à moi ou à lui que la royauté vint à échoir ; comme depuis ce temps-là des souverainetés bien autrement solides que celle-là sont devenues des couronnes fantastiques, il m'est bien permis de l'avoir oublié. Le fait est que le général, soit qu'il m'eût fait reine ou que je l'eusse fait roi, m'adressa une sorte de compliment burlesque qui provoqua en moi un éclat de

rire si bruyant que la salle à manger en retentit, et qu'il trouva un écho dans les dix-sept ou dix-huit personnes qui entouraient la table ; mais au même instant un cri terrible, déchirant, lui succéda. Je m'étais levée pour répondre, avec mon verre d'eau (1), à tous ces verres tendus vers moi et remplis d'une mousse pétillante, mais je retombai aussitôt sur ma chaise, et le verre échappa de ma main. Une douleur inconnue, mais affreuse, venait de se faire sentir en moi d'une manière si étrange que mes yeux se fermèrent, je pâlis, et dans cet instant je crus mourir. Mais la couleur revint aussitôt sur mes joues. Je relevai mes paupières qu'une main de feu avait abaissées, et je vis Junot plus pâle que moi-même, tenant encore à la main son verre de vin de Champagne, ainsi que tous les autres, et me

(1) Je n'ai jamais pu boire de vin de ma vie. Une particularité assez étrange, c'est que Junot avait une sorte de sentiment désagréable qu'il ne pouvait définir lui-même, mais fort désagréable pour les femmes qui buvaient du vin, et il m'a dit bien des fois que, si j'avais bu du vin, même aussi légèrement qu'une femme en boit ordinairement, il ne m'aurait pas épousée. Il me répétait ce mot une fois en Espagne. Mais, lui dis-je en riant, et Madame M....., c'était une personne qui buvait, disait-on, une bouteille de vin de Champagne et une demi-bouteille de vin de Madère à son dîner et à son souper, et qu'il avait, *disait-on encore*, aimée. Oh! me répondit-il en riant à son tour, qu'est-ce que cela? une maîtresse? cela ne compte jamais dans la vie d'un homme. Que lui importe ses défauts ou ses qualités! qu'elle soit jolie, voilà tout ce qu'on lui demande.

regardant avec un air consterné. Le spectacle de toutes ces figures encore joyeuses d'un côté, tandis que l'autre se mettait en devoir de prendre une physionomie de circonstance, tous ces masques ressemblant à *Jean qui pleure* et à *Jean qui rit*, me donnèrent un nouvel accès de gaieté, et je me mis la première à donner le ton. Ma belle-mère, dont le regard attentif me couvait pour ainsi dire depuis le matin, vint derrière ma chaise et me dit tout bas :

« Ma fille, donnez-moi le bras et venez dans votre chambre.

« — Non, non ! s'écria Gabriel Suchet, il ne faut pas que notre reine s'en aille ! «

Et le voilà me faisant un si drôle de conte que le rire fou me prend, et un éclat comme celui provoqué par son frère me donna encore quelques secondes de bon temps. Mais la même douleur qui a suivi le premier accès joyeux revient, et cette fois c'est avec une telle violence que je saisis le bras du général, et m'y cramponnai à le lui casser.

Ma belle-mère dit à son fils qu'il fallait m'emmener et envoyer une voiture à Marchais.

« Les douleur se succèdent rapidement, dit-elle, et ta femme sera peut-être accouchée dans une ou deux heures. »

C'est un spectacle fort curieux que la vue d'un homme comme Junot dans un moment pareil à celui que je retrace. Il était alors tout aussi bonhomme, tout aussi bien M. Guillaume, M. Denis, ou le plus pacifique bourgeois de la rue de la Perle

ou de la rue Saint-Jacques. Il fit mettre les chevaux, passa lui-même dans ma chambre pour voir si elle était bien échauffée, appela mes femmes, leur donna cinquante ordres auxquels il n'entendait rien, non plus qu'elles, et s'en revint auprès de moi croyant déjà entendre crier son fils. Mais vraiment je n'allais pas si vite en besogne.

Il me trouva toujours dans la même position ; car, pour dire la chose, dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis que cette douleur infernale, me déchirant le sein, m'avait fait entendre le premier appel de mon enfant demandant son entrée dans la vie. Au moment où Junot rentrait dans la salle à manger, un troisième cri perça la voûte de la chambre ; Junot pâlit, vint à moi, et, me prenant dans ses bras, il m'enleva presque de ma chaise.

« Non, non, disait toujours le général Suchet, il faut que nous recevions ton fils joyeusement. — Comme Henri IV, disait à son tour Gabriel ; voilà du vin de Champagne, pardieu ! qui vaut tous les jurançons du Béarn.

« — Et si c'est une fille, dis-je à mon tour ; car la douleur une fois passée, la parole me revenait.

« — Ce sera un garçon, criait le général. — C'est un garçon ! criaient en chœur tous les autres ; c'est un garçon !...

« — C'est une fille ! dis-je impatientée : et, dans l'état d'irritation nerveuse où je me trouvais, je frappai du pied en me fâchant et répétant : « C'est une fille !... »

Mais le général, son frère, et ceux de nos amis qui m'entouraient, répétaient en refrain, sur l'air du vaudeville du Devin du village, *C'est un enfant :*

C'est un garçon ! c'est un garçon !

« Eh bien ! parions ! dis-je au général.

« — Oui ! oui ! pariez...

« — Ah ! mon Dieu !... »

Et je tordis tellement le bras de Junot, pour crier moins fort, qu'il en portait encore les marques quinze jours plus tard.

« Mais que parions-nous ? dis-je au général, lorsque la douleur fut passée.

« — Fixez vous-même, dirent les deux frères ; nous sommes de moitié (1).

« — Eh bien ! vous me donnerez un bouquet de roses, si je gagne.

« — C'est dit. » Le général me baisa la main, et Junot m'entraîna dans ma chambre, où mes amies seules me suivirent.

Mais là ce fut bien une autre antienne ; j'avais autour de moi onze femmes qui, toutes, donnaient une méthode pour moins souffrir.

« Embrassez cela, » me disait l'une, en me conduisant aux colonnes de la rotonde de mon alcôve.

« Non ! non ! criait l'autre ; il ne faut pas qu'elle

(1) Je ne puis me rappeler, ainsi que M. Gabriel Suchet, ce que je devais donner en cas que je perdisse.

se promène ; cela peut TUER SON ENFANT, *et puis elle-même.*

« — Je le crois bien, disait ma belle-sœur ; j'ai vu souvent des choses terribles dans de pareilles circonstances. Imaginez-vous qu'une fois...

« Silence ! lui disait ma belle-mère ; n'allez-vous pas rompre la tête de cette jeune femme, avec toutes vos histoires de couches !

« — C'est que, lorsque je suis accouchée, reprenait une autre sur un diapason plus élevé, pour être entendue par-dessus les histoires et mes plaintes ; je...

« — Mesdames, disait la garde, si M. Marchais arrive, je crois qu'il voudra rester seul. »

En effet, à peine mon bon Marchais fut-il entré dans cette chambre, où il y avait presque encombrement par cette foule de monde, la barcelonnette, mon lit et tout cet attirail qui suit un semblable instant, qu'il se fâcha sérieusement ; et, se tournant vers ma belle-mère, il la rendit responsable si, dans deux minutes, ma chambre n'était pas ce qu'il fallait qu'elle fût dans un tel moment, une chambre de malade, et lui dit :

« — Je ne vois ici que vous et madame qui soyez raisonnables. »

Et il montrait une jeune femme assez grosse aux yeux de charbon étincelans, à la peau brune, ayant des mains et des pieds d'enfant et des dents d'ivoire. Elle était assise dans une bergère, et bien qu'elle ne me fatiguât pas de ses mille recettes pour faire

un premier enfant sans souffrir, ses grands yeux noirs ne me suivaient pas avec moins d'intérêt, lorsque la douleur me faisait errer dans la chambre comme une ame poursuivie.

« Ma foi, monsieur, dit-elle à Marchais, vous avez bien raison de nous renvoyer. Je crois que nous ne sommes bonnes qu'à rompre la tête de cette pauvre Laurette : elle aurait déjà dû faire comme une jeune femme que je connais, qui, accouchant aussi dernièrement pour la première fois, prit son schall et s'en fut vers la porte en disant : « Ma foi, cela fait trop mal, fera l'enfant qui voudra. » Et, m'embrassant avec l'amitié qu'elle avait pour moi, elle s'en fut en me recommandant d'avoir du courage.

J'en avais besoin. La nuit fut terrible. La couche, quoique naturelle, présentait de grandes difficultés. Vers le matin, j'eus un intervalle de repos pendant une demi heure, qui donna les plus vives inquiétudes ; il fut question un moment de sacrifier l'enfant pour me sauver la vie. Ma belle-sœur, effrayée, laissa échapper quelques paroles que j'entendis et compris. Je ne puis même aujourd'hui rendre ce que j'éprouvai dans ce moment : mais toutes les mères me comprendront.

« Mon enfant ! m'écriai-je, sacrifier mon enfant !.. » Et j'entourai mon ventre en croisant mes bras sur moi-même, comme pour défendre mon enfant, mon enfant ! dont un jour je devais être si glorieuse, si heureuse surtout d'être la mère !... C'était

plus que l'amour maternel, c'était plus qu'une tendresse instinctive qui me faisait en ce moment d'agonie défendre ce fruit de mon propre sein.

Junot était au désespoir. Mes cris lui avaient déchiré l'ame pendant cette longue veille de douleurs; le général Lallemand, qui était à cette époque son aide-de-camp, la passa tout entière auprès de lui. Le général se jetait par intervalle sur un matelas étendu sur un lit de camp dans le salon; mais aussitôt que les cris perçans que je poussais arrivaient jusqu'à lui, alors il se relevait, se promenait et finissait par venir jusqu'à la porte de ma chambre, qui était séparée du salon dans lequel il était, par trois pièces assez grandes. Mais je m'étais positivement prononcée, et je ne voulais pas qu'il entrât chez moi avant que le grand événement fût terminé. M. Lallemand fut pour lui, pendant ces heures longues et pénibles, un ami consolateur (1), et les raisonnemens de son esprit tout à lui, tandis que Junot n'avait pas sa tête, calmèrent un peu cette fougue de douleur qui un moment fut terrible pour lui.

A dix heures du matin, Marchais, accablé de fatigue lui-même, fit appeler Junot dans la pièce

(1) Junot étant à Torrès-Vedras en Espagne, le 6 janvier 1810, m'écrivit deux lettres dans lesquelles, après m'avoir parlé de la naissance de notre Joséphine, il me rappelait dans l'une d'elles combien le général Lallemand avait rendu ces longues heures d'attente et d'inquiétude moins pénibles pour lui.

voisine, et lui parla avec franchise. Il ne lui cacha pas le danger dans lequel j'étais, mais il ajouta qu'avec les moyens que l'art met à la disposition de ses fils, il était *certain* qu'il ne m'arriverait rien.

Junot le prit dans ses bras, l'enleva presque de terre et lui dit ces propres paroles :

« Faites TOUT ce qui doit être pour sauver la vie de ma femme; TOUT, entendez-vous bien, mon ami? Faites TOUT ce que votre rare savoir vous a départi pour le bien de l'humanité ; vous pouvez agir sans craindre d'être blâmé par moi.

« — C'est une demande que je ne fais jamais, général, répondit Marchais d'un air presque sévère. Vous ne m'avez peut-être pas compris ; la vie de madame Junot est entre mes mains comme dans celles de son père (1).

« — Ah ! sauvez-la, sauvez-la ! » répétait Junot en pressant la main de l'excellent homme.

Lorsque Marchais rentra dans ma chambre, quoique je fusse très accablée, j'avais toute ma connaissance et je m'aperçus fort bien qu'il venait de voir mon mari et de lui parler. Je l'appelai et le priai de faire venir Junot près de moi; je fus très-étonnée de la complaisance qu'il y mit. J'ai su depuis qu'une vive émotion était cherchée en ce moment d'atonie plus tôt qu'on ne l'évitait, et pendant

(1) On sait que jamais un accoucheur ne fait la question même *tacite* que Junot croyait comprendre.

quelques heures, ma vie en fut à ce point de jouer le tout pour rien, et la chance était encore grande pour la mort.

Lorsque mon mari s'approcha de moi et qu'il me vit si pâle et si faible, sur ce lit appelé si justement *lit de misère*, il fondit en larmes. Je l'attirai à moi avec mes deux bras chargés des ligatures sanglantes de mes saignées; je l'embrassai et lui dis bien bas qu'il fallait qu'il me jurât qu'il ne donnerait aucun ordre pour que la nature n'eût pas son cours ordinaire.

« Laisse faire à Dieu, lui dis-je; s'il veut que mon enfant me remplace auprès de toi, eh bien! que sa volonté soit faite! »

Je pleurais, et dans ce même moment une légère douleur se fit sentir. Marchais, qui tenait ses yeux fixés sur moi avec une attention dans laquelle l'ami et l'homme habile mettaient toute leur ame, prit Junot par le bras et le fit sortir de la chambre en lui disant :

« Partez, mon cher général; je vous remercie de votre bonne visite, nous venons d'avoir là des larmes qui nous valent dix saignées, si je ne me trompe. Je vais les aider, et dans une heure, je crois que votre hôtel aura un habitant de plus. » Et, revenant à moi, il s'empara de l'un de mes bras, me saigna de nouveau (1), et les douleurs re-

(1) Je fus saignée trois fois dans l'espace de quatorze heures que durèrent les grandes douleurs. Marchais, pour

parurent bientôt avec tant de violence, que même aujourd'hui, je ne sais comment j'ai pu les supporter.

Mes cris étaient déchirans. Nous demeurions alors dans la rue de Verneuil, à l'hôtel de Montesquiou (2). Notre appartement était composé de pièces formant l'enfilade; aucun détour ne rompait ce bruit de ma voix, criant avec angoisse, et parvenant ainsi aux oreilles de Junot. Il se sauva d'abord dans le bureau, qui était de l'autre côté de l'escalier : mais la maison faisait retour, et il entendait d'une manière plus sourde mais plus sinistre, ce bruit qui lui déchirait l'ame. Ensuite il revint dans un petit salon sur la rue, dont les fenêtres donnaient en face de l'atelier de Renette, le fameux armurier, dont les cyclopes frappaient de façon à étouffer mes plaintes sous leur enclume; mais leur vacarme fut insuffisant. Enfin, vers midi, il ne put soutenir l'état d'agitation dans lequel il était. Ayant entendu quelque bruit vers mon appartement, il y courut, puis n'osa pas y entrer. Dans ce moment, un gémissement plus douloureux parvint jusqu'à lui; il crut y distinguer un accent tellement plaintif que sa tête se perdit; il saisit un chapeau rond qui se trouvait

décider l'accouchement sans employer les fers, ce qu'alors on redoutait beaucoup, me mit dans un bain d'huile d'olive.

(2) C'est-à-dire une maison appartenant à M. de Montesquiou.

sous sa main, et, descendant un escalier dérobé qui donnait de mon appartement à celui de mes femmes, il gagna la cour, la rue du Bac, le Pont-Royal, et se trouva à la porte des Tuileries, sans savoir comment il y était arrivé.

— N'importe! se dit-il après avoir regardé son habit gris; je suis sûr de trouver là un cœur qui comprendra ce que je souffre.

Et montant l'escalier du premier consul, il arriva dans la pièce qui précédait son cabinet, et surprit tous ses camarades qui s'y trouvaient alors par le bouleversement de sa physionomie et le désordre de sa toilette; mais pas un n'eut la pensée d'en rire, et dès que le premier consul sut que Junot demandait à le voir, il le fit entrer à l'instant.

« Eh! bon Dieu! qu'as-tu donc, Junot? » s'écria-t-il avec surprise.

Et en effet la figure de Junot devait être étonnante.

« — Mon général, ma femme accouche, et je ne puis rester dans ma maison;.... ses cris me font un mal.... »

Et l'excellent homme avait la voix tellement étouffée dans les larmes qu'il ne pouvait parler.

« Et tu es venu près de moi pour prendre du « courage? C'est bien, mon ami. Pauvre Junot! « comme te voilà renversé!.... Ah! les femmes! « les femmes!....

Et il se fit raconter *tous les événemens*, comme les appelait Junot, qui s'étaient passés depuis la

veille, et qui se réduisaient à ces affreuses douleurs venant à éclore au milieu d'un éclat de rire. Le plus sérieux, et ce que Junot pressentait sans le savoir positivement, c'est que ma vie était en danger; à peine eut-il raconté tout ce qui s'était passé au premier consul, que Napoléon vit la chose à l'instant même; et sa conduite, dans cette heure d'anxiété où son œil plongeait dans une sorte d'horreur mystérieuse, fut celle du plus tendre, du meilleur des frères.

« Mon *vieil* ami, dit-il à son serviteur fidèle et « dévoué, mon *vieil* ami! » Et il lui serrait la main, caresse excessivement rare chez Napoléon. « Tu as bien fait de venir à moi dans cet instant, « et je veux te le prouver. »

Il sortit aussitôt de son cabinet pour aller dans la salle où était placée la statue du grand Condé, et là, s'appuyant sur le bras de Junot, il se promena avec lui en lui parlant de ce qui l'occupait, car Napoléon était trop habile dans le maniement du cœur humain pour interroger des cordes qui seraient demeurées muettes dans un tel moment; et il demanda à Junot comment il était venu aux Tuileries.

— A pied, lui répondit mon mari; et il lui raconta comment le redoublement de mes cris l'avait comme lancé hors de cette maison où cependant il était tout entier.

Jamais Napoléon n'a même entrevu une question, quelque légère qu'elle fût pour lui, sans la voir tout entière et dans ses conséquences.

« Et puis-je te demander alors, dit-il à Junot, « pourquoi tu regardes dix fois par minute par cette « fenêtre pour voir si quelqu'un passe le guichet? « Comment veux-tu qu'on vienne te chercher ici, « lorsque tes gens ne savent pas où tu es? lorsque « tes officiers t'ont vu sortir en habit bourgeois? « d'après tout ce que tu viens de me dire, ils auront « tous pensé que tu allais plutôt te jeter à l'eau. »

Il appela.

« Qu'un valet de pied aille à l'instant chez ma- « dame Junot; qu'on s'informe de ma part si elle « est accouchée. Si elle ne l'est pas, on dira que le « général Junot est près de moi. »

Et reprenant le bras de mon mari, il continua de s'entretenir avec lui, avec une bonté si touchante, si doublement touchante dans un tel moment, que Junot fut attendri jusqu'aux larmes. Sans doute il aimait son général, sans doute il aimait cet homme prestigieux qui commandait l'admiration : mais, dans de tels momens, la conduite de Napoléon lui devait conquérir le cœur, lui assujettir tout l'individu dont il accueillait ainsi les affections souffrantes, quand cet homme ne lui aurait pas été déjà dévoué, corps, sang et ame. Cette journée *riva,* si si l'on peut le dire, le lien qui attachait Junot à Napoléon.

Mais Junot avait aussi près de lui des êtres qui lui étaient attachés par l'affection et le dévouement. En le voyant sortir dans un état voisin de l'égarement, son valet de chambre allemand Heldt, hon-

nête et fidèle créature, s'il en fut jamais, l'avait suivi d'abord de l'œil, puis lui voyant prendre le chemin du Pont-Royal, il avait couru après lui sans chapeau, et n'était revenu à l'hôtel qu'après avoir vu son *chénéral* entrer aux Tuileries, et l'avait dit aussitôt au chef d'escadron Laborde, premier aide-de-camp de Junot.

Il y avait trois quarts d'heure que Junot était avec le premier consul, et qu'il était retenu par son bras qui, s'appuyant sur le sien, le contraignait à demeurer en panne, tandis qu'il aurait voulu reprendre le large et venir savoir ce qui était résulté de tant de souffrances et d'inquiétude. Le valet de pied ne pouvait pas encore être de retour lorsque Junot, que la bonté du premier consul enhardissait dans un pareil moment, le supplia de le laisser aller s'informer si le valet de pied était revenu.

« — On me l'aurait dit, » répondit le premier consul. « Demeure tranquille. » Et l'entraînant encore plus loin, ils furent bientôt dans la galerie de Diane. Là, l'inquiétude de Junot devint tellement violente que plusieurs fois Napoléon le regarda avec une sorte d'étonnement, et répéta avec un accent impossible à rendre :

« — Oh ! les femmes ! les femmes ! »

Enfin, au moment où Junot allait s'échapper sans vouloir rien entendre, on vit tout-à-coup paraître M. de Laborde au bout de la galerie; il avait couru d'une telle vitesse qu'à peine il pouvait parler : sa figure était joyeuse.

« — Mon général, s'empressa-t-il de dire, madame Junot est accouchée et se porte à merveille.»

«—Allons, vas embrasser TA FILLE, » dit le premier consul en appuyant sur le mot *fille* : « si ta femme « avait fait un garçon, on te l'aurait dit d'abord ; « mais avant tout embrasse-moi. »

Et il le serra dans ses bras avec effusion.

Junot riait, pleurait et s'en allait sans son chapeau, lorsque Napoléon lui dit :

« — Eh bien, étourneau ! ne vas-tu pas courir « les rues sans ton chapeau ? »

Il retourna dans le cabinet du premier consul où il avait laissé son chapeau ; car alors nous n'étions pas encore au temps où le prince de Neufchâtel n'arrivait auprès de l'empereur, même à trois heures du matin, qu'en habit boutonné, bottes à manchettes et chapeau à plume sous le bras.

« — Tu feras mes amitiés (1) à ta femme, Junot ; « tu lui diras que je suis doublement fâché contre « elle, d'abord parce qu'elle n'a pas fait un soldat « pour la république, et puis qu'elle m'a fait perdre « mon pari avec Joséphine. Mais je n'en serai pas « moins son compère et le tien, mon vieil ami. »

Et une seconde fois il serra amicalement la main de Junot.

Lorsque mon mari arriva près de moi, je voudrais rendre le délire, l'ivresse, qui bouleversaient

(1) Ce mot, *tu feras mes amitiés*, était une locution fort souvent employée par Napoléon avec les gens qu'il aimait.

et maîtrisaient sa personne entière. Le petit visage de sa fille était baigné de larmes de joie, si douces, si pures, qu'on voyait qu'il était heureux sans qu'il dît une parole. Puis il se mettait à genoux sur l'estrade de mon lit, me prenait les mains, me les baisait, me remerciait de son enfant, de sa fille, de sa petite Joséphine ; et la chère créature, comme pour répondre à ces marques d'affection qu'elle ne pouvait comprendre, présentait à son père sa parfaite ressemblance dans son gentil petit visage (1). Mais malgré son délire joyeux, Junot s'aperçut que quelque peine pesait sur mon cœur et ne venait pas de ce que j'avais souffert.

« — Qu'as-tu donc? me dit-il en m'embrassant encore.

« — Rien, que beaucoup de bonheur.

« — Je te connais, Laure ; je vois des larmes dans tes yeux. Tu souffres, et tu souffres du cœur. Qu'as-tu? »

Je le regardai sans lui répondre, et mes joues se couvrirent de larmes, mais je ne voulais pas parler.

(1) Ma fille aînée ressemble beaucoup à son père. Le jour de sa naissance et le suivant, cette ressemblance était frappante à causer une vive surprise. C'était la figure de Junot vue dans un petit miroir. Depuis, les dents que je lui ai fait arracher au nombre de sept ont beaucoup diminué cette ressemblance, parce que la bouche avance moins. Mon fils Napoléon ressemblerait à son père de manière à croire que c'est lui plus jeune, si sa bouche était restée comme il l'avait en naissant.

M. Marchais avait été chez lui pour changer de toilette ; il rentra dans ce même moment.

« Comment ! encore ? me dit-il.... Mon cher général, vous devez gronder votre femme, et la manière dont vous êtes occupé, vous en donne encore plus le droit. (Junot portait en ce moment sa fille dans ses bras, et l'embrassait ainsi que son maillot et sa brassière, autant de fois qu'il y a de secondes dans une minute.) Vous saurez donc... Oh ! madame Junot, ne me faites aucun signe ; ceci ne vous regarde pas... Vous saurez donc, général, qu'aussitôt que cette jeune mère que je vous présente, au reste, comme une petite héroïne remplie de courage, et d'un cœur aussi parfait qu'il m'en soit passé par les mains depuis quarante ans ; aussitôt qu'elle fut remise dans son lit, et qu'elle sut que vous n'étiez pas là, elle fit demander votre père pour qu'il donnât sa bénédiction à votre fille. Votre mère l'avait déjà bénie. M. Junot, que je fus moi-même chercher, se refusait à venir lorsqu'il sut que l'enfant n'était qu'une fille. Enfin il se décida ; et lorsque madame Junot, malgré sa faiblesse, prit la petite dans ses bras, et les avança vers lui, en lui disant :

« Mon père, bénissez votre petite-fille : c'est un cœur de plus pour vous aimer parmi nous ; » il murmura quelques mots, n'embrassa pas l'enfant, et répondit avec humeur :

« — Ce n'était pas la peine de tant crier pour ne donner qu'une méchante fille. Que voulez-vous que

votre mari fasse de cette criarde-là? Il va joliment la recevoir aussi!... Et le premier consul! Si vous croyez qu'il marie ses généraux pour n'avoir pas de garçons!

« Si j'avais eu sur monsieur votre père une autre autorité que celle de l'accoucheur et du médecin dans la chambre de la malade, je vous avoue, général, que j'aurais peut-être été un peu sévère... Mais, au reste, continua-t-il en riant, madame votre mère s'est chargé de la correction, et je doute qu'il recommence. Je vous ai dit tout cela franchement parce que c'est une affaire de mon métier, et puis, que demain ou après demain, une scène de ce genre pourrait être mortelle pour madame Junot. Elle s'en est fort affectée, parce qu'elle croit que vous êtes en effet contrarié de n'avoir qu'une fille; et moi je lui répète qu'une mère de dix-sept ans et un père de vingt-neuf ont le temps de demander à Dieu de ne plus leur donner de filles avant d'en venir au désespoir pour un premier essai. Là.... voilà qui est à merveille! Maintenant le grand-père peut grogner tant qu'il voudra. »

A peine les premières paroles de M. Marchais avaient-elles frappé l'oreille de Junot, que comprenant ce qui me faisait pleurer, il s'était mis sur mon lit, et pleurait avec moi tout en m'essuyant les yeux avec mon mouchoir et ses baisers. Ensuite prenant sa fille dans une petite barcelonnette de mousseline brodée qui était faite pour que l'enfant

fût sur mon lit (1), il l'avait déposée dans mes bras, et nous embrassait toutes deux avec une expression de bonheur et de joie qui ne laissait aucun doute sur les sentimens d'une ame qui, du reste, ne pouvaient être douteux pour moi. Mais le premier moment avait été affreux. Mon beau-père n'avait eu sans doute aucune intention de me faire le mal qu'il m'avait fait. Il pouvait me tuer.

« Maman, dis-je à ma belle-mère qui entrait alors, vous aviez raison. Vous voyez : il l'aime autant qu'un garçon.

« — Ne vous l'avais-je pas dit? me répondit l'excellente femme. Mon Junot est un si bon et si noble garçon lui-même! Ah! j'ai bien arrangé ton père! dit-elle à mon mari; je ne crois pas qu'il y revienne une autre fois. Il avait déjà fait le même compliment à cette pauvre Angélique; mais elle n'a pas pris la chose aussi tragiquement que ta femme. J'ai cru qu'elle allait suffoquer, tant elle pleurait... Et moi qui sais qu'un enfant est un enfant pour ceux qui l'aiment. N'est-ce pas un gage de votre amour,

(1) Cette ravissante petite barcelonnette est l'ouvrage de mademoiselle l'Olive, la lingère par excellence. C'était un cygne dont les plumes étaient figurées par une broderie en relief en coton blanc. Les ailes étaient peu saillantes et formaient une sorte d'anses pour la prendre. Le cygne paraissait ouvert par le dos, et son cou et sa tête revenant au-dessus de lui-même, laissaient tomber un voile de mousseline de l'Inde brodée à jour et servant de voile-rideau. Il était retenu par le bec du cygne.

ce petit être-là?... Comme elle te ressemble!... Je l'aimerai, je crois, autant que toi... ?

Quelques jours après, je reçus une lettre charmante du général Suchet. Il avait appris qu'il avait perdu, et me priait d'accepter son pari. Comme la gelée et la neige s'opposaient à ce qu'il m'envoyât une rose qui ne pouvait se trouver que dans un pays enchanté, comme le royaume d'Azor, il me demandait d'être indulgente et d'accepter ce qu'il m'envoyait pour remplacer le bouquet perdu par le pari.

C'était une ravissante corbeille d'osier commun, mais remplie des plus belles roses faites par madame Roux. Cette corbeille, faite avec le plus grand soin, garnie de mousse et contenant des roses de toutes les espèces, a fait pendant bien des années l'ornement de ma chambre à coucher. Elle était à la fois un gage de bonne amitié et le symbole de ce frais bouton qui grandissait auprès de nous, et promettait d'être un jour la plus fraîche des roses.

CHAPITRE XVI.

Nécessité de se rallier au gouvernement de Napoléon. — Faveur populaire. — Bonaparte et Washington. — Ordre du jour remarquable. — Lettre du premier consul au roi Georges. — La mort de Kléber et les insultes de M. Pitt. — Guerre nationale avec l'Angleterre. — La retraite de M. Pitt et bal à la Malmaison. — Mot du premier consul. — Le duel anglais et la caricature. — Bombardement de Copenhague. — Cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre. — Paroles du premier consul sur les Anglais. — Paix signée entre la France et la Porte Ottomane. — Sottise d'un journal anglais. — Bonaparte roi de Jérusalem. — La croisade républicaine. — Berthier-Renaud. — Napoléon et le sérail de Junot en Égypte. — L'odalisque favorite et le portrait de Jaunette.

Une grande faveur populaire entourait à cette époque non-seulement Napoléon, mais son gouvernement. Plus les convulsions politiques avaient agi violemment sur la France, plus le besoin de se rallier à une chose qui présentait une apparence certaine de force et de repos se faisait sentir au cœur de chacun. Les anciennes impressions renaissaient en foule. Plus le bruit nous avait assourdis, plus nous voulions du calme ; plus le désordre nous

avait désorganisés, plus nous aspirions à une régularité de mœurs, de lois, d'arrangement social : tant il est vrai que l'ordre est dans la nature! Il est dans le cœur de l'homme; c'est une tendance vers laquelle le portera toujours un sentiment impérieux qu'il ne pourra réprimer.

La France, tout éplorée et malheureuse, s'était jetée dans les bras du général Bonaparte avec tout l'abandon de ceux qui, après avoir long-temps souffert, voient enfin un terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au-dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort,* » dit le premier consul, dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république, et donnné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution; « *Washington est mort!... Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République*

qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité... Le premier consul ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *Le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir ; sans doute il l'exerçait à lui seul, et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort : car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun, en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très-bien comment on se battait aux rives du Scamandre. Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde,* de ne pas se refuser à la paix.

« . . . . . Terminons la guerre, lui dit-il ; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde ; doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur, par la trahison d'El-Arisch, saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu

le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie ; et parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglans. Il me paraît au contraire bien grand, lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop la prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout-à-fait contraire à sa véritable couleur. Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à

l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était tout à la guerre avec l'Angleterre. Le commerce était écrasé; les finances renversées; mais depuis le commencement de la révolution, le commerce, et cela n'en était certes pas mieux, mais enfin le commerce n'était qu'une partie à bien faible voix dans la république. Tout y était guerrier; l'esprit, porté vers les armes, ne voyait qu'elle pour terminer une querelle, apaiser les troubles et éloigner un danger. La France entière était militaire; et le général Bonaparte, en criant aux hommes de le suivre pour aller porter la guerre en Angleterre, aurait été suivi par plus de cent mille volontaires. Qu'on remarque seulement ce qui eut lieu lors de la campagne de Marengo; et pourtant, une guerre avec l'Autriche était bien moins nationale qu'une guerre avec la Grande-Bretagne. Ce n'était donc pas pour imposer, *par un langage emphatique*, comme le dit M. de Montgaillard, *et dans l'impossibilité de faire la guerre pour abuser l'Europe par de vaines paroles*, que Napoléon employait ces formes solennelles. Ce n'est point du côté de la France qu'est venue l'impossibilité de les rendre plus réelles; c'est l'Angleterre elle-même qui, après avoir repoussé les voies d'accommodement, tant que M. Pitt est demeuré au ministère, tremblera enfin le jour où elle verra qu'elle peut être écrasée par la main surhumaine qui conduit les destinées de la France.

« Dans aucun cas, ne traitez avec *cet homme*, »

s'est écrié M. Pitt, à la chambre des communes.

En effet, le profond machiavélisme de M. Pitt avait besoin du bouleversement de deux empires pour continuer sa route ténébreuse ; en repoussant les propositions du premier consul, il crut faire une chose habile, il se trompa. Son rival sourit ; lui aussi avait ses projets : ce refus les servait. Il voulait arriver sans doute à la paix ; mais ce qu'il rêva pendant quatorze années, il le pensait alors : et en voyant autour de lui frémir tant de jeunes ames avides de gloire et de conquêtes, il ne doutait pas que l'Angleterre ne fût à lui, si son expédition pouvait réussir. Plus tard la conquête du monde lui fut offerte par la fortune, et cette armée que le maréchal Soult lui dressait à Boulogne fut employée à porter des coups plus indirects, mais tout aussi meurtriers à l'Angleterre. Quoi qu'il en ait été, M. Pitt fit en effet une faute, en brisant aussi brusquement tout espoir de rapprochement entre la France et l'Angleterre, lorsque le premier consul fit les premières démarches. « J'ai fait ce que j'ai pu, dit le général Bonaparte aux Français ; mais le ministère britannique repousse mes propositions. »

Et la république entière offrit alors *des soldats, de l'argent* et *du fer*.

Mais c'est en vain que l'Angleterre veut résister. La Russie l'abandonne, même après le meurtre de Paul Ier. Lord Withworth a pu triompher, mais passagèrement. M. Pitt, après avoir fomenté les

troubles de l'Europe, augmenté ses malheurs, versé le déshonneur sur sa nation par la honte de traités violés, et de plusieurs actions qui ne peuvent être accordées avec la gloire et l'honneur d'un état, M. Pitt abandonne le gouvernail maintenant trop difficile à diriger. Il se retire, sous le prétexte spécieux qu'il ne veut pas traiter avec le général Bonaparte. Lord Melville, lord Grenville suivent son exemple, en disant qu'ils ne veulent pas être les instrumens qui doivent exécuter des choses honteuses et nuisibles à la nation. Cette crainte pudique, cette pensée timorée vient bien tard à ces hommes qui n'ont pas craint de signer la défense d'exécution du traité d'El-Arish et l'expédition de Quiberon.

Le jour où la nouvelle de la retraite de M. Pitt fut publique, le premier consul causa fort longuement de cette circonstance; il y avait quelques conseillers d'état, des ministres, les deux consuls, des personnes étrangères parmi lesquelles se trouvaient plusieurs membres du corps diplomatique : après avoir long-temps parlé sur l'Angleterre et le nouveau ministère, ainsi que sur l'ancien, le premier consul dit en souriant, à la fin de l'entretien :

« Au surplus, M. Pitt était un homme habile, « surtout en fait de haine, et la France peut le « certifier. Il l'est aussi en fait de perfidie, et le « pauvre Kléber le saurait bien dire. Quant à moi, « ce dont je puis être caution, c'est qu'il est, de « tous les hommes, le plus incapable, le plus

« ignorant, pour diriger une entreprise militaire « et réussir, et cela était pourtant sa marotte. »

Dans le sourire de Napoléon il y avait une expression de malice qui faisait monter l'incapacité militaire de M. Pitt au plus haut point où elle pouvait arriver. Et lorsque je parlai de ce fait à Junot, il me dit que M. Pitt avait une grande prétention à savoir deviner, commander tous les détails militaires d'une expédition lointaine ; ce qui souvent mettait en fureur le héros de l'Angleterre, ce Nelson que même ses ennemis admiraient.

Le nom de M. Pitt, et le ridicule répandu sur ce nom pour sa prétention aux talens militaires, me rappelle une drôle de caricature faite à Londres même, relativement à lui. Il s'agissait d'un duel qu'il eut à une certaine époque (je crois que c'est avec M. Windham). Dans la gravure, les deux champions étaient sur le terrain ; M. Pitt s'effaçait ; il était grand et fort maigre, comme chacun sait. M. Windham le couchait en joue, et sur la banderole de rigueur qui lui sortait de la bouche on lisait :

Je ne tire pas assez bien pour couper la balle sur une lame de couteau.

Le bombardement de Copenhague par Nelson, qui eut lieu après le ministère de M. Pitt, fut un des faits les plus remarquables de cette partie de l'année. L'Angleterre souffrit presque autant que le Danemarck, et les pertes furent immenses des deux côtés. Je crois que cet événement avança les

dispositions que le nouveau ministère avait à traiter avec nous. Non pas qu'il fût plus disposé à nous accorder une longue union ; elle est, ou du moins paraît impossible entre la France et cette nation, vraiment envieuse et haineuse relativement à nous. Le cabinet de Saint-James *mettait en panne*, comme le disait un homme d'esprit. Il voulait prendre le temps de réparer ses avaries, et se disposer à une nouvelle croisière.

Quoi qu'il en soit des dispositions qu'il avait alors, les préliminaires de paix furent enfin signés à Londres, entre la république française et la Grande-Bretagne, dans le mois de vendémiaire an X (octobre 1801), et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord apparent qui ne devait pas durer deux années.

Je possède une relation que j'estime fort, d'un entretien qu'eut à cette époque le premier consul, et dans lequel il relève avec assez de finesse et même de malice, des erreurs, ou plutôt des mensonges faits avec une entière connaissance des choses par la cour de Londres, et répandus en profusion non-seulement dans toute l'Europe, mais encore dans le Nouveau Monde.

« Ce n'est pas en Amérique que je les crains, « disait-il en parlant des Anglais ; ce n'est pas au- « près de la tombe encore ouverte de Washington « que le cabinet britannique fera entendre des ac- « cens mensongers pour être écoutés. Ce n'est « pas davantage dans une grande partie de l'Eu-

« rope que l'on croira que la crainte m'a fait faire « la paix. La mort de Paul Ier a bien pu amener « la dissolution de la confédération du Nord, « mais...»

Et ici il s'arrêtait en souriant.

« Mais elle peut se former de nouveau, cette con- « fédération du Nord ; et si, pour l'empêcher, « l'Angleterre, prodigue de son or au point de s'en- « gager elle-même dans une route de dangers dont « le commencement peut être connu, mais non la « fin, eh bien !... »

Et il s'arrêtait de nouveau, souriait et reprenait sa promenade, se frottait le front, recroisait ses mains derrière son dos ; mais tout cela, en donnant à ceux qui l'examinaient le reflet de pensées aussi grandes que glorieuses. Son front paraissait s'éclairer de ce sourire, toujours admirable chez lui lorsqu'il était vrai. Et dans ces pensées, quelques jets seulement s'élançaient au dehors : il y avait surtout celle de faire la France la reine du monde.

Peu de temps après, on apprit la signature des préliminaires de paix entre la Porte ottomane et la république française. L'alliance des deux nations remontait à 1534, au traité conclu entre Soliman II et notre chevaleresque François Ier ; et depuis cette époque reculée, jamais elle n'avait été interrompue jusqu'à l'expédition d'Égypte. Cela me rappelle qu'un jour le premier consul, tenant à la main plusieurs journaux anglais qu'on venait de

lui traduire (1), dit au second consul, en entrant dans le salon de la Malmaison où l'on était réuni avant le dîner :

« Citoyen Cambacérès, savez-vous pourquoi je « suis allé en Egypte ? »

Cambacérès le regarda fixement ; mais, ne comprenant pas quel pouvait être le but de cette question faite d'une façon aussi imprévue, il garda le silence.

« Oui, poursuivit le premier consul, je vous « demande si vous savez bien positivement pour- « quoi je suis allé en Égypte ? Junot, Duroc, Ber- « thier, et vous tous, et toi, mon pauvre Rapp, « vous ne vous doutez guère que c'est pour *flatter* « *les idées de certains savans enthousiastes des* « *temps antiques, qui sacrifieraient une armée* « *pour avoir un marbre de Palmyre, ou bien une* « *momie de Thèbes.* »

Et il frappait du dos de la main sur le journal anglais où cette plate sottise était rapportée.

« Il est vrai, reprit-il, que dans un petit ali- « néa, on ajoute que c'était aussi pour me faire roi « de Jérusalem !... En vérité, c'est une très-amu- « sante chose que de lire de pareilles folies !... Roi « de Jérusalem !... »

Et il fit un éclat de rire bruyant, le *seul* peut-être

(1) Il ne savait pas encore assez bien lire l'anglais pour comprendre la finesse des allusions qui se mettaient souvent contre lui. Comme on les lui cachait, il voulait apprendre l'anglais pour lire lui-même les journaux dans l'original ; mais il ne put y parvenir que très-tard.

que je lui aie *entendu* faire pendant les vingt années que je l'ai connu. Jamais sa gaieté ne se manifestait avec fracas. Il en était de même de sa colère, toute terrible qu'elle était; elle pouvait foudroyer un homme sans que les personnes qui étaient dans la pièce voisine entendissent les paroles qui tombaient sur le patient, avec le poids d'une massue ou le tranchant d'un glaive.

Cambacérès, voyant l'intention du premier consul, ramassa la balle, et répondit en homme d'esprit qu'il était. J'ai déjà dit qu'il était loin d'avoir, et dans sa parole et dans ses discours, rien qui pût rappeler sa physionomie habituellement triste et sévère. Lui et M. de Lavalette sont les deux personnes les plus trompeuses que j'aie connues à cet égard-là.

« — Eh bien, général, dit à son tour Regnault de Saint-Jean-d'Angely qui se trouvait ce même jour à la Malmaison; eh bien! je ne vois pas ce qu'il y a de si ironique dans ce journal? Il est vrai que les Anglais ont eu l'intention de faire de la malice; mais ils sont loin de compte. Pourquoi donc Godefroi de Bouillon aurait-il eu seul le droit de prendre sa récompense? »

Je ne sais pas quel est le sentiment qui fut touché par les paroles de Regnault, mais le front du premier consul s'obscurcit à l'instant. Ses pensées n'étaient-elles pas encore tournées vers l'absolu pouvoir? ne voulait-il pas qu'elles fussent ignorées en admettant qu'elles existassent? voilà ce que je

ne puis décider; mais l'expression de ses yeux et du plissement de son front, le changement de sa physionomie étaient trop frappant pour ne pas donner le sujet d'une réflexion à ceux qui le regardaient. Au surplus, ce nuage fut passager; ses traits reprirent à l'instant même leur accord habituel, et regardant Regnault en souriant :

« Vraiment, dit-il, vous nous placez bien « haut nous autres soldats républicains, en nous « comparant aux paladins des croisades. Qui sera « le Renaud de l'aventure? » poursuivit Napoléon en regardant autour de lui... « A toi, Berthier!... « à toi la vraie palme... Mais non, pardieu! *son* « *Armide* n'était pas en Égypte... Junot, toi qui « coures toujours après les jolies femmes... Ah! « madame Junot est là, il ne faut rien dire... Il faut « pourtant qu'elle sache qu'elle n'a pas épousé un « cœur tout neuf. Savez-vous bien que là bas votre « mari avait un vrai sérail, madame Junot?

« — Il me l'a dit, général; j'ai même à la cheminée de ma chambre un très-agréable portrait de *Jaunette* (1). »

(1) Ce portrait, qui fut fait sur un mauvais dessin ou plutôt d'après des indications données, était l'ouvrage de M. Bardin, aide-de-camp de Junot et aujourd'hui M. le général Bardin. J'ai déjà parlé de son agréable esprit, de ses manières polies et de son charmant talent poétique. On voit que les sœurs du Parnasse ont eu lui un frère soigneux, et le résultat de ces soins est toujours précieux à ses amis. Le général Bardin fait non-seulement des portraits et des ouvrages charmans à la manière si gracieuse d'Isa-

Le premier consul marchait assez vite en ce moment ; au mot de *Jaunette* il s'arrêta tout court, et me regardant avec une expression presque comique il me dit :

« Vous avez le portrait de Xraxarane ?...

« — Oui, général, et pourquoi non ?... Oh ! il n'en serait pas ainsi, je vous prie de le croire, si Xraxarane ressemblait à une odalisque favorite qui revient aussi d'Égypte et que j'ai vue hier même à la Comédie Française. Celle-là ne ressemble pas du tout à une orange mûre ; elle a de blonds cheveux, une peau de satin, des perles pour dents, une main... »

Il me jeta un regard indéfinissable ; puis reprenant sa promenade rapide, il passa dans le jardin en disant :

« Est-ce qu'on donnait *les trois Sultanes*, hier ? »

bey, mais il dessine à la plume d'une façon tout-à-fait remarquable. J'aurai plusieurs fois dans ces Mémoires occasion de citer de lui des choses qui prouveront que mon éloge n'est pas dicté par la prévention d'un ancien patronage.

CHAPITRE XVII.

La société des artistes et des gens de lettres.— MM. Nadermann, Garat, Denon, Girodet, Robert-Lefebvre, Robert Lemercier, Millin et Talma. — Gaieté de Talma. — Le poète d'Offreville et grande mystification. — La tragédie de *Statira*. — Le dîner le plus gai de ma vie. — Le rôle de Talma et la lecture en projet. — La promenade improvisée et manquée. — La partie de spectacle. — Le théâtre Montansier. — Tiercelin et *la Pièce qui n'en est pas une*. — Le poète de l'Estrapade. — D'Offreville acteur sans le savoir. — Scènes bouffonnes. — Le manuscrit égaré. — Désespoir et appétit du poète. — L'auteur en cabriolet et le cheval emporté. — M. Charles et les lamentations conjugales.

J'ai toujours aimé la société des gens de lettres et des artistes. On y trouve tout à la fois agrément et sûreté; dans toutes les positions où le sort m'a placée, j'ai toujours eu une vocation décidée pour rassembler autour de moi toutes les notabilités du talent. Combien je leur ai dû de douces heures! quelle franchise dans les relations! quel honneur, je puis dire, dans tous les rapports habituels de la vie, où les gens du monde, n'étant que gens du monde, apportent une sorte de duplicité *convenue*,

qui ressemble tant à de la fausseté ! L'artiste, occupé de son art, donnant une pâture à ses hautes pensées, devient dans la vie ordinaire un être bon, prévenant, allant au-devant de ce qui le délasse, de ce qui le repose, avec la naïveté d'un enfant. Combien j'ai vu de ces talens distingués, dans la littérature comme dans les beaux-arts, heureux de passer une soirée chez moi, au 6 janvier, lorsque je donnais à mes enfans, et à leurs jeunes amis, toutes les joies qui peuvent divertir l'enfance ! et puis, le petit peuple une fois couché, l'homme à talent qui venait de rire comme le plus jeune de mes fils, en voyant le général Jacquot faire sa barbe, se mettait à sa harpe, chantait, ou bien jetait un croquis dans un album, ou bien encore parlait à nous charmer ; et tout cela dans la perfection à laquelle pouvait atteindre, pour faire ce que je viens de dire : *Nadermann*, dont le beau talent est accompagné des plus rares qualités et d'un cœur bon et loyal ; *Garat*, que tous ses amis regrettent ; *Denon*, *Girodet*, *Robert-Lefebvre*, et mon bon et excellent ami le vieux *Robert*, et *Lemercier*, et M. *Delille*, et *Talma*..... Oh ! quelle foule de noms je pourrais écrire, si je voulais rappeler ici tous ceux qui sont dans mon souvenir ! Mais ils trouveront place dans cet ouvrage, et ce sera un bonheur, mêlé de peine cependant, pour moi, de leur payer ce tribut de reconnaissance, car beaucoup d'entre eux ne pourront voir jusqu'à quel point ma mémoire est fidèle.

Le nom de Talma, que je viens d'écrire le dernier, me rappelle une aventure dans laquelle il joua un rôle qui certes n'était pas celui de Cinna ou d'Oreste. Mais on sait à quel degré il portait la perfection du jeu des parades; et à l'époque dont je parle, qui était celle où Talma était encore dans le sombre de ces pièces anglaises dont la *manière* l'avait rendu si terrible, le contraste était bien autrement frappant. Il était donc très-gai, et surtout de cette gaieté qui provoque celle des autres. A peine Junot lui eut-il communiqué son plan, qu'il le comprit et s'engagea à le seconder.

On doit se rappeler d'un individu que j'ai déjà fait connaître dans les premiers volumes de ces mémoires. J'ai parlé d'un nommé *d'Offreville,* qui vécut comme une salamandre pendant un mois, dans un feu perpétuel, au château du Plessis, chez Lucien Bonaparte. Depuis cette époque, il n'avait fait que croître en ridicule et en vanité; au moment de mon mariage, il parut chez moi avec un épithalame dans chaque poche, et des acrostiches sur tous les noms de Junot et les miens : c'était à n'y pas tenir. M. Bardin, l'un des aides-de-camp de Junot, dont l'esprit et le talent lui donnaient le droit de railler, comme la volonté d'être indulgent, se moquait de l'honnête *Estrapadien* tout en lui donnant des conseils; mais l'autre prit mal la chose, et cette fois ce fut avec une telle assurance, une telle impudence, on peut le dire, qu'il répéta :

« — Messieurs, vous pouvez dire ce que vous

voudrez de mes vers : tant pis pour vous, pour la finesse de votre goût, si vous ne les trouvez pas bons : mais je persiste à dire que Corneille et Racine (quant à Voltaire, il en fourmille) ont des endroits faibles... moi, je n'en ai pas UN SEUL ! (1) »

Et après avoir fait cette belle louange de lui-même, il se levait et parcourait majestueusement le salon, une main dans son gilet et l'autre jouant avec un jabot de dentelle qui accompagnait la coiffure à l'oiseau royal, les manchettes plissées, le solitaire, vrai ou faux, et les bas de soie avec le soulier à boucle.

Il avait fait une tragédie à laquelle il travaillait depuis dix ans et qui pour cela n'en valait pas mieux ; mais il aurait plutôt renoncé à sa part de salut dans une autre vie que d'admettre la pensée qu'il y eût au monde quelque chose qui valût sa tragédie de *Statira*.

« — Pardieu ! dit un jour Junot, il faut mystifier cet homme-là : sa vanité mérite punition. »

La chose n'était pas difficile avec un tel personnage. Il nous en fournit lui-même l'occasion quelques jours après.

Il vint un matin nous demander de faire lire sa tragédie de *Statira* à la Comédie Française. Dans un moment de gaieté, je lui avais un jour promis

(1) Et voilà ce qui le rendait complètement ridicule et retenait tout sentiment de commisération pour son âge. Il a été constamment mystifié par tous ceux qui l'ont connu.

d'en parler à Talma ; et comme un pareil homme ne doutait de rien, il vint me sommer de tenir ma parole.

J'étais fort embarrassée; car pour rien au monde je n'aurais voulu parler de cette belle œuvre ni à Talma, ni à Dugazon, ni à Fleury. Je répondis à d'Offreville que je verrais l'un de ces messieurs au premier jour, et que je lui rendrais réponse. Mais il ne se taisait pas aussi facilement qu'il parlait, le bon poète, et il insista tellement que je ne savais plus comment lui refuser la lettre qu'il me demandait pour mademoiselle Raucourt, ou pour Monvel, ou pour Talma, ou pour.... Enfin il ne s'arrêtait pas ; ce qui ne me laissait pas de refuge. Mais Junot qui rentrait dans le moment où j'étais le plus en peine de moi-même, me tira d'embarras d'une manière merveilleuse.

« Votre pièce sera lue la semaine prochaine, monsieur d'Offreville, lui dit-il en s'approchant de lui d'un air sérieux et solennel ; elle sera lue chez moi, et par Talma.

« — Mon général!.... mon cher!.... mon bien-aimé général!... c'est trop... trop de bonté!... Oh! mon Dieu!... ma pièce lue chez madame Junot!... chez vous, mon cher général! et par M. Talma!... O mon Dieu! »

Et voilà d'Offreville délirant, ou plutôt extravagant à l'idée d'une lecture de sa pièce faite par Talma; je ne comprenais pas Junot, mais deux mots me donnèrent l'explication de sa promesse.

Le jour fut pris, et Junot ayant organisé toute l'affaire, nous attendîmes joyeusement le moment.

Nous avions pour convives les deux Baptiste de la Comédie Française, Talma et sa femme (madame Petit-Vanhove), Fleury, Dugazon, et, je crois, Dazincourt. Il était convenu que Talma, aussitôt qu'il verrait d'Offreville, lui parlerait de sa pièce, du rôle qu'il voulait y prendre, et surtout du plaisir qu'il aurait à en faire la lecture après dîner. Quant à ce dernier point, c'était une autre affaire.

Je n'ai jamais vu l'expression d'une folle joie, comme celle qui se manifesta sur la burlesque physionomie de d'Offreville lorsque, l'ayant pris par la main, je le présentai à Talma, et que l'autre lui débita les plus belles louanges avec un sérieux à faire mourir de rire tous ceux qui connaissaient d'Offreville. Il s'inclinait, se confondait en remercîmens interrompus, en mots entrecoupés, et finit par s'écrier que Talma était un dieu.

Je n'ai jamais, je crois, fait un dîner plus amusant de ma vie. Il est difficile d'être plus aimables, plus spirituels, d'avoir meilleur ton, de plus excellentes manières que ne l'ont les deux Baptiste, et que n'étaient Fleury et Dazincourt. Il était impossible de trouver un homme plus comique que Dugazon, et M. Charles (notre ami). Le général Lallemand et le général Bardin avaient pris chacun un rôle différent pour entourer d'Offreville, et ne lui laisser aucune issue pour échapper. C'était un échange de balles lancées sur lui de toutes parts,

qu'il recevait et renvoyait; car il n'était pas une bête, il ne faut pas s'y tromper, il n'était qu'un sot rempli de vanité. Voilà pourquoi il était bon à mystifier. Le vin de Champagne et le vin de Madère le mirent bientôt en belle humeur, et il voulut improviser. Ce fut le commencement de la comédie. Il avait préparé son *improvisation* depuis le jour où il avait appris que Talma lirait sa pièce; mais voulant avoir l'air de composer sur l'heure, il s'était bien gardé d'apporter le morceau écrit. Il se croyait sûr de lui; mais le bruit, le vin, la joie, tout cela lui avait brouillé la mémoire; et, lorsqu'il eut dit les deux premiers vers, en s'interrompant, se cachant les yeux, faisant enfin toutes les singeries qui pouvaient donner à croire qu'il improvisait en effet, il demeura court et ne put continuer. Comme tout le monde se taisait pour l'écouter, il s'embarrassa encore davantage, et sa mémoire faillit complètement. Il demeura avec l'air hébété et cette burlesque figure que nous lui avons connue.

« Eh bien! M. d'Offreville, lui dit le général Lallemand, vous ne vous rappelez plus *votre improvisation?*

« — Je vous demande pardon : je vais continuer; » et il répétait ses deux malheureux vers :

> Il est donc vrai, Talma, que ta divine voix
> Couronnant mes travaux d'une gloire immortelle.....

« D'une gloire immortelle.... d'une gloire im-

mortelle... » Et il aurait répété pendant une heure encore sa gloire immortelle, si Talma, qui avait le secret de ce que nous avions ménagé pour la mystification du poète, ne se fût écrié avec cet accent inimitable qu'il avait :

Fera retentir Tyr du bruit de mes exploits.

Or ce vers était un de ceux dont était composée cette fameuse pièce de *Statira;* Junot l'avait soufflé à Talma qui le dit en le parodiant à l'instant même. Mais d'Offreville n'y vit rien de plaisant; tout au contraire, peu s'en fallut qu'il baisât la main de l'homme qui savait déjà un vers de sa tragédie, et le plus admirable encore. « Quelle poésie imitative, hein! disait-il à Talma; comme votre talent va briller en jouant un rôle comme celui de mon héros!... Ma foi! vous êtes heureux, mon cher monsieur... Mais, allons! donnez-moi le plaisir indicible d'entendre de beaux vers dits par un homme comme vous... Voici ma pièce... »

Et il tirait de sa poche, où elle était ensevelie, la bienheureuse *Statira,* toute parée de beaux rubans roses, frais et neufs. Cette nouvelle sottise me priva de la dernière lueur de pitié que je ressentais pour lui. Talma tenait encore la tasse dans laquelle était son café, et le sot personnage allait gaillardement lui proposer de lire cinq actes de *pathos,* tandis qu'un bon auteur aurait attendu au moins une heure. Je fis signe à Talma de profiter

de l'occasion que le patient offrait de lui-même, et il me comprit. Il prit le bras de d'Offreville, et l'emmenant ainsi que moi dans une partie du salon moins bruyante que le reste, il dit à d'Offreville :

« Mon cher monsieur, je sais par madame Junot et par le général combien votre pièce renferme d'admirables beautés. Je veux lire ce chef-d'œuvre avec toute l'attention, je veux aussi être écouté avec le respect que mérite une telle production. Dans ce moment la chose est impossible ; voyez ces deux fous de Baptiste cadet et de Dugazon... »

Dans le fait celui-ci racontait aux auditeurs qu'il avait été *aide-de-camp de la commune de Paris* (1), et cela d'une façon si burlesque que les rires étaient plus que joyeux.

« Je suis donc d'avis, poursuivit Talma, que madame Junot nous fasse faire une promenade, soit au bois de Boulogne, soit ailleurs ; nous causerons littérature, théâtre, pendant notre course, puis nous reviendrons ici ; alors il fera une délicieuse fraîcheur (2) : nous aurons l'esprit reposé, tout prêt à recevoir les impressions admirables des beautés de *Statira*, et je vous promets de mettre tous mes moyens à sa lecture. »

J'appuyai la motion. Madame Talma nous seconda, et d'Offreville, quelque envie qu'il eût d'entendre sa pièce, n'ayant à accorder que quelques

(1) La chose est vraie.

(2) On était alors au mois de juin.

momens de délai, se montra assez bon enfant et consentit à la promenade. Je sonnai et demandai mes chevaux. Ils étaient prêts, et trois voitures étaient attelées pour nous transporter tous au lieu où devait se jouer notre scène.

Au moment où je rentrai dans le salon avec mon chapeau et mon châle, Junot vint à moi d'un air naturel et me dit :

« Mais, ma chère, j'apprends que vous allez vous promener ; il vaut bien mieux venir passer une ou deux heures à la Montansier ; on y donne une pièce nouvelle qui est, dit-on, charmante. Ma loge n'est pas donnée, et je ferai demander celle du directeur et de D***. »

Il nomma un nom en l'air, cela était dit pour tromper d'Offreville, qui aurait compris qu'il y avait un plan d'ourdi contre lui en voyant plusieurs loges louées d'avance, ce qui avait été fait dès la veille. J'ai déjà dit que ce n'était qu'un sot, mais qu'il n'était pas une bête.

La proposition de Junot fut reçue par acclamations, et nous partîmes pour le théâtre Montansier, qui alors était au Palais-Royal. En arrivant, d'Offreville, qui avait été confié pour la route à M. Charles, au général Lallemand et à M. Delaborde, le premier aide-de-camp de Junot, voulut venir me joindre dans ma loge, pour causer, disait-il, avec M. Talma : mais il était loin de son compte.

« Non, non, lui dirent ces messieurs ; la loge de

madame Junot est remplie ; vous allez venir avec nous dans une excellente loge où vous serez à merveille. »

Et sur un signe fait à l'ouvreuse qui était prévenue, elle ouvre la loge du balcon à droite du spectateur ; le général Lallemand et M. Delaborde poussent d'Offreville dans la loge, la porte se referme, et voilà d'Offreville à côté d'un homme qu'il ne connaît pas, parce qu'il ne va jamais au spectacle, et dont l'accoutrement est presque aussi singulier que le sien.

Cet homme a un habit de drap écarlate avec de larges boutons de cuivre, une culotte jaune, des bas rayés, une cravate à grands pans, des cheveux poudrés, une grosse queue, et un chapeau à trois cornes mal retapé qu'il mettait et ôtait dix fois par minute.

D'Offreville, à qui ces messieurs ont dit : « Nous allons revenir, » attend patiemment que la pièce commence. Mais le rideau se lève, et un acteur habillé pour la pièce annoncée vient dire que la principale actrice est malade, et que la représentation ne peut avoir lieu.

« Comment! crie d'une voix rauque l'homme à l'habit rouge, voisin de d'Offreville. Comment! Qu'est-ce que c'est donc que ça veut dire? J'ai payé 3 francs 50 centimes pour voir un spectacle; j'veux l'voir, moi... ou sarpejeu !... » Et il s'était levé et s'appuyait sur le bord de la loge, en criant comme un enragé.

« Monsieur, » lui dit tout bas d'Offreville en lui tirant une de ses basques rouges, « Monsieur, on ne parle pas comme vous le faites, dans ce lieu-ci; vous vous ferez mettre à la porte.

« — Hein! quoi donc qu'il dit, ce coco-là? » Et, se retournant vers d'Offreville, l'homme à l'habit rouge se mit à rire :

« Ah! je te connais ben, toi!... T'es de l'Estrapade... Tu fais des tragédies pour rire... »

« — Monsieur, monsieur, lui disait d'Offreville, parlez donc plus bas!... »

Et il cherchait à faire retraite : mais il n'y avait pas moyen, la porte ne s'ouvrait pas, et derrière lui, sans qu'ils fussent aperçus, étaient le général Lallemand, M. Delaborde et M. Charles.

Dans ce moment, une voix partant du paradis se mit à appeler Jacques!... Et Jacques, qui était l'homme à l'habit rouge, leva la tête et répondit :

« Ah! ah! c'est toi, Jean!... Tiens, viens donc ici.... il y a de la place, va... Viens donc, mon fils.»

Et l'accent, l'attitude du batelier de la Grenouillère, tout était parfait : car on a sûrement deviné que l'homme à l'habit rouge était Tiercelin, et que la pièce qui se jouait était *la Pièce qui n'en est pas une,* et dont ce n'était que la seconde représentation. Tiercelin, prévenu d'avance, fit le compère, comme on le voit, admirablement bien. Mais ce qui, pour nous, était absolument parfait, de notre loge où nous voyions tout, c'est que ceux qui étaient au parterre, et dont une grande partie ne connaissait pas

la pièce, quoiqu'ils en sussent le sujet, crurent que c'était une scène ajoutée ; et lorsque d'Offreville se pencha vers Tiercelin pour lui adresser une nouvelle recommandation, plusieurs voix crièrent : « Plus haut ! » Le pauvre faiseur d'acrostiches avait une égale peur des cris du parterre et de son terrible voisin, qui, voyant l'impression qu'il faisait sur lui, le regardait de temps à autre d'un œil menaçant.

« Oh! j'te l'ai dit, t'es d' l'Estrapade. J' te connais. Tu devrais crier, avec moi et avec Jean, après ces voleurs-là qui nous prennent notre argent à la porte, et qui ne nous donnent rien. »

Et puis le rôle allait son train. On sait que, dans ce rôle, Tiercelin, ou Jacques comme on voudra l'appeler, avait une gourde d'osier, et qu'il buvait cinq ou six fois pendant les scènes de la *Pièce qui n'en est pas une*. Ordinairement Tiercelin n'y mettait rien du tout ; mais ce jour-là, quoiqu'on fût dans l'été, il se trouvait fort enrhumé, et la gourde contenait de la tisane pour le rhume. Lorsqu'il vit la terreur qu'il inspirait à d'Offreville, il lui vint dans la pensée, à notre grande joie à tous, de proposer sa gourde au patient ; mais à notre plus grande joie, l'autre la prit, tant il avait peur, et se mit à téter la gourde croyant avoir le grosier brûlé par de l'eau-de-vie poivrée, et tout étonné de n'avaler qu'une eau chaude et fade qui lui donna mal au cœur. Il n'en but pas moins ce qui était dans la gourde, aux applaudissemens multipliés du parterre, enchanté de cette nouvelle scène, à laquelle

il ne manquait, disait-on, que d'entendre un peu mieux le nouvel acteur.

Mais le nouvel acteur s'était enfin aperçu de la vérité de l'affaire, et tout aussitôt il s'était précipité comme un bélier en colère, la tête la première, contre la porte de la loge. Il était si furieux que, lorsque ces messieurs lui eurent ouvert la porte, il passa au milieu d'eux sans les voir. Mais il ne fallait pas qu'il échappât : nous en avions encore à faire. Le général Lallemand, M. Charles, tous les jeunes gens qui faisaient partie de la conspiration, l'entourèrent, et il se trouva dans mon salon en face de Talma avant qu'il eût le temps de se reconnaître; et lorsqu'il voulut se plaindre, nous lui dîmes tous qu'il ne savait ce qu'il disait; que la loge où il avait été mené était celle du directeur, qu'il avait donné un billet à un homme du peuple, un batelier : et que cet homme logeant à l'Estrapade et le connaissant, il le lui avait fait voir à sa manière, un peu grossièrement. « Mais, disait Junot, j'en serais fier à votre place. Être connu ainsi, même des gens les plus éloignés de vos rapports habituels !..... D'Offreville, si j'étais de vous, je regarderais la rencontre de ce batelier comme un des faits les plus honorables pour votre beau talent.»

Il serait absurde de dire de pareilles platitudes à un homme qui connaîtrait qu'on le raille; mais d'Offreville finit par voir en effet dans cette rencontre de la soirée un événement dont il devait se glorifier, soit que ce fût Tiercelin, soit que ce fût un bate-

lier; car à cet égard son esprit était dans le doute. Mais le marinier ou l'acteur avait dit :

« Tu fais des tragédies ! »

Et cela lui parut suffisant pour lui faire oublier l'eau chaude ; et le rôle forcé qu'il avait joué ne lui parut plus qu'une entrée en scène.

« Et quand on vous nommera le jour de la première représentation de *Statira*, lui disait madame Talma, lorsque, après avoir résisté aux demandes d'un public impatient, mon mari et moi nous vous conduirons entre nous deux sur la scène, pour que toute la salle puisse vous voir.... ce sera bien une autre chose ce jour-là !... »

Et d'Offreville écoutait avidement, et paraissait déjà dans l'extase du triomphe.

« Eh bien ! que fait donc M. Talma?... Et notre *Statira !*

Et il adressait un coup d'œil d'intelligence à madame Talma.

« Où est donc M. Talma? — Me voici, dit Talma.... Eh bien ! où est le manuscrit? Allons ! la table, deux bougies et le verre d'eau sucrée.... Mais, M. d'Offreville, donnez-moi donc votre manuscrit : car bien que j'aie retenu plusieurs beaux vers de cet ouvrage immortel, je ne le sais pourtant pas par cœur. »

Mais d'Offreville était plus burlesque dans ce moment qu'il ne l'avait été dans toute la soirée. Son manuscrit chéri était perdu... il ne le retrouvait pas!... Le fait est que je l'avais enlevé de

l'endroit où il l'avait caché, parce que c'était l'unique moyen d'éviter la lecture au retour du spectacle.

« Ma *Statira!* s'écriait-il comme s'il eût appelé sa maîtresse ; ma *Statira!*... »

Et le général Lallemand, et toutes les bonnes pièces qui l'entouraient, lui criaient :

« Monsieur d'Offreville, vous savez que son autre nom est :

« *Elle s'enfuira.* »

Nous l'avions en effet nommée ainsi au Plessis-Chamant.

« Ah ! ma *Statira!* » répétait-il en soupirant, et tournant tout autour du salon comme un homme attaqué de folie.

On vint annoncer le souper. D'Offreville, d'abord au désespoir, finit par très-bien manger, besogne dont il s'acquittait toujours admirablement. On lui fit réciter quelques madrigaux, quelques acrostiches sur Laure et sur Andoche ; il récita, comme un enfant dirait une leçon, la lettre qu'il avait reçue de Voltaire ; et, avant de se lever de table, il avait recommencé à être tout aussi *vantard*, tout aussi glorieux que par le passé ; et, lorsqu'après souper on lui rendit sa chère Statira, qu'il eut reconnu qu'il n'y manquait pas une sottise, il se mit à déraisonner avec une telle assurance, que Junot, tout en colère s'écria :

« Cet homme est incorrigible !

« — J'en ai vu de bien des sortes, nous dit Talma; mais jamais un si absolument ridicule. »

Ne voulait-il pas que Talma lût sa pièce après le souper ?

« Nous verrons cela un des jours de la semaine prochaine, lui dit Talma; mais pour ce soir, ou plutôt ce matin, je vous demande la faveur d'en être quitte. »

Il était deux heures du matin.

« Et comment vais-je m'en aller chez moi ? dit le petit homme; vous savez que madame d'Offreville mourrait de douleur si je ne rentrais pas, » me dit-il en m'apostrophant avec une sorte d'humeur; car il ne pouvait me pardonner la journée qui venait de s'écouler, et dont je n'étais coupable que pour avoir partagé toute la joie qu'elle nous avait donnée à tous. « Vous connaissez, poursuivit-il, toute la tendresse de cette femme incomparable ! »

Le fait est que la femme était aussi ridicule que le mari. Ils s'aimaient peut-être; mais leur amour était d'autant plus risible qu'ils avaient cent cinquante ans à eux deux, sans avoir rien de respectable.

« Eh bien ! dit M. Charles, je vais vous reconduire dans mon cabriolet.

« — Non, c'est moi, dit le général Lallemand.

« — Non, non, dit M. Delaborde; c'est moi qui aurai l'honneur de reconduire M. d'Offreville.

« — Si M. d'Offreville veut se confier à moi ? » disait M. Bardin.

Et d'Offreville regardait d'abord M. Charles, puis M. Lallemand, puis M. Delaborde, et revenait à M. Bardin. Mais les souvenirs de la soirée, de la loge, de la gourde, tout cela le faisait frissonner ; il revenait à M. Charles, et sa physionomie lui inspirant plus de confiance, il roula *Statira* en soupirant, fit de profondes révérences à Talma, qui les lui rendit au double, et il se mit dans le léger cabriolet de M. Charles, qui était attelé d'une jument connue pour être la bête la plus vive de Paris. A tous les autres ridicules, d'Offreville ajoutait celui d'avoir peur en voiture ; mais sa peur devint un véritable effroi lorsqu'il vit que le cabriolet de M. Charles prenait, avec la rapidité d'une flèche, le chemin du Pont-Royal.

« — Ah ! mon Dieu ! dit M. Charles, ah ! mon Dieu ! mon cheval m'emporte ; je n'en suis pas maître.

« — Monsieur, je vous conjure, je vous supplie..... Une femme qui m'adore, monsieur, une femme qui m'attend..... Monsieur, je vous conjure.

« — Mais que voulez-vous que je fasse ? disait M. Charles en touchant légèrement du fouet les flancs de la jument ; que voulez-vous que je fasse ?.... Vous voyez bien que la bête m'entraîne... Oh ! elle a pris le mors aux dents... C'est certain... Dieu veuille qu'elle ne nous mène pas à la rivière !

« — M. Charles, je veux descendre... Vous êtes un honnête homme, vous ne voulez pas ma mort. Ah! mon Dieu! nous voilà sur le pont!

« — Eh bien! tant mieux, c'est une preuve que nous n'irons pas dessous; vous voyez qu'il n'y a plus rien à craindre... Allons! voulez-vous vous taire? Sarpejeu! vous allez me mettre en colère, disait M. Charles moitié fâché, moitié riant, car le vieux poète se mettait à crier au secours.

« — Mon Dieu! mon Dieu!... disait d'Offreville presque en pleurant, et ma femme... ma pauvre femme!

« — Eh! vous la reverrez, votre femme! lui disait M. Charles, laissez-moi arriver chez moi; et puis là nous vous emballerons dans un fiacre, et vous retournerez sans encombre chez vous consoler votre femme, qui dort sûrement sans penser à vous.

« — Et demeurez-vous bien loin, mon digne monsieur?... Ah! mon Dieu! comme le cabriolet penche!... Demeurez-vous loin?...

« — Rue des Mathurins.

« — Rue des Mathurins! Mais je ne serai pas rentré chez moi à cinq heures du matin!

« — Ah çà! taisez-vous, et laissez-moi conduire ma bête, lui dit M. Charles : car vos grosses mains viennent toujours se mêler dans les rênes. Tenez-vous tranquille, et nous sommes arrivés.

Ils arrivaient en effet dans la rue Neuve des

Mathurins. Mais ce qui ne fut pas le moins plaisant de l'aventure pour M. Charles, fut la colère du cocher de fiacre auquel on confia le pauvre d'Offreville, en voyant cette hétéroclite figure, toute bariolée de poudre tombée de sa coiffure, et puis cette étrange physionomie si singulièrement burlesque. Il prétendait ne pas vouloir faire une lieue pour conduire un masque dans un temps qui n'était pas celui du carnaval. D'Offreville, qui avait la prétention d'être fort éloquent, entreprit de faire marcher le cocher, en lui parlant de sa femme, de son amour, de lui-même et de son talent; et depuis il citait le triomphe qu'il avait obtenu sur cet homme comme la preuve la plus grande de son talent persuasif.

« Les muses ont mis sur mes lèvres du miel et du lait, comme sur celles de Pindare, » nous disait-il.

Le fait est que M. Charles avait mis, lui, un écu de six francs dans la main du cocher, ce que n'avait pas vu le pauvre mystifié.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

Chap. Ier. Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick. — Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'Autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustaves. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anticipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublime et fureurs populaires. 1

Chap. II. Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe Italienne et Raffanelli. — Cimarosa. — Le duc de Mouchi et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué.

— Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison. 36

Chap. III Le théâtre de société de la Malmaison. — Esther chez madame Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Madame Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamore et Élisa-Alzire. — Madame Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la révolution. 56

Chap. IV. Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris. — Résurrection du commerce. — Le luxe et l'élégance. — Les jolies danseuses de la Malmaison. — Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et *le Moniteur* rectifié. — Bonaparte *insatiable du bonheur de la France*, et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active. 74

Chap. V. Encore M. de Bourrienne. — Un mot sur la prétendue police de Junot. — Madame de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Faussetés avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. — Madame d'Avaux et le vicomte de Ségur. —

Les ennemis généreux et le proverbe italien. — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de M. Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Lageard de Cherval calomnié. — Préventions du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Madame Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne. 89

Chap. VI. Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Zarkoizelo. — L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France. 108

Chap. VII. L'ambassadeur au théâtre Montansier. — Les petits théâtres de Paris sous le consulat. — Le vaudeville dégénéré. — La gaieté française effacée. — Jadis et aujourd'hui. — L'ancien répertoire du Vaudeville. — L'Opéra-Comique en 1802. — Dozainville et Elleviou. — M. Henri Monnier et digression involontaire. — La Comédie Française. — Talma et mademoiselle Raucourt. — *Cinna*, Monvel et Molé. — Fleury. — Madame Vestris et mademoiselle Fleury. — Les débuts. — Mademoiselle Volnais et mademoiselle Burgouin. — Mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Georges. — Le monde actuel. — Les hommes du consulat. — La vie d'autrefois. — Les comédiens en prison. — Toutes les supériorités à l'index. — Fleury roi de Prusse et le comte de Périgord en prison. — Un serrurier et la charrette du duc d'Orléans. — Madame Boireau, Fleury et le capitaine de vaisseau. 119

CHAP. VIII. Paul Ier et les prisonniers d'Alkmaar. — Générosité du premier consul et changement de l'empereur de Russie. — M. de Sprengporten. — Portrait de Paul Ier. — Histoire du général Sprengporten. — Le transfuge suédois. — Opinion du premier consul sur l'envoyé russe. — La Suède et Gustave III. — Les chapeaux et les bonnets. — Le fils d'un transfuge, patriotisme, et ma conversation avec Bonaparte. — Étonnante instruction du premier consul. — Le bal de M. de Sprengporten. — Madame Récamier et son portrait. — Une lettre de madame de Staël. — Les jolies femmes en bonnet rouge. — Les fêtes chez les banquiers. — Les Russes à Paris. — M. de Sprengporten remplacé à Paris par M. de Kalistchef. — Fête du 1er vendémiaire. — Adresse du premier consul. 145

CHAP. IX. Visite de Rapp, et invitation de nous rendre à la Malmaison. — Conversation en route. — Attachement de Rapp au premier consul. — Chagrin et tristesse de Bonaparte. — Inquiétude de ses deux aides-de-camp. — Bonaparte renvoyant son déjeûner. — La promenade à cheval et crainte des assassins. — Les chevaux au galop. — Profonde affliction du premier consul et sa conversation avec Junot. — Dîner à la Malmaison. — La perte de l'Égypte. — Grands projets anéantis. — La colonne mémorable. — Le combat de Nazareth. — L'ordre du jour et le plus beau titre de noblesse. — Le tableau et le portrait. — M. Gros. 166

CHAP. X. Les Mémoires contemporains. — Les Russes et M. de Markoff. — La mort de Chatherine II. — Le prince Baratinsky et le prince Orloff. — Le prince et la princesse Dolgorouky. — Potemkin. — La révolution française, les bonnets rouges et préventions des étrangers. — *La reine de Hongrie* et les dames de la halle. — Les mystifications à la mode. —

Thiémé, Fitz-James et Musson. — Grande mystification de l'Institut chez la princesse Dolgorouky. — Robert, les catacombes et la planche de Saint-Pierre. — Madame Demidoff. 180

Chap. XI. Leçons de déclamation. — Le prévôt de Larive. — M. Brunetière et visite mystérieuse. — Promenade à Issy. — La maison de mademoiselle Clairon. — Les costumes grecs et romains. — Mademoiselle Clairon à quatre-vingts ans. — Toilette bizarre. — Le baron de Staël. — Le buste de Voltaire. — Le monologue d'Électre. — Mademoiselle Clairon et Talma *petit bonhomme*. — Misère d'une femme célèbre. — *La reine de Babylone* sans pain. — Générosité de Lucien. — Mademoiselle Clairon rendant justice à mademoiselle Mars. — Les Mémoires de mademoiselle Clairon. 202

Chap. XII. Sourire de Bonaparte. — Narrations et jugemens de Napoléon. — Le combat d'Algésiras et l'amiral Linois. — Sir James Saumarez. — Napoléon pleurant de joie sur les succès de la marine française. — L'abaissement de l'Angleterre pensée dominante de Bonaparte. — Activité dans les ports de la Manche. — Défaite de Nelson. — La flottille de Boulogne. — Plaisanteries de Brunet sur les *péniches*. — Influence de la prison sur la discrétion. — Le tribun, la tribune et les petits tribunaux. — Déluge de pamphlets. — Scènes fréquentes du premier consul et de Fouché. — Dîner avec M. de Lucchesini et *abandon* diplomatique. — Principes républicains de Junot. — Conversation remarquable avec l'ambassadeur de Prusse. — Minauderies de madame de Lucchesini et les *r* impossible à prononcer. — L'âge des femmes. — Les auteurs probables des pamphlets. . . 217

Chap. XIII. Les bains publics de Paris sous le consulat. — Les bains d'Albert et le paquet mystérieux. — Pluie de pamphlets. — *Une quinzaine du grand Al-*

candre. — Libelles à la main. — Bonaparte, Junot et Bussy-Rabutin. — La fille des bains d'Albert. — Papiers à mon adresse et interrogatoire. — Le commissionnaire inconnu. — Récit de mon aventure à Junot. — Fausses conjectures et ma mère soupçonnée. — Pamphlets envoyés à ma mère et brûlés par elle. — Junot rassuré. — Lettres de mon frère et remarquable coïncidence. — Conversation curieuse entre Junot et le premier consul. — La lettre de mon frère présentée à Bonaparte. — Défiances de Napoléon à l'égard de ma mère. — Madame Gehenneuc et madame Hulot. — M. d'Orsay défendu par Junot. — Scène dramatique dans le cabinet de Napoléon. — Souvenir d'une blessure et le premier consul pâlissant. — Napoléon énumérant ses vrais amis. — Junot, Duroc, Rapp, Lannes, Marmont, Berthier, Bessières, Eugène et Lemarrois. — Rapp grondant Bonaparte. — *Mon vieil ami.* — Ma mère malade, et vif intérêt du premier consul. — MM. Corvisart, Desgenette et Yvan. — Anecdotes de l'armée d'Italie. . . . 235

Chap. XIV. Encore les pamphlets. — Singulière opinion des étrangers sur le premier consul. — Embarras d'une Anglaise. — Le miroir du cabinet de toilette. — Scène de Lannes avec Napoléon. — Erreurs sur le tutoiement réciproque. — Mot de M. de Narbonne. — Traits du caractère de Napoléon. — L'école Polytechnique. — L'élève de son père. — Sévérité de l'abbé Bossu. — L'aide-de-camp Lacuée et le jeune enthousiaste à la Malmaison. — Le premier consul examinateur. — Duroc et Junot. — Scène remarquable dans le cabinet de Napoléon. — Le billet de réception. 262

Chap. XV. Ma première grossesse. — Les envies de femmes grosses. — L'ananas de la Malmaison. — Bonté de madame Bonaparte. — Désir et répugnance. — Les souffrances morales. — Un chapitre du Mémorial de

Sainte-Hélène. — Choses que l'empereur n'a pas pu dire. — La noblesse de l'empire et les chambellans. — Préjugés sur l'empereur. — Le teint d'un citron et le dîner en cinq minutes. — Les journaux. — Voyage imaginaire et retour aux Tuileries. — *La patience* de madame Bonaparte. — Prédiction des cartes. — Pari entre le premier consul et madame Bonaparte sur le sexe de mon premier enfant. — Singulière objection de Napoléon. — Scène de gaieté à la Malmaison et madame Lefebvre. — Le mouvement du jour de l'an. — Mon salon et le petit Dunkerque. — Le général Suchet et son frère. — Célébration du jour des rois en 1802. — Le moment d'accoucher. — Esprit de madame Hamelin. — Le roi de la fève, la dinde aux truffes et le vin de Champagne. — La première douleur, éclats de rire. — Les conseils des femmes. — Ma garde et M. Marchais. — Une nuit de douleur. — Ma vie en danger. — Junot et son aide-de-camp Lallemand. — Égarement de Junot et sa visite aux Tuileries. — Adorable bonté du premier consul. — Message de Napoléon. — Nouvelle de mon accouchement apportée aux Tuileries. — Singulière observation de Bonaparte. — Napoléon embrassant Junot. — Le compliment du premier consul et le pari perdu. — Retour de Junot et scène impossible à rendre. — Ma fille! — Singuliers propos de mon beau-père. — Le général Suchet et la corbeille de roses. 279

Chap. XVI. Nécessité de se rallier au gouvernement de Napoléon. — Faveur populaire. — Bonaparte et Washington. — Ordre du jour remarquable. — Lettre du premier consul au roi Georges. — La mort de Kléber et les insultes de M. Pitt. — Guerre nationale avec l'Angleterre. — La retraite de M. Pitt et bal à la Malmaison. — Mot du premier consul — Le duel anglais et la caricature. — Bombardement de

Copenhague. — Cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre. — Paroles du premier consul sur les Anglais. — Paix signée entre la France et la Porte Ottomane. — Sottise d'un journal anglais. — Bonaparte roi de Jérusalem. — La croisade républicaine. — Berthier-Renaud. — Napoléon et le sérail de Junot en Égypte. — L'odalisque favorite et le portrait de Jaunette. 321

CHAP. XVII. La société des artistes et des gens de lettres. — MM. Nadermann, Garat, Denon, Girodet, Robert-Lefebvre, Robert, Lemercier, Millin et Talma. — Gaieté de Talma. — Le poète d'Offreville et grande mystification. — La tragédie de *Statira*. — Le dîner le plus gai de ma vie. — Le rôle de Talma et la lecture en projet. — La promenade improvisée et manquée. — La partie de spectacle. — Le théâtre Montansier. — Tiercelin et *la Pièce qui n'en est pas une*. — Le poète de l'Estrapade. — D'Offreville acteur sans le savoir. — Scènes bouffonnes. — Le manuscrit égaré. — Désespoir et appétit du poète. — L'auteur en cabriolet et le cheval emporté. — M. Charles et les lamentations conjugales. 335

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
198
A32A22
1831
t.5

Abrantès, Laure Saint-Martin (Permon) Junot
Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès